Bibliothèque nationale de France
département de la Reproduction

AVERTISSEMENT

Pour des raisons de conservation du document original,
le recours à un microfilm a été privilégié pour réaliser cette reproduction.

Nous veillons à garantir la lisibilité du texte mais des défauts inhérents au microfilm peuvent subsister : défauts d'aspect et qualité des illustrations, notamment.

Nous vous remercions de votre compréhension.

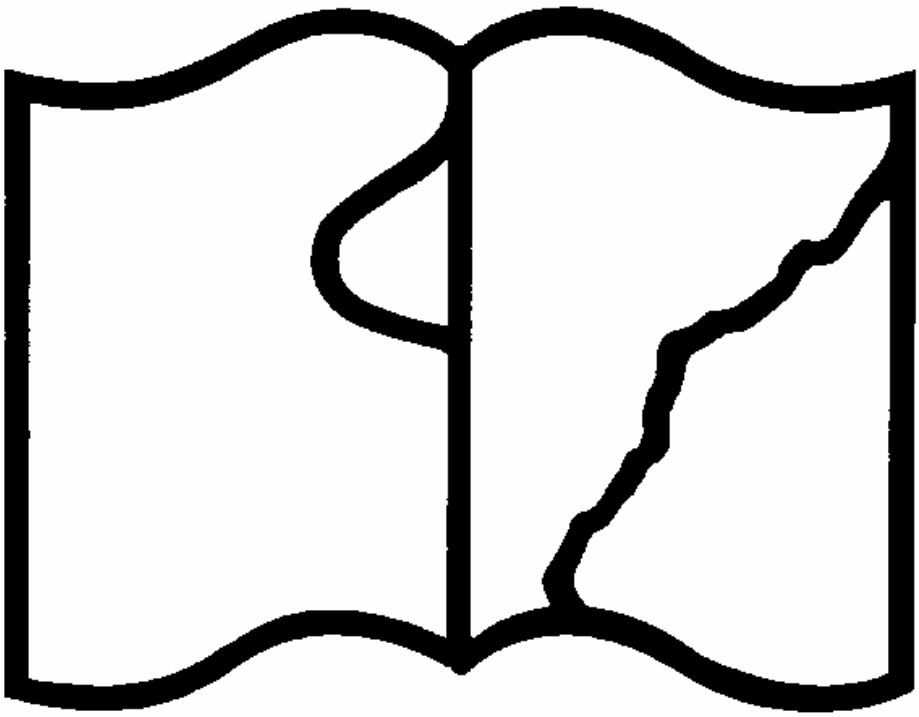
=

WARNING

In order to preserve the original document,
we favored the use of a microfilm to make this reproduction.

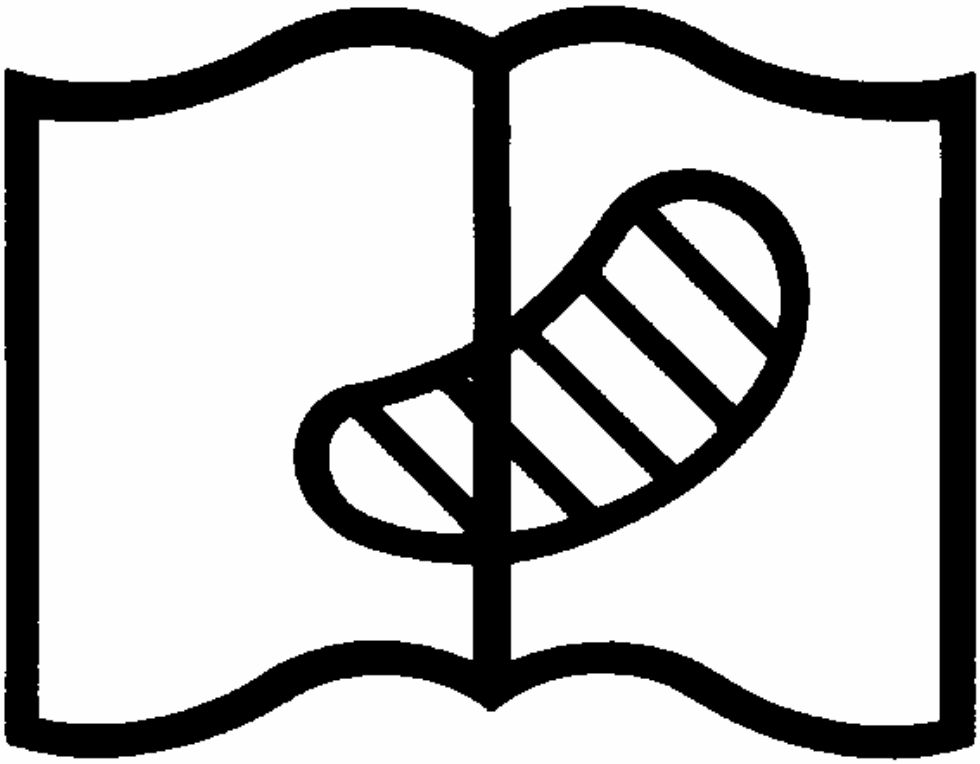
We ensure to provide the best readability of the text but some defects inherent to the microfilm may remain: especially visual defects and quality of illustrations.

Thank you for your understanding



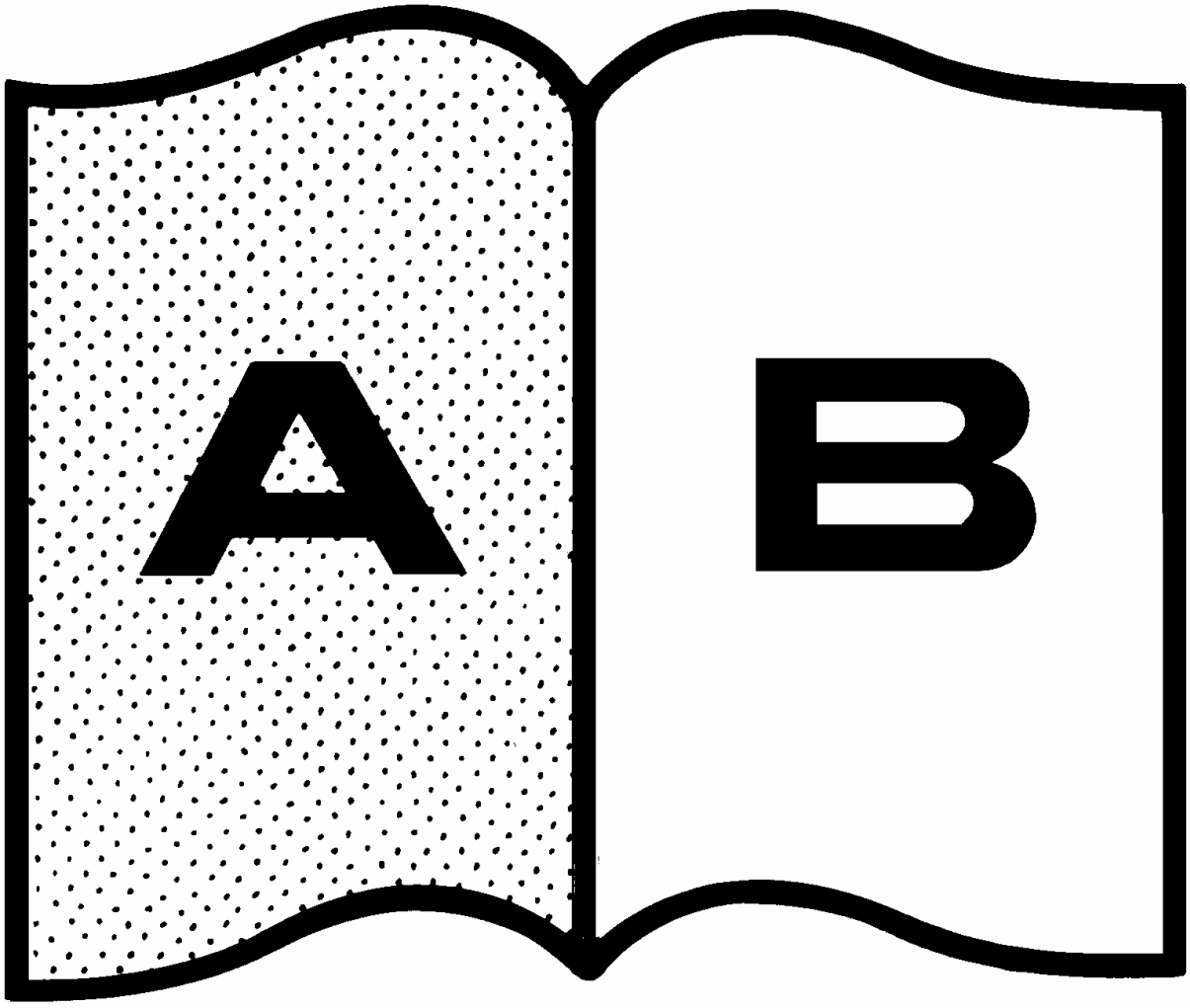
Texte détérioré — reliure défectueuse

NF Z 43-120-11



Original illisible

NF Z 43-120-10



Contraste insuffisant

NF Z 43-120-14

FR.
NOUV. ACQ
9584
II

FR. n.a. 9584 II

Papiers d'Auguste Blanqui

DON
N° 3589

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
R.F.
MSS

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
R.F.
MSS

Liasse I

2°
B 5°
B 6°

499 et 21 feuillets

Ib 5°



N°117 X

Banquet des Travailleurs. 3 X^bre 1848

Toast de A. Blanqui.

A la Montagne de 93! Aux Socialistes ses véritables et seuls héritiers,

Citoyens, la Montagne a eu des inspirations sublimes, filles de l'Evangile et de la Philosophie, mais elle n'a jamais connu ces théories positives qui ne surgissent que le lendemain d'une sévère analyse du corps social, comme l'art de guérir naît des révélations de l'anatomie.

Toutefois si la Science organisatrice lui a fait défaut, l'élan du coeur a suffi pour lui dicter l'immortelle formule de l'Avenir: Liberté! Egalité! Fraternité! et cet admirable Symbole de la Déclaration des Droits, qui largement interprétée contient en germe tous les développements de la Société future.

Malheureusement c'est la Destinée des oeuvres de génie qui ont remué le monde, de périr asphyxiées dans les nuages d'encens où les noient leurs superstitieux adorateurs. La loi de Moïse a succombé aux embrassements désespérés des Pharisiens. Le Coran va s'éteindre pétrifié

dans l'immobilisme de ses sectateurs imbécilles,
et l'Evangile lui-même serait presque scellé
dans la tombe par les mains idolâtres de ses
disciples devenus ses fossoyeurs, si la pensée
immortelle s'échappant de la dépouille glacée
autour de laquelle ils demeurent accroupis,
n'avait paru plus éclatante sous l'incarnation
nouvelle qui doit la perpétuer dans l'humanité.

La Déclaration des Droits, formule née d'hier,
subit déjà le sort des vieux dogmes qui, dans leur
période de décrépitude, se changent presque
toujours en instruments de réaction contre l'œuvre
rédemptrice des Révélations.

Le culte judaïque de la lettre a tué l'esprit
révolutionnaire du Symbole.

La vie militante de la Montagne a été courte,
et s'est terminée comme celle du Christ sur le
Golgotha ; mais ses actes sont le commentaire de
ses paroles, et donnent le sens véritable des
enseignements qu'elle a répandus dans le monde.

A l'instar de Jésus, le Consolateur des pauvres,
l'ennemi des puissants, elle a aimé ceux qui
souffrent et haï ceux qui font souffrir. Le trait
saillant de son existence, c'est son alliance intime
avec les Prolétaires de Paris ; non point qu'elle

n'eût d'entrailles seulement pour les douleurs d'une ville; mais, parmi tant de populations également courbées par la souffrance, elle trouva sous sa main pour la lutte, ce groupe énergique, passionné par le sentiment de ses misères, et elle en fit l'armée libératrice du genre humain.

Depuis le 10 Août, chûte de la Monarchie jusqu'au 1er Prairial, dernière convulsion des faubourgs, le Peuple et la Montagne marchent comme un seul homme au travers de la Révolution, inséparables dans la victoire et dans la défaite.

Voilà certes un magnifique rôle à reprendre, et d'autant plus facile que la lutte de 93 vient de recommencer en 1848 sur le même champ de bataille, entre les mêmes combattants, et, chose étrange, presque avec les mêmes péripéties de chaque jour.

Que voyons nous? Comme en 93 le Privilège aux prises avec l'Egalité, et pour champions de combat, une Majorité législative rétrograde se heurtant contre les masses de la Démocratie Parisienne. Allons nous retrouver aussi la Montagne; sa fidèle confraternité d'armes avec le Peuple?

Voici reparaître en effet ce grand nom! tous les Soldats de la jeune Phalange le portent avec

orgueil et jurent de fouler en braves les traces de leurs devanciers.

Silence ! la Barrière s'ouvre et le combat s'engage.

Qu'entends-je ? Sous prétexte de fraternité, M. Ledru-Rollin, le chef du nouveau Mont-Sacré, demande impérieusement, contre le vœu populaire, la rentrée des troupes dans la capitale.

Est-ce là, par hasard, la tradition de la Montagne ?

J'ouvre l'histoire et je lis que la Gironde palpitante de colère et d'effroi sous la pression des faubourgs, ayant demandé la formation d'un camp de 20.000 hommes aux portes de la Ville pour couvrir la Représentation Nationale, la Montagne se soulève tout entière contre ce Projet liberticide, agite la multitude, menace la Majorité et emporte enfin de haute lutte cette question de vie ou de mort. — Paris reste libre.

Nous avons été moins heureux, nous ; et pourtant, éloigner les soldats de cette sanglante arène de la guerre civile, où ils n'ont à recueillir que la haine ou la mort, c'était bien, je crois, les traiter en frères. Les Montagnards ont préféré

la fraternisation dans les rues. Qu'elle leur soit légère!

Qu'est-ceci maintenant? le Peuple se rend en colonnes du Champs de Mars à l'Hôtel-de-Ville, et Mr. Ledru-Rollin, le Chef de la Montagne, le fait passer en laminoir entre 2 masses de bayonnettes, puis il lance sur les anarchistes la Contre-Révolution écumante! Je n'avais jamais vu cette manœuvre dans les campagnes de Marat ni de Danton. Est-ce que le héros du rappel aurait mal lu ce jour là sa théorie Montagnarde?

Mais voici bien une autre aventure. Qui monte à cheval, là bas, en tête de la Garde Nationale? C'est Mr. Ledru-Rollin, le chef de la Montagne qui conduit à l'Hôtel-de-Ville la réaction victorieuse, et au Donjon de Vincennes les patriotes prisonniers. - A merveille! Et n'est ce pas aussi Mr. Ledru-Rollin qui présente, la Montagne qui vote cette loi Draconnienne contre les attroupements? Sans doute.

Ah! Grand Dieu! Ces Montagnards ne seraient-ils que des Girondins? Cependant je lis bien sur leurs chapeaux le nom de Robespierre.

Patience !— Pour l'exactitude du parallèle, aucune scène d'autrefois ne va manquer au drame d'aujourd'hui ; comme jadis entre une majorité réactionnaire et les travailleurs Parisiens, le flot montant des hostilités devait conduire fatalement à un 31 Mai — .... Il éclate .... non pas le 15 Mai, journée grotesque, mais le 23 Juin.

Ce jour-là elle était debout la grande Armée de la Montagne, et que l'a-t-on vue ? Nos singes Montagnards jetant par dessus les Moulins carmagnole et bonnet rouge, susciter des 4 points cardinaux tous les trésors de la colère fédéraliste, et précipiter sur Paris, comme une avalanche, les masses contre-révolutionnaires de la Province.

L'affront du 31 Mai 93 était vengé, la Babylone rebelle châtiée ! et par qui ? Par la Montagne de 48.

Malheur aux vaincus ! Ceux de juin ont vidé le calice jusqu'à la lie. C'est à qui leur trouvera des crimes. Victorieux, on leur eût demandé la place d'honneur sous leurs drapeaux. — Ils sont morts ! Toutes les bouches leur crachent l'anathème ; la Réaction en fait des échappés de Bagne ; la Montagne, des stipendiés du

Monarchisme.

A quoi bon ce dernier outrage ? Dans quel but cette fable de l'or Russe, et ce voyage ridicule à la découverte d'embauchages dynastiques ? Comme si la Royauté pouvait aujourd'hui tenter un seul pavé ! Pourquoi cette misérable tactique qui fait rire de pitié amis & ennemis ? Sans doute pour se défendre de toute solidarité avec les vaincus ! Eh ! mais, chacun sait bien qu'il n'y a rien de commun entre eux et vous. Votre artillerie a suffisamment prouvé votre innocence. Peut-être aussi à d'autres yeux faut-il la justifier un peu votre artillerie. Et voilà comme vous allez chercher des meneurs imaginaires aux dépens de l'honneur des morts.

Quoi ! Ce Peuple Parisien, le Précurseur de l'Avenir ! le Pionnier de l'humanité, le Peuple prophète et martyr, ne serait plus qu'un troupeau de brutes que Pitt et Cobourg, une poignée de sous dans la main conduisent à l'abattoir ! Et tout cela parce qu'il a plu à Mr Ledru-Rollin de faire une harangue à coups de canon ! Mitraillez, Messieurs, ne calomniez pas. Le 26 juin est une de ces journées néfastes que la Révolution revendique en

pleurant, comme une mère réclame le cadavre de son fils.

Vous tous, grands inconnus, que dévore par mittiers la fosse commune, Pauvres Lazares, tombés sous les balles de la grande chasse aux guenilles, vous n'étiez que des mannequins ou des mercenaires du Royalisme ?

Vous aussi, monuments de la justice et de la clémence de nos maîtres, infortunées victimes des Pontons, Colfavru, Thuillier, écrivains frappés par derrière, nobles martyrs de la Presse, pour qui la Presse n'a pas trouvé une parole de protection et d'adieu ! Et vous mes vieux compagnons du Mont St Michel, Jamin, Herbulet, Petreman, vaillants soldats du 12 mai et du 24 février, trois fois coupables du crime de lèse-gibberne, sachez sous là bas dans votre fosse aux lions, que la Kazzia Kabyle vous a balayés comme ennemis de la République.

Et les sauveurs de la République, les Brutus les Scévola, ce sont les généraux et les aides-de-camps de Louis-Philippe, les Marquis du faubourg St Germain, les saintes Nitouches des congrégations, puis aussi les glorieux décorés

de juin, tous furibonds royalistes de la veille, les Princes et les Ducs, intrépides conducteurs des cohortes rurales ; ce fut enfin ..... les chouans qui se levaient en masse à la voix des Prêtres pour venir à Paris ? quoi ? Prendre leur revanche de 93, venger leurs vieilles injures sur la ville impie ? Eh non ; défendre la République contre ces brigands de Parisiens royalistes !

O vieilles Barmules, feux follets, qui faites tomber les Montagnes dans les Marais, voilà de vos coups ! Vous avez changé nos Députés en vicaires et en marabouts marmottant un chapelet qu'ils ne comprennent plus. Ce n'est pourtant pas votre faute ; vous êtes toujours clairs ; mais les Montagnards ont la vision bien affaiblie.

Le Monde a marché depuis 50 ans, et ils sont demeurés immobiles. La Science a forgé pour le Peuple des armes plus sûres, frayé devant ses pas une route plus large et plus directe. Mais ils s'obstinent à battre les sentiers d'autrefois sous une vieille panoplie rouillée et ils crient sacrilège sur toutes nouveautés inconnues de nos Pères.

Ces Epiménides se sont endormis pendant une Séance de la Convention ; et, en se réveillant, ils ont pris place, par mégarde, sur les bancs de la droite ; puis les voici qui jouent devant le Public l'année 1793 avec paroles, costumes et décors ; tout enfin, excepté le sens de la pièce, comme ces Ellevion et ces Malibran de Quimper-Corentin qui s'imaginent trouver dans un vestiaire bien garni, le gosier de leur chef d'emploi.

Le 1er Acte a ouvert par le Décret des gilets à la Robespierre ; la représentation continue, et on ne nous fera grâce ni d'un couplet ni d'une réplique. La moindre coupure enverrait son auteur devant le Tribunal Révolutionnaire. Nos Epiménides ne reconnaissent d'autres vivants que les morts de 93 et bon gré mal gré, ils affublent tout le monde d'un rôle dans leur comédie. Un député ayant flairé le Jeu et dénoncé une conspiration Hébertiste, les Montagnards ont aussitôt pris la piste.

Ils jurent que, pour rompre les chiens, les coupables ont changé de nom ; qu'Hébert se fait appeler Proudhon ; Chaumette, Raspail, ils cherchent partout Vincent, Momoro, Ronsin,

Anacharsis Cloots, l'évêque Gobel déguisés.
Gare au curé de St Eustache qui se dit
socialiste, s'il tombe entre leurs mains. Je
s'engage, pour se tirer d'affaire, à proteiter
qu'il n'est pas l'abbé Gobel, mais l'abbé
Grégoire, moyennant quoi il recevra
l'accolade fraternelle.

Les Jacobins ont prié Mr Buchez
d'éclairer leurs perquisitions avec la
lanterne de l'histoire parlementaire. Jugez
de leur surprise. Il leur a, dit-on, répondu
tout en colère : " c'est vous qui êtes des
" Hébertistes puisque vous n'admirez pas la
" St Barthélemy "

Il paraît qu'au brusque réveil du 24
février, tous ces dormeurs ont fait un échange
confus de leurs têtes, si bien qu'au milieu de
ce tohu-bohu de physionomies dépouillées,
Mr Buchez désorienté prend pour Hébertistes
les Girondins qui se croient eux-mêmes des
Montagnards.

On a couru alors aux renseignements chez
Pierre Leroux, l'auteur de la Renaissance
dans l'humanité, mais le bon Patriarche a
dit aux questionneurs de sa voix douce,

qu'ils battaient la campagne; que, sans nul doute, les individus renaissaient indéfiniment de génération en génération, mais perfectionnés et meilleurs; que, par conséquent il n'y avait plus, il ne pouvait plus y avoir ni Montagnards, ni Girondins, ni Hébertistes.

La réponse n'a pas convaincu et les recherches se poursuivent activement. On a déjà la preuve que le Peuple, journal d'Hébert-Proudhon n'est autre chose que l'ancien Père Duchêne déguisant son style.

Ces bouffonneries seraient fort drôles si elles n'avaient trouvé moyen de devenir tragiques. Par malheur, dans ce drame-parodie chaque scène de fou rire engendre aussitôt une scène de larmes et de sang. Les acteurs sont un peu interdits eux-mêmes du dénouement imprévu de leur 1re représentation. Ils se figurent de bonne foi la Donner au profit et point du tout aux dépens des travailleurs. Ils se consoleront peut être de la mésaventure par la réflexion qu'après tout ils jouaient une pièce à 2 queues, dans le genre Ducis, l'une gaie, l'autre triste et que tout le mal est venu d'une erreur de variante.

Mais cette foule d'incidents inattendus, de situations improvisées en dehors et au rebours du libretto, les démoralise sérieusement et leur prête à tous tournant l'inconstance du Public. Le romantisme politique a décidément perverti les esprits. Hors d'état de résister au torrent et de maintenir dans son intégrité la tradition classique, les Académiciens de la Montagne désespèrent, bien qu'avec douleur, à faire quelques sacrifices à la folie du jour et à rhabiller un peu dans le goût nouveau le vieux répertoire.

Au frac usé de Robespierre, ils ont cousu des lambeaux taillés au hazard sur Proudhon, Leroux, Cabet ou Fourier; et de tout ce bariolage, ils ont bâti un costume éclectique des plus pittoresques; en style vulgaire, un habit d'arlequin, appendu maintenant comme enseigne à la porte de leur théâtre, et promené en pompe dans les rues pour l'édification de la foule.

Sur la poitrine du mannequin, brillent étalés en trompe-l'œil, toutes les étiquettes

socialistes, au grand détriment, des légitimes propriétaires qui voient leurs formules tourner en réclames pour l'Hôtel des Invalides.

Ces frauduleux emprunts nous contraignent d'allonger notre devise en épithètes sans fin. N'est-il pas désastreux de s'appeler d'un nom plus interminable que celui d'un grand d'Espagne, et de mettre une demi-heure à proférer son cri de ralliement: « Vive la République démocratique et sociale! » En vérité c'est pour en perdre haleine.

Nous sommes victimes du plus abominable guet-à-pens. C'est nous socialistes, que chacun dépouille à l'envi, sans vergogne; on nous a pris jusqu'à notre nom; bientôt on soufflera notre ombre. Au surplus, les Montagnards, ces cadets de la Réaction, n'ont fait, en nous pillant que suivre l'exemple de leur aînée; s'ils nous escamotent aujourd'hui notre titre de socialistes l'autre nous avait dérobé notre titre de Républicains.

Oui, ce beau nom de Républicains, proscrit et bafoué jadis par la Contre-Révolution, elle

nous l'a impudemment volé pour parer son front de ce laurier de notre victoire. Elle nous a volé, avec la même audace, notre sublime devise : Liberté, Egalité, Fraternité, si longtemps outragée par elle, et couverte d'un Symbole de Sang.

Heureusement elle a repoussé notre drapeau. C'est une faute ! Il nous reste

Citoyens, la Montagne est morte !
Au Socialisme, son unique héritier !

Janvier 51. N° 118

Quel écueil menace la Révolution de demain ?

L'écueil où s'est brisée celle d'hier, la déplorable popularité de bourgeois déguisés en tribuns.

Ledru-Rollin, Louis Blanc, Lamartine, Flocon, Crémieux, Garnier-Pagès, Albert, Dupont, Arago, Marrast : liste funèbre ! noms sinistres, écrits en caractères sanglants sur les pavés de l'Europe démocratique !

C'est le Gouvernement provisoire qui a tué la Révolution ! C'est sur sa tête

que doit retomber le poids de tant de calamités, le sang de tant de milliers de victimes !

La réaction n'a fait que son métier en égorgeant la démocratie. Le crime est aux traîtres que le Peuple confiant avait accepté pour guides, et qui ont livré le Peuple à la Réaction.

Misérable Gouvernement ! Malgré les avis, malgré les prières, il lance l'impôt des 45 centimes qui soulève les campagnes désespérées. Trahison !

Il maintient les États-Majors Royalistes, la Magistrature Royaliste, les lois royalistes. — Trahison !

Il court sus aux ouvriers de Paris le 6 Avril ; il emprisonne ceux de Limoges le 16 ; il mitraille ceux de Rouen le 27. Il déchaîne leurs bourreaux, il berne, il bague, il calomnie les vrais Républicains. — Trahison ! Trahison !

A lui seul la responsabilité de ces désastres qui ont anéanti la République !

Oh ! ce sont de grands coupables ! Et de tous, les plus coupables sont ceux en qui

le Peuple ébloui par des phrases, croyait voir son épée et son bouclier, ceux qu'il acclamait d'enthousiasme arbitres de ses destinées!

Malheur à nous si au jour du prochain triomphe, l'indulgence oublieuse des masses laissait remonter au pouvoir ces hommes qui ont forfait à leur mandat! Une fois de plus, c'en serait fait de la Révolution.

Que les travailleurs aient sans cesse devant les yeux cette liste de noms maudits, et si un seul, oui, un seul apparaissait jamais dans un Gouvernement sorti de l'insurrection, qu'ils s'écrient tous d'une voix: Trahison!

Discours, serments, programmes, ne seraient encore que piperies et mensonges. Les mêmes jongleurs reviendraient jouer le même tour avec la même gibecière. Ils seraient le 1er anneau d'une chaîne nouvelle de réactions plus furieuses.

Sur eux anathème et vengeance s'ils osaient reparaître; mais honte et mépris sur la foule imbécille qui retomberait dans leurs filets!

Ce n'est pas assez de repousser des

l'hôtel de ville les escamoteurs de février : il faut se prémunir contre de nouveaux traîtres.

Traîtres seraient les Gouvernements qui, élevés sur le pavois prolétaire, ne feraient pas opérer sur le champ 1°. le désarmement général des gardes bourgeoises. 2° l'armement et l'organisation en milices nationales de tous les ouvriers.

Certes, il est bien d'autres mesures à prendre ; mais celles-là d'abord qui sont la garantie de tout le reste, l'unique gage de Sûreté pour le Peuple.

Pas un fusil aux mains de la bourgeoisie ou point de Salut !

Les Doctrines diverses qui se disputent aujourd'hui la faveur des masses, pourront un jour réaliser leurs promesses d'amélioration et de bien-être, mais à la condition de ne pas abandonner la proie pour l'ombre.

Elles n'aboutiraient qu'à un lamentable avortement si le Peuple dans un engouement exclusif pour les théories, négligeait le seul élément pratique du Succès : La Force !

L'armement, l'organisation, voilà les

instruments décisifs du Progrès, le moyen sérieux d'en finir avec l'oppression et la misère!

Qui a du fer a du pain! On se prosterne devant les baïonnettes; on balaie les cohues désarmées. La France hérissée de travailleurs en armes, c'est l'avénement du Socialisme.

Devant les prolétaires appuyés sur leurs fusils, obstacles, résistances, — impossibilité, tout s'évanouit.

Mais pour les prolétaires qui se laissent amuser par des processions dans les rues, par des plantations d'arbres de Liberté, par des phrases d'avocats, il y aura: de l'eau bénite d'abord.... puis des injures.... enfin de la mitraille..... de la misère toujours!

Que le Peuple choisisse!

N° 127

Louis Blanc. Préface Page 7

« Attendons encore; Attendons! Il faut « que, dans la lutte dernière qui s'annonce,

« la vérité ait pour elle l'avantage de
« l'heure et du terrain. Il faut que ses
« ennemis en soient réduits à avoir pendant
« le combat décisif, le souffle de l'aquilon
« au visage et le soleil dans les yeux. »

C'est renvoyer le triomphe de la vérité aux calendes grecques ou à la semaine des quatre jeudis, pour avoir en même temps le visage au nord et les yeux au midi. Louis Blanc compte sans doute avec Fourier sur l'oeil qu'on aura au bout de la queue.

N° 130

L'aristocratie : les fleurs. — Le Peuple : le fumier qui les fait pousser. Système des Sociétés depuis des Siècles.

..... Les Jésuites se servent du bien comme du mal pour reconstituer leur influence et se frayer un chemin à la domination dans l'Orient. Où ils ne peuvent rien par la force, ils s'étudient à conquérir les populations par des bienfaits

intéressés. Les fortunes énormes que leur habileté lève sur l'Occident fournissent à des largesses inépuisables dans les pays levantins, et leur permettent de jeter peu-à-peu les fondements d'une puissance sérieuse, assise sur le respect et la reconnaissance des peuples. Ils trouvent dans leurs nombreuses milices, des instruments dévoués qui jouent au naturel le rôle de la charité et de la bienfaisance. Les sœurs de la charité sont entre leurs mains, des agents de propagande tout aussi bien que les Dragons des Cévennes. Les bûchers et les hôpitaux leur sont indifféremment des instruments de conquêtes.

Il faut que la fraternité entre chez les grands par la terreur : c'est la grande porte, celle de l'égoïsme.

« Mes amis, disait Louis Blanc aux « travailleurs, nous avons 3 mois de misère « au service de la République. »

C'est avec ces sonnettes qu'on a perdu

la Révolution. La phrase de Louis Blanc serait d'un traître si elle n'était d'un imbécille vaniteux. Les 3 mois de misere en ont engendré une foule d'autres, plus la guerre civile, les massacres, les transportations et le Gouvernement du Sabre. La source de ces désastres est précisément dans la débonnairieté, pour ne pas dire la bêtise d'un peuple qui ramasse, pour tout butin de sa victoire, 3 mois de misère. A quoi bon vaincre? A quoi bon combattre? C'est jouer à qui gagne perd. Il n'y a de salut pour une Révolution, que dans cette Maxime: « <u>Le Peuple ne doit pas pâtir 24 heures</u> « <u>de son Succès</u>. »

Accepter la misère pour conséquence du triomphe, c'est prendre le rôle de vaincu; c'est abandonner le champ de bataille à l'ennemi. Où a-t-on vu dans l'histoire que les Peuples se battaient pour devenir misérables? Quoi! les cachots, la mort si on succombe; et si on l'emporte, la faim, le désespoir! — Allons donc!

D'où est-elle sortie cette misère du Peuple?

De la colère et de la peur de ses ennemis. La fermeture des ateliers, le retrait des capitaux, la suppression du travail jettent le Peuple sans pain sur le pavé.... Ah! tu te révoltes et tues le plus fort! nous te montrerons que c'est l'or aujourd'hui et non le fer qui fait la loi. L'âge de fer est passé; nous sommes dans l'âge d'or (Calembourg capitaliste); c'est nous cette fois qui faisons retraite, non pas sur le Mont Aventin, mais au fond de nos Palais et de nos coffres forts, et de ce joyeux réduit nous entendrons nos vainqueurs râler l'angoisse dans le ruisseau. Ils paieront cher l'insolence de leur triomphe. Quand notre affront sera suffisamment lavé de leurs larmes, ils viendront tendre leurs mains aux chaînes, en demandant pardon et du pain. La servitude ou la mort! qu'ils choisissent.

Telle est la traduction vraie de la fameuse phrase: 3 mois de misère au service de la République.

Dans ces moments solennels, le premier mot, le premier pas sont décisifs.

..... A genoux! a-t'on crié, et le Peuple s'est laissé tomber à genoux.

En Angleterre, un Gouvernement hypocrite ordonne 3 jours de jeûne en signe de repentir dans les grandes calamités. En France, un écrivain stupide proclame trois mois de misère pour l'inauguration de la République, et ces nouveaux Curtius s'infligent 200 f. par jour pour leur quote-part de martyre et de pénitence!

Clovis et ses Sicambres, Guillaume et ses Normands, si du séjour des ombres ils ont encore un regard pour les drames terrestres, doivent étrangement sourire à ces règles nouvelles du jeu des batailles: le vainqueur mourant aux pieds du vaincu dans l'opulence!

Que penseront-ils de ces chefs qui distribuent 3 mois de misère pour butin à leurs troupes victorieuses? comprendront-ils cette fanfare?

Compagnons, vous avez combattu pour la misère; elle est à vous!

Paroles fatales qui ont ouvert la plaie d'où coulent encore des torrents de sang.

Il faut que le Peuple ait une foi bien robuste dans la terre promise pour ne pas se rebuter de pareils déserts ! Comment ne préfère-t il pas les oignons d'Egypte ? que dis-je les oignons ? les pelures d'oignons ?

Décidément doit dire Clovis, les pauvres Gaulois sont faits pour la Glèbe.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ARSENAL

L'Anarchie régulière est l'avenir de l'humanité. Le Pouvoir, fléau exécrable, a cependant sa raison d'être et a comme son pivot dans l'ignorance des masses. C'est sa racine unique mais profonde. Extirpez-la : le pouvoir tombe pour ne plus se relever. Le seul véritable agent révolutionnaire c'est l'instruction. Le reste n'est que palliatif et souvent obstacle. Briser les tyrannies qui se disent légitimes est une oeuvre préliminaire sans laquelle, sans doute, rien n'est possible. Mais si les lumières ne descendent pas dans les masses pour leur enseigner le Self-gouvernement, la Science de se gouverner elles-mêmes, bientôt

sur le terrain devenu stérile, de nouvelles tyrannies se relèvent plus écrasantes ; la Révolution porte la peine de son impuissance.

Le Gouvernement par excellence, fin dernière des Sociétés, c'est l'absence de Gouvernement, alors que chaque citoyen possède tout juste sa quote-part de pouvoir et que l'équilibre absolu de domination règne entre tous, c'est-à-dire que nul ne domine. La hiérarchie, dans ce cas, n'est plus qu'une simple application de la division du travail, et ne représente aucune des idées qui la constituent aujourd'hui. Elle n'implique ni respect, ni soumission, ni égard, ni émoluments supérieurs, ni jouissances matérielles, ni triomphe d'amour propre, ni autorité, ni influence, ni arrogance, rien enfin de ces éléments du pouvoir actuel. C'est une corvée plutôt qu'un bénéfice, une charge dans l'acception matérielle du mot.

Mais à quand la réalisation de cette utopie ? Pas avant l'avènement général des masses aux lumières ; il n'y a de vrais révolutionnaires que les Instituteurs. Ce sont eux qui font la besogne sérieuse et

durable ; ils tiennent dans leurs mains l'avenir de la Société. La réaction l'a compris et veut les exterminer.

On ne comprendra pas un jour ce qu'était le pouvoir dans nos temps de malheur. Déjà les Monarchies d'Orient nous paraissent une monstruosité. Nos gouvernements actuels inspireront à la postérité les mêmes sentiments d'horreur et d'effroi ; de tels changements ne sont pas l'oeuvre d'un jour ; on peut renverser une dynastie ; sur ses ruines fonder la République ; c'est un progrès, une conquête sur le mal, un jalon planté dans la voie du bien ; mais cette aventure d'un jour ne transforme pas les masses et ne leur infuse pas le savoir. C'est l'ouvrage lent et pénible des années que l'éclairement progressif et universel des masses d'une nation, oeuvre combattue avec succès par les événements mêmes qui troublent d'abord la tranquillité des esclaves.

Dans ces tumultes des déserts, on regrette les oignons d'Egypte ; et la colonne de feu qui précède le peuple cesse

quelquefois d'être suivie ; les masses découragées lui tournent le dos pour courir éperdues en arrière, à la recherche d'un bonheur impossible à retrouver. Désespérées de cette nouvelle déception, elles reprennent leur marche en avant pour l'interrompre encore dans une recrudescence de lassitude. Ainsi livrées tour-à-tour aux entraînements de l'espérance, aux retours de la désillusion, elles courent à travers les siècles, — tourbillonnant sur elles-mêmes comme les trombes de poussière emportées par la rafale.

Pas d'autorité, depuis le Gendarme jusqu'au Roi, qui ne mérite 25 coups de fouet chaque matin, comme châtiment de son arrogance, de sa vanité, de ses rapines, de ses iniquités. Portrait de tous les fonctionnaires possibles. Le Gendarme, le Geolier, le Maire, le Procureur, le Juge, le Préfet, l'Evêque, l'Officier, le Député, le Ministre, le Maître : Servilité et insolence,

ricochet croissant de morgue, d'oppression, de fatuité, d'égoïsme, de méchanceté. Personnalité de plus en plus laide de l'échelle descendante.

Impunité des oppresseurs tombés: prime pour le rétablissement des oppresseurs.

La caisse d'Epargne est une jonglerie et un fléau. Jonglerie et fléau en même temps si elle pouvait renter la totalité des travailleurs. Car cette rente fournie par l'impôt, serait servie aux travailleurs par les travailleurs eux-mêmes, source unique de l'impôt; leur main droite solderait leur main gauche, avec perte d'au moins le déchet prévu au passage par les parasites pour perception et distribution. Jonglerie encore, mais fléau plus nuisible si elle reste ce qu'elle est et sera nécessairement toujours; Le recours du petit nombre c'est-à-dire une dîme supplémentaire prélevée sur les masses au profit de la minorité;

un développement du parasitisme et dès lors une source nouvelle de malaise, de souffrances, par conséquent de révoltes, juste châtiment du charlatanisme qui a prétendu en faire une pilule soporifique contre les agitations populaires.

La caisse d'Epargne est une création rétrograde, une pensée d'égoïsme et de corruption qui, par un destin ordinaire, s'est prise au piége de sa propre duplicité.

Qu'ils tremblent ! la terre s'ébranle sous les pas des bataillons. Sortez du tombeau, ombres des martyrs tombés sous le fer des assassins ! Marchez à la tête de nos colonnes, fantômes bien-aimés. Que vos spectres sanglants soient pour ces monstres, les messagers de la Justice vengeresse !

Avril 1850. L'Union Bretonne de Nantes propose une ligue entre tous les honnêtes gens qui s'engageraient :

1°. à ne plus aller à Paris. 2°. à n'acheter rien de Paris, rien de ce que l'industrie Parisienne peut produire, rien de ce qui peut enrichir le commerce révolutionnaire.

Système infaillible! Prendre le Peuple par la famine! Point de combats à livrer, de périls à courir! Affamer le travailleur par le chômage! L'antique appliquée en grand après Février; proposée maintenant en détail contre les électeurs socialistes. Jeter sur le pavé les commis, les ouvriers qui votent rouge; ruiner par la mise à l'index et la quarantaine les commerçants républicains et les livrer à la faillite. (Expulsion des commis du Magasin « Aux Villes de France » et cætera)

Loi du 31 Mai. Fatalisme stupide du parti révolutionnaire! Il ne gagne des batailles que pour sa ruine, empressé toujours de rendre aux vaincus avec la soif, le pouvoir de la vengeance. — Puis il se console par des hymnes sur la marche irrésistible de l'esprit humain

de la certitude de son triomphe définitif.
le sang de milliers de martyrs, la honte
et les malheurs de 30 ou 40 ans de
despotisme, qu'importe à la sérénité de
ces placides contemplateurs ? Pour eux
qu'est ce que 2 ou 3 générations sacrifiées ?
2 ou 3 chûtes de feuilles. Ils semblent
prendre plaisir à prolonger le règne de
la Contre-Révolution, en lui rendant ses
armes chaque fois qu'une secousse
imprévue les lui arrache des mains.
Arrive alors le sourire béat et la phrase
stéréotypée du crétinisme musulman :
« C'est écrit. » le progrès ne peut pas reculer.
En attendant, le passé continue son retour
offensif. A chaque coup qu'il frappe les
proscripteurs apostrophent les proscrits
des plus atroces accusations. Ils dénoncent
la violence du patient qui ne reste pas
muet sur le chevalet, et transforment
ainsi les opprimés en oppresseurs. S'ils
succombent un moment, cette impuissante
et débonnaire victoire est châtiée en
parricide. La pointe de l'épée au visage
de l'adversaire sans armes, ils crient :

"A l'assassin!" et se posent en victimes, le fer dans la gorge du prisonnier garrotté. Que font les trembleurs? Ils s'efforcent inutilement de conjurer cette rage par l'humilité; au lieu de démasquer ces pervers, ils s'épuisent en ridicules supplications; ils pleurent, ils protestent, ils se défendent du crime imaginaire de cruauté qu'ils devraient rejeter à la face des coupables; et, par le sérieux de leurs démentis, prêtent un corps à des imputations dérisoires.

Pour attendrir des âmes de bronze, pour se faire pardonner des attentats qu'ils n'ont pas commis, des rigueurs dont ils sont innocents, et qui eussent affermi leurs succès, ils se confondent en serments pour l'avenir; ils se désarment d'avance de toute répression, abjurent à grands cris toute pensée de représailles et assurent au bourreau l'impunité perpétuelle, la sécurité dans le meurtre, l'inviolabilité dans l'extermination.

Aujourd'hui c'est la perte de Paris qui est le plan de campagne des conspirateurs.

Ils le nient, les misérables! Ils niaient aussi leur royalisme ou plutôt il l'abjuraient au nom de la République. Il fallait tromper le Peuple pour lui escamoter ses Suffrages. Maîtres par leur parjure et sa crédulité, ils vouent la République aux Gémonies, et téarborent, sous la protection des baïonnettes, la bannière monarchique. Ils proclamaient la liberté de la Presse, et ils l'étouffent! la liberté de discussion, et ils l'égorgent! le Suffrage universel, et ils le suppriment! l'émancipation des travailleurs, et ils les baïllonnent! la diminution des impôts et ils les augmentent; l'allégement des souffrances populaires, et ils les aggravent! Ils promettaient franchises, améliorations, bien-être, prospérité, gloire! Ils ont donné servitude, misère, opprobre! Monstres d'hypocrisie, d'imposture, de barbarie, de rapacité; truands sans foi, ni loi, ni vergogne, âmes de sang et de boue dont la noirceur et la perversité feraient horreur aux forçats les plus endurcis, ils poursuivent maintenant avec le même mélange d'astuce

et d'audace, la destruction de Paris pour arriver à l'asservissement de la Nation.

La Tyrannie ne peut bien s'asseoir que sur les ouvriers de la côté des lumières. Frappée au cerveau, la France ne sera plus qu'un cadavre.

Entendez vous ce cri : La France est malade de 60 ans de Révolutions ! — Cri révélateur qui doit retentir jusqu'au fond du dernier hameau ! L'œuvre de ces Révolutionnaires, ils veulent l'abolir — puisqu'ils la déclarent une œuvre de mort. 1848. — 1830. — 1789 dates néfastes qu'il faut mettre à néant pour rétablir ce qu'elles ont détruit, le Roi, le Seigneur, la Dîme la Corvée, la Glèbe ; voilà leur but ! oh, ils le nieront, comme ils ont nié leurs complots contre la République et le Suffrage universel. Ils nieront leurs desseins pour en assurer la réussite. Ils le nieront avant comme une calomnie pour s'en vanter après comme d'une gloire

La Réaction puisse son audace dans le succès de ses fureurs, dans le mépris que lui inspire la pusillanimité des Républicains.

La soumission aux caprices et aux brutalités des persécuteurs les enivre d'orgueil et redouble les transports de leur frénésie. Des centaines de soldats arrachés de leur régiments, traînés la chaîne au cou sur les routes, vers les plages empestées d'Afrique. Cette résignation parfaite et muette d'hommes intrépides, tendant leurs mains aux fers, leur front à l'outrage, sans concevoir même la pensée d'une résistance, tant de longanimité ou de faiblesse a exalté jusqu'au délire l'arrogance de nos maîtres. Il n'y a plus à leurs yeux de verges assez rudes pour fouetter ces esclaves à genoux dans la fange.

Malheureux soldats ! Ils vont mourir là bas sur cette terre de désolation ! Ils vont mourir et vous les regardez froidement défiler ! à peine si un frémissement de pitié vous serre un instant le cœur, si un soupir gonfle vos poitrines. Ils passent.... ... et vous rentrez oublieux parceque vous êtes sauf ! A demain bœufs stupides à demain votre tour d'être menés à l'abattoir puisque vous comprenez autant que les

bœufs le principe de la solidarité!
Lâches, n'a-t-il donc plus de lanternes?
Combien d'infortunés, vos frères, ont péri! Combien de veuves et d'orphelins, sans paix et sans consolation, s'éteignent silencieusement dans la misère et le désespoir!
Nombrez, si vous le pouvez, ces légions de victimes. C'est par le spectacle de leurs souffrances, c'est par l'atrocité des exécutions que les bourreaux espèrent terrifier le Peuple. Ils comptent sur l'agonie des enfants pour faire entrer l'épouvante au coeur des pères! Ils bâtissent l'épouvante sur des cadavres! Pourquoi pas, puisqu'ils trouvent des matériaux à discrétion? Oh! Malheur sur les Prédicateurs de lâcheté qui glacent le sang au coeur des citoyens avec leurs fantômes de Police, et leur feraient empoigner leur bras droit comme mouchardé par leur bras gauche!
— L'Industrie, le Commerce, l'Agriculture sont déclarés incompatibles avec la liberté — et la participation des masses au

Gouvernement. Le choix est signifié à la Nation entre la famine et l'abrutissement Irlandais, l'immobilité du Castor.

Cette menace, réalisée en grand, après Février, par le retrait systématique des capitaux, est appliquée aujourd'hui en détail par la mise au Ban du Commerce Parisien, comme châtiment de son vote Socialiste.

La Servitude ou la mort! C'est la devise d'extermination arborée par les riches. Au Peuple de faire son choix! L'esclavage ou la refonte de la Société! Les demi-mesures sont sa ruine. Les avortements coûtent des flots de sang précieux. Le Capital enragé de peur ou de colère, clot le travail et proclame la famine. Point de milieu! Le pain noir dans un cheuil ou l'avènement de L'Egalité! Les utopies sont des divagations meurtrières. « Un pour tous ou pour « personne. » tel doit être le mot d'ordre de la Révolution, et la consigne exécutoire dans les 24 heures. Il y a en France des vivres, des habits, des logements pour la

Nation entière. Elle a créé tout cela par son travail et ne demande qu'à continuer. Point d'ambages ni de phrases! Les riches dînent-ils le lendemain d'une Révolution? oui — Eh! bien, il faut que les prolétaires dînent aussi; et si la bagarre doit coûter un repas à quelqu'un c'est aux vaincus, pas aux vainqueurs. Le but de la Révolution est précisément de donner aux travailleurs le dîner qu'ils n'avaient pas; et le résultat, au contraire, serait de supprimer le déjeuner, de les mettre à la diète absolue, Allons donc! la misère avant la victoire et une pire misère après! Allons Donc!

La Montagne et la Presse, complices de la Réaction par couardise et par égoïsme, unissent leurs efforts pour châtier le Peuple et amortir son élan révolutionnaire. La Montagne transfuge du suffrage universel, bafouée et vilipendée par la Droite, est frappée de déchéance. Elle n'a plus ni dignité, ni vouloir, ni autorité. Il ne lui reste que la ration de 25 f qu'elle mange dans l'opprobre.

La Presse passée au laminoir, et

aplatie par la compression, oppose l'élégie à la violence. Elle roucoule de plaintifs reproches, la tête mélancoliquement penchée et les yeux levés au ciel avec une larme sentimentale roulant sur la joue. ... L'ennemi la charge à coups de pieds dans le ventre et renverse ses attitudes malheureuses et persécutées.

On peut la tenir pour morte. Réfugiée et pelotonnée au fond de sa caisse, elle s'agenouille pour sauver les écus et courbe le front sous le gantelet de fer qui la meurtrit au visage. — Auxiliaire du royalisme par le fait de la conquête, enrôlée par l'intérêt et la peur sous le drapeau de la force, elle ne vise qu'à répandre la contagion de son propre mal et s'efforce d'abaisser les esprits au niveau de sa dégradation. — Semer la crainte, briser les courages, paralyser l'indignation et river les masses à sa propre chaîne, telle est son œuvre quotidienne. Tremblante, elle ne veut plus souffrir nulle part — l'énergie et l'audace. Soumise, elle traite de trahison l'idée seule de la résistance.

dans ses nouveaux calculs d'argent et d'influence, rien ne lui coûte, ni les palinodies, ni les contradictions, ni les apostasies. Elle appelle à son aide le dénigrement contre la fermeté, la calomnie contre le dévouement. Elle adopte le mot d'ordre infâme: Mouchards, et ne s'attache qu'à semer la terreur dans toutes les âmes. Elle n'est plus une défense, mais un obstacle et un dissolvant pour la Démocratie. — Bouclier de la réaction, chaque matin elle jette le cri de sauve-qui-peut, et sonne la déroute à grands éclats de trompettes.

Bref elle est prisonnière de guerre; il faut la rayer des rôles; un prisonnier de guerre n'est plus qu'un incapable et un interdit, capitis minor, déchu de ses droits politiques, déchu même de la personnalité, instrument passif entre les mains du vainqueur. Qui voudrait obéir aux ordres d'un Général prisonnier? Les journaux n'ont plus voix au conseil.

On se rappelle leurs menaces: «Si la «Réaction ose son crime, elle se met

« hors la loi. »

Pitoyables rodomontades ! Ces matamores n'attendaient que la mort du seul qui contint leur lâcheté pour se jeter à plat-ventre au premier geste de l'ennemi, quelle bravait de loin par les gasconnades.

Cette vaillante Presse Parisienne fait demi-tour et prend sa course en entonnant l'antienne de la paix et de la modération. Elle chante les merveilles de la patience, les profits du désarmement, les chances de l'imprévu. . . . Elle pousse au triomphe de l'humilité, aux gloires de la capitulation. Elle bat la chamade d'une main fiévreuse, et prend le large à toutes jambes, criant : au Rouchard ! sur ceux qui ne la suivraient pas assez vite dans sa débandade, comme elle a traité la veille de petits courages et de cœurs défaillants les gens avisés qui n'auraient pas piaffé et caracolé avec assez de fracas à ses belliqueuses fanfares.

Elle plante là toute ébahie, la Presse des Départements qui avait eu la bonhomie

de prendre au sérieux des coups de tam-tam et son tapage guerrier de grosses caisses, de cymbales et de bonnets chinois. Les pauvres provinciaux pris de court, et engloutis dans la débâcle des Chefs de file, se voient désarmés et réduits à défiler tête basse comme les Soldats de Marmont, engagés de nuit dans les Lignes Russes, et contraints de mettre bas les armes.— Plus de mois de misère au Service de la République.

N°99. Aux Royalistes !

Doullens 15 Janvier 1859

La Révolution !— A ce mot vous triomphez avec des attitudes de Victimes. Imprudents !— qui a versé le premier sang de la Révolution ? Vous ! qui a versé le dernier ? Vous ! C'est vous qui avez donné le signal des meurtres— quoi d'étonnant ? C'était dans vos habitudes séculaires. Quand Foulon, Berthier, — Flesselles, Delaunay sont tombés de votre côté, déjà du nôtre des centaines de—

malheureux avaient péri. Déjà vous aviez tiré sur tous les ouvriers comme des pigeons au faubourg St Antoine qui a dressé le premier échafaud ? Encore vous pour prendre et rouer les soldats de Châteauvieux, échappés du massacre de Nancy.

La Révolution a répondu par les journées de Septembre, par le 21 janvier. Là s'arrêtaient ses colères, et l'instrument de mort avait fait trêve. qui l'a relevé ? vous, toujours vous ! Après le 31 Mai, les Royalistes victorieux à Lyon et à Marseille, y ont mis la guillotine en permanence. Je l'avoue : terribles ont été les représailles, et le fracas du canon des frontières ne couvre pas assez le bruit sourd de la hache qui tombe. On détourne les yeux avec un gémissement de ces processions funèbres qui sillonnent Paris de leur agonie. Et cependant à la lecture de ces pages funèbres, le livre ne tombe pas toujours des mains. En voyant défiler ces cortèges de vieux parlementaires marchant à la mort qui ne s'écrierait

aux Souvenir de Sirven, de Calas, de Delabarre : Laissez passer la justice du Peuple ! Vous avez ouvert la Scène du carnage ! Vous l'avez fermée ! Faut-il vous raconter les boucheries de la Réaction Thermidorienne ! - Le Midi baigné dans le Sang, les compagnies de Jéhu, de Sinistre mémoire, évocatrices du Drame de Jezabel, égorgeant à domicile, dans les rues, sur les routes ; non point dans le délire d'un jour de peur ou de colère, mais froidement, le rire aux lèvres, des mois entiers ; et les massacres des prisons ricochant de ville en ville ? Marseille, Avignon, Orgères, Tarascon, Orange, Beaucaire dépeuplées par les tueries royalistes ! Je laisse 1815 ; je ne veux parler que de cette Révolution dont vous prétendez faire votre martyrologe de son premier jusqu'à son dernier jour, vos bras trempent dans le Sang jusqu'au coude.

Tenez ! . . . . Si les morts des deux partis se levaient de leur tombe, je ne dis pas ceux des champs de bataille (trépas

glorieux celui-là ; mais les victimes de l'échafaud et de l'abattoir ; si cette terre de France qui se plaît à recouvrir de la magnificence de ses moissons les tristes restes de nos discordes civiles, rendait tout à coup à la lumière les ossements ennemis confondus dans son sein, et s'il nous était permis à nous et à vous, de dresser en face l'un de l'autre, l'ossuaire de nos morts ; dites lequel des deux charniers monterait le plus haut ? Et c'est pourtant sur nous que pèse le privilège des malédictions. Pourquoi cette iniquité ? Ah ! c'est qu'alors nous sommes sortis de notre rôle. Notre rôle était de mourir ; le vôtre de tuer. L'histoire jusque-là n'est que l'éternel récit de vos férocités et de vos supplices. Vous avez régné 1.400 ans par le glaive.

Mais à cette heure solennelle de 89 les victimes cessent de tendre la gorge avec résignation. Elles se dressent et frappent à leur. Elles sont frappées, mais elles rendent coups sur coups, souvent avec usure. Etrange nouveauté ! Scandale

inouï ! quoi ! ces vassaux de la potence et de la roue osent lever la main sur leurs juges ? quel renversement de toutes les lois divines et humaines ? N'est-ce pas la Providence elle même qui a créé ces catégories d'opprimés et d'oppresseurs, assignant pour destinées aux uns le tranchant, aux autres la poignée de leur hache ? Et on se révolte contre ses décrets ? les Plébéiens ne sont-ils pas nés pour souffrir ? Qu'importe donc que leur sang coule à flots, que leurs corps se débattent dans les convulsions du gibet, que leurs os craquent sur la roue, que leur chair grésille sur le bûcher ? qui voudrait prêter l'oreille aux cris et aux pleurs de ces vils troupeaux tombant par mittiers dans les abattoirs de l'histoire ? Mais que des Rois, des Princes, des Évêques, que des têtes couronnées et mitrées soient contraintes de s'abaisser sous le couperet populaire, c'est un crime qui crie vengeance à tous les siècles, Et pourtant la chûte de ces têtes est la rédemption et la sauvegarde des faibles ; car elle est le

rappel des puissants à l'Egalité. Les fibres de la Douleur palpitent avec le même déchirement dans les chairs vulgaires et dans les chairs royales. Oui: les grands exemples enseignent aux générations à venir le respect de la vie humaine. Pourquoi donc le Peuple dont ils font le salut en est-il si profondément ennuié dans ses entrailles? Le Poète l'a dit: « haud ignara mali, miseris succurrere disco. » La Pitié n'habite qu'en des coeurs malheureux. Les grands ne la connaissent pas. L'orgueil et l'égoïsme ont revêtu leur âme d'une double cuirasse d'insensibilité. Il faudra pourtant bien qu'il tombe cet orgueil; car c'est pour le briser que se font les Révolutions.

N°100. Le pied d'un prêtre sur la conscience, le pied d'un Soldat sur la poitrine, c'est ainsi que vous entendez la Liberté! Nous sommes tous frères je le sais. Mais à l'égard de ceux qui tiennent l'Eglise pour mère, je déclare

que je suis d'un autre lit. Frédégonde n'est pas ma mère.

N° 105. Doullens. Lettre en réponse à une assertion de Mathieu de la Drôme.

M. Mathieu de la Drôme me prête cette assertion : « que désormais le « Bulletin de vote doit remplacer la « cartouche. » Oui ! à condition que le Bulletin blanc ne sera pas une cartouche de poudre, et le Bulletin rouge une cartouche de cendre ; c'est-à-dire oui, moyennant la liberté absolue de la Presse et de la parole ; Sinon, non ! le Suffrage universel sans la liberté de la presse, c'est l'inquisition. Je ne me prosterne pas devant l'inquisition. On peut céder à la force, ajourner. La reconnaître un Droit, jamais ! le Droit, c'est la Discussion. hors de là, il n'y a que l'épée.

Eh ! Quoi, Saluer, comme le Dieu-Sauveur, ce fantôme de Suffrage universel ! Pauvre Stratégie ! la feinte est une manœuvre de détresse qui ne trompe

pas l'ennemi, qui l'encourage. Pavillon déguisé, pavillon amené. L'heure du péril doit être celle de la vérité. Le Peuple de bonne foi ne comprend rien aux sous entendus. Il serait désastreux de le dérouter par une fausse tactique. La presse et la parole libres, ou la carabine, voila ma pensée. Je ne dois pas autoriser de mon silence une erreur qui m'impute l'opinion contraire. L'Inquisition en Espagne si elle avait eu la fantaisie de se mettre aux voix, aurait obtenu l'unanimité par la vertu même de l'Inquisition.

N° 105. L'insolente faction des Pères de famille qui ne voit que des femelles et des petits en dehors des 2 ou 3.000 nids de hobereaux échappés à la grande battue de 93 contre les bêtes malfaisantes.

N° 710. Moniteur du 10 juillet 1850. Académie immorale. Langage atroce

de Dunoyer et de Ch. Dupin. - Plaisanteries féroces sur la prison, considérée comme moyen de longévité.

N°113. Avril 1850. L'audace du dévouement exaspère et confond les Royalistes, c'est leur désespoir que cette fermeté des convictions dans la défaite. Ils n'ont pas de ces habitudes pour leur compte. Au premier échec, au moindre péril, leur arrogance et leur superbe s'écroulent dans la bassesse. Ils rampent prosternés dans la poussière. Ils se traînent aux pieds du vainqueur avec des murmures d'adoration et d'amour jusqu'au moment épié sans relâche où ils se redressent d'un bond pour lui plonger le poignard au coeur.

N°3. Catholicisme : tombeau de l'intelligence, de la pensée, du cerveau.
Le Protestantisme : tombeau de la conscience, du sentiment, du coeur.

N°5. Le catholicisme ne saigne pas lui-même la victime ; il se borne à la garotter et à remuer le sang dans le baquet.

N°7. Donnez-moi ce peuple rebelle, ce pays indomptable, dit Rome à César, je vous en ferai une Pologne et une Irlande. Je le coucherai inerte à vos pieds. J'ai un poison plus terrible que ceux de Locuste et de Borgia, un poison qui s'insinue au cœur comme une volupté : le culte de la Vierge Marie ; c'est avec ce poison que j'ai tué l'Irlande, que j'ai tué la Pologne, que j'ai tué l'Italie, l'Espagne, le Portugal, que j'ai tué l'Amérique du Sud. Fiez-vous à mes Jésuites pour l'administrer. C'est leur besogne et l'effet est sûr. Nous partagerons le cadavre.

N°8. La liberté de discussion est toujours sans péril pour la justice et la vérité. Elle n'est redoutable qu'à l'iniquité et à

l'erreur. Voilà pourquoi l'erreur et l'iniquité, pour se défendre, recourent toujours à la violence.

La Nation me dit : « j'ai écouté tes « raisons sont mauvaises ; je n'accepte « pas ta Doctrine. Je n'accepte pas. » Voilà le jugement et la seule condition possible. La Nation ne peut pas me dire : « Je vais te brûler, t'emprisonner pour « avoir plaidé une cause que je repousse. »

La loi n'est respectable que si elle a des raisons dans la conscience publique et dans la justice. Hors de là ce n'est que la force brutale. Que si on me dit : « La loi est respectable parce qu'elle est la loi, ce titre lui suffit, je réponds :

Pour soutenir cette thèse, il faudrait affirmer que toutes les lois ~~de tous~~ les pays ont été justes et respectables. — L'oserait-on ? La Révocation de l'Edit de Nantes a été la loi de l'Etat. Où reste-t-il un doute aujourd'hui sur l'odieux de cette loi ? Et cependant si une de ses victimes, traînée sur la sellette se fût ~~avisée~~ levée pour l'accuser, on eût foudroyé l'audacieux

de cette apostrophe : « Frappez le —
« blasphémateur sacrilège qui ose
« insulter la loi dans son temple. » Je
sais l'argument qu'on va m'opposer ;
« Nous n'avons pas à nous occuper des lois
« anciennes, mais à faire respecter la loi
« en vigueur. » Ce n'est pas une réponse
ou plutôt c'est un aveu d'impuissance
et d'illégitimité. Si la loi mérite respect
par cela seul qu'elle est la loi, l'édit de
1685, qui était en vigueur dans son
temps était digne de respect. Qui le
soutiendrait ? Il faut donc à la loi une
autre source de légitimité, que son
existence même, c'est-à-dire que la
volonté d'où elle sort.

Choisissez ! ou Proclamez équitables
toutes les lois passées parce qu'elles
étaient lois, et sanctionnez aussi tous les
crimes dont elles sont souillées, ou donnez
à la loi pour base nécessaire la justice.
Justice ou force brutale ; voilà l'alternative
aussi bien dans le présent que dans le passé.

On dit : la loi émane de la Nation par
le suffrage universel, on ne peut pas

laisser mettre en question sa légitimité.
qui donc voudrait proclamer l'omnipotence
du suffrage universel ? Il y a quelque
chose de bien au dessus du vouloir, non
plus seulement des majorités, mais de la
Nation entière, c'est le droit, la Conscience.
Le suffrage universel en relève lui-même,
et ne puise que là sa justification.

Sans doute, va-t-on répondre. Or c'est
précisement parcequ'il relève et s'inspire
de cette origine que sa volonté exprimée
dans la loi est légitime et commande
obéissance. Qui oserait se prétendre
arbitre plus compétent, meilleur appréciateur
de justice et de légitimité que la Nation
entière ? quel Tribunal au-dessus d'elle
auquel on puisse en appeler?

Quel Tribunal ? La Nation elle-même
mieux informée, mais à une condition
sans laquelle il n'y a ni tribunal ni
justice, à la condition d'écouter avant de
juger. De là l'inviolabilité de la
discussion, le Droit absolu de la presse
et de la parole.

Je parle; la Nation écoute et dit ensuite.

j'ai entendu ; tu as tort. - Précisement. - Non, pas dans votre sens. - Elle ne dit pas : Tu as tort d'avoir parlé. Elle dit : Ces raisonnements ne sont pas valables ; je n'accepte pas ta doctrine ; je n'accepte pas ; je n'adopte pas ! Telle est la seule condamnation, la seule pénalité. La Nation ne peut pas dire : « je vais te brûler, t'emprisonner pour avoir plaidé une théorie qui me déplaît. »

Et encore la décision rendue est-elle irrévocable ? La partie condamnée l'est-elle à toujours ? Pas le moins du monde. Le recours reste éternellement ouvert. Je dis à mon juge : c'est bien ; j'en appelle de la Nation mal informée à la Nation mieux instruite. Si j'ai perdu mon procès, ce n'est pas que la cause soit mauvaise ; c'est que je l'ai mal défendue. Demain un autre sera plus heureux ou je serai moi-même mieux inspiré. L'appel indéfini est ouvert aux idées devant la juridiction suprême du Pays.

La Nation n'a pas les vanités étroites, les mesquines susceptibilités d'un tribun

ou d'une assemblée. Elle est de bonne foi et l'équité même. Elle peut se tromper mais elle ne s'obstine jamais contre l'évidence de parti pris et par orgueil. Elle se déjuge sans honte et sans scrupules comme sans hésitation.

N°10. Doullens 10 x^bre 1849. A propos d'un rapport sur la peine de mort: Eh! que m'importe vos chiffres, M. le Rapporteur. Les comprenez vous seulement? C'est bien de l'Arabe en vérité, ces chiffres-là.

Les vols, les meurtres, les suicides, toutes ces passions diverses du désespoir humain, avaient baissé soudainement après février. L'âme publique se dilatait aux inspirations d'Egalité et de Fraternité. La Nation respirait avec délices et s'abandonnait à l'allégresse en se sentant délivrée du joug de plomb de l'égoïsme. Celui, la veille, eût volé avec un bonheur mêlé de rage se sentait le lendemain devant un vol comme devant un sacrilège. La conscience Publique s'était revestue au

souffle de la Fraternité. Ni le chômage, ni la misère, ni la faim ne parvenaient à donner l'impulsion criminelle si cruellement reçue naguères du sentiment de l'isolement et de l'oppression. Sous le régime flétri, chaque année, on voyait monter, avec le flot de la prétendue civilisation, le flot de la criminalité. Logique bien simple! Dans les régions de l'enseignement, les saturnales du vice; Dans celles de l'imitation, les saturnales du crime! Ils avaient enfoncé le désespoir au coeur des masses! Cette caste sans pudeur et sans foi, sans conscience et sans entrailles, cynique adoratrice du veau d'or, prosternée devant la jouissance, qui prétendait commander par le culte de l'intérêt la religion du sacrifice; par l'effronterie de l'égoïsme l'enthousiasme du dévouement et le fanatisme de l'abnégation; qui exigeait du pauvre avec férocité (elle cupide et lâche jusqu'à la turpitude) la résignation dans la faim, l'insensibilité dans la souffrance; oui, cette caste avait jeté dans tous les coeurs une sombre

démoralisation. Ah! vous croyez que, par l'excès de tous les vices, on peut prêcher la pratique de toutes les vertus! Vous croyez que les menottes, le cachot, le bagne, l'échafaud sont des preuves suffisantes de la sainteté du commandement et du devoir de l'obéissance?

Cette discussion nous a valu l'éloquence épileptique du sieur Casabianca, les niaiseries vaniteuses et les grotesques homélies de Lagrange, la tartine Coquerel sur Lacénaire et le matérialisme, et les bouffonneries du citoyen Montigny. Ce facétieux magistrat déclare solennellement que s'il a prononcé des condamnations, c'est qu'il se croyait revêtu d'un pouvoir divin et organe de Dieu sur la terre. Rien de moins. Donner l'excès de la fatuité comme justification de la barbarie!

— Pas un orateur n'a osé aborder la véritable question; celle de la responsabilité de l'ordre social qui n'a pas le droit de punir des crimes dont il est, en grande partie, le provocateur. La série lugubre des empoisonnements entre époux pèse

sur la suppression du divorce. Ils ont armé la main des conjoints incapables de supporter l'éternité d'un lien devenu intolérable, et n'ont pas hésité à sacrifier ces hécatombes humaines aux exigences du clergé et à la tyrannie d'un culte inexorable dans son immobilité.

Les viols sont imputables aux excès de débauche, de séduction impunie, de licence effrénée, descendues des sommités sociales. Ce sont les mœurs dissolues, les libertinages affichés des riches qui poussent aux attentats de la lubricité. Les meurtres par jalousie, par vengeance prennent leur sources dans l'esprit vindicatif et la personnalité implacable des hautes classes qui donnent chaque jour le spectacle de leur rancune sans pitié.

L'assassinat est dû au mépris de la vie humaine dont les heureux du monde étalent le cynique enseignement. — Pourquoi les pauvres, avides de jouir, ne chercheraient-ils pas la satisfaction de leur cupidité dans un coup de poignard, lorsque des populations entières sont

sacrifiées de sang-froid à la soif du luxe de quelques exploiteurs ? leurs enfants de 10 à 12 ans, tués par un travail meurtrier, n'est-ce pas là une excitation à la férocité ? Le coup de poignard donne un trépas sans agonie. L'exploitation suce le sang goutte à goutte et fait savourer la mort aux victimes.

Le vol est enseigné à haute voix et à visage découvert dans tous les foyers du trafic, à la bourse, dans les fabriques dans les magasins. Il a pour professeurs tous ceux qui vivent du travail d'autrui, et promènent sur les places leur oisiveté spoliatrice. Il a pour stimulant le spectacle des jouissances réservées au parasitisme et à la fainéantise ; pour provocation, le contraste du mépris et de l'oppression tristes privilèges du travail, avec la considération et la puissance, apanage du désœuvrement.

Pourquoi s'épuiser par des efforts féconds seulement en souffrances et en dédain quand il ne s'agit que de gagner joie et autorité, grandeur et plaisir, —

bonheur et influence aux dépens du voisin?
A l'homicide que la faim vient de pousser au meurtre aviez-vous offert l'œuvre du travail dans ce moment suprême où le chômage, puis la misère lui ont mis le couteau à la main? Et à cet autre qu'une sauvage ignorance a précipité dans les voies sanglantes de l'assassinat, avez-vous donné seulement ces simples lueurs intellectuelles, suffisantes pour éclairer les obscurités de sa conscience? Avez-vous tendu la main à la faiblesse, la consolation au désespoir, la lumière à l'aveuglement? Non, non! Marche au hazard dans les ténèbres de la rusticité, sur les aspérités déchirantes de ta misère, et si la nuit de ton intelligence, l'épuisement de ton corps te font trébucher sur ce sentier qui longe les abîmes, te pousse dans le gouffre..... Quand on est responsable de la moitié d'un crime commis, a-t-on le droit de se porter en justicier inexorable de l'autre moitié?

Y a-t-il rien d'aussi ridicule que la dissertation de M. Coquerel sur l'application

du matérialisme par Lacénaire ...? Qu'est-ce que cette burlesque théorie, ces prétendus raisonnements attribués au fameux assassin? Si je rencontre une borne sur « mon chemin je l'abats; un arbre, je l'abats; « un homme je l'abats avec la même « indifférence et le même sang froid. » Plaisante façon de voyager et surtout d'abréger la route! Eh! bien, moi, si je rencontre une borne je la tourne; un arbre je passe à côté; un homme, je prends à droite et je suis sûr d'arriver le premier. Je figure t'on un promeneur menaçant devant lui sur le Boulevard et renversant toutes les bornes, tous les arbres, tous les individus sous prétexte d'abréger son chemin.

Quelle utilité d'attribuer de sots propos à Lacénaire? Son dossier est bien assez chargé sans ces platitudes. S'il y a jamais eu un scélérat inexplicable c'est bien celui-là. Doué d'une grande intelligence, je ne sais quelle aberration le poussait dans la fange des derniers bas fonds, où cette intelligence méconnue

ne lui procurait ni les jouissances de l'amour-propre ni les bénéfices du commandement. C'était un tueur aussi grossier que le plus bestial de ses complices. Ses crimes, toujours vulgaires, n'étaient pas comme ceux de Castaing, commis dans la sphère de sa capacité. Ils n'avaient ni portée ni combinaisons, ni but, pour ainsi dire. En vérité, cet homme est un phénomène capable d'inspirer des doutes sérieux sur l'étendue de la responsabilité humaine.

De quoi la Providence sociale a-t-elle joui ? de moissonner sur les masses, les plus beaux, les meilleurs épis pour les égrener dans sa main stérile !

N°15 « Quand la passion populaire « s'empare d'une denrée elle n'hésite pas « à donner satisfaction au Trésor. »
(Paroles d'un orateur de la droite à propos du tabac)

Habemus confitentem reum ! L'impôt se démasque et se trahit lui-même. Il

connaît la violence de certaines passions: le vin, le tabac; et c'est sur l'aveugle frénésie de ces entraînements qu'il assoit ses espérances de récolte. Analyste implacable des infirmités humaines, il sait bien que la passion est sourde, aveugle; que rien ne l'arrête, ni l'exorbitance des prix, ni la gêne domestique, ni les douleurs, ni la misère, ni les pleurs de la femme et des enfants; — qu'elle sacrifie tout: bien-être, paix, bonheur, santé, devoirs, affections; et c'est sur cette déméncee que l'impôt spécule pour s'ouvrir une source intarissable. Le tabac, plus-funeste à la bourse qu'à la santé; le tabac, ce besoin impérieux ne coûterait au plus maniaque que de légers sacrifices. Mais le fisc est là, calculateur impassible et sans entrailles, qui pressure à outrance la passion dominatrice sachant bien qu'elle ira jusqu'au dernier morceau de pain, jusqu'à la dernière chemise du ménage.

Et puis l'impôt s'en vient à la tribune faire de la Morale, de la vertu, de l'attendrissement. Il verse des pleurs sur

les malheurs et les dégradations de l'ivresse ! Il trace des tableaux déchirants de ces familles infortunées, victimes du vice abject de l'ivrognerie ! Il vous raconte avec des gémissements, les souffrances, les larmes, la nudité lamentable de cette chaumière qui voit s'engloutir au cabaret le salaire de la semaine ! Au cabaret ? Mais le fisc est de moitié avec le cabaret pour mettre sur la paille le malheureux dont il vient ensuite soupirer les angoisses et sangloter le désespoir, la dernière chemise de la femme, le dernier lange de l'enfant pour les partager avec le cabaret.

Quelle sincérité dans ces lamentations, quelle vérité dans ces anathèmes ! quelle franchise surtout dans ces conseils vertueux, dans ces vœux de moralisation et de tempérance universelle ! que ces prédicateurs de tempérance ont bonne grâce ! Comment accorder leur tendresse pour l'impôt et leur zèle pour la sobriété ? Que deviendraient les 108 millions si on prenait au mot leurs exhortations ?

Je suppose la France tournée au Mahométisme en matière de boissons comme les peuples Orientaux, ces modèles cités en exemple par un orateur et saisis tout-à-coup d'une hydrophilie générale, que deviennent les 108 millions, cette précieuse boisson d'or dont la conquête est en définitive, le seul but des homélies et des désolations qui retentissent à nos oreilles? Ah! si les Français pouvaient se faire tout-à-coup buveurs d'eau! — Comme ils attraperaient ce fisc si austère et si philanthrope, ce fisc si — prude et si collet monté qui détourne sa tête en allongeant les doigts!

Or vous savez le trouble qu'amènerait la perte des 108 millions. On vous a tracé le sombre tableau des catastrophes qui suivraient un pareil déficit: la perte du crédit, la panique et la fuite des capitaux, la ruine de la production, le chômage universel, la suspension de la vie Sociale, les banqueroutes, les bouleversements, la destruction de la société. Cette lugubre série de désastres

s'est déroulée par la bouche des champions de l'impôt. Voilà donc où conduirait la conversion générale des buveurs ! D'où il suit que la France ne doit son salut et son existence qu'aux ivrognes ; que les ivrognes sont aujourd'hui la Providence, l'ancre de salut, l'unique ressource, l'ancre de miséricorde de l'ordre social. Un peu de charité donc pour les pauvres ivrognes qui vous font celle de 108 millions, et ne leur jetez pas des pierres en échange, et en remerciements de leurs écus. Ils viennent du cabaret ces écus sauveurs et ne sentent pas plus le vin que certains écus d'autrefois ne sentaient les Vespasiennes.

N°7. L'impôt indirect est admirable, s'écrient tous les orateurs de la droite, en ce qu'il se déguise sous le prix des denrées, et que le Peuple le paie sans s'en douter. Raisonnement de Pick-Pocket. C'est cet escamotage, cette adresse de fine-laine qui fait le mérite et la gloire de l'impôt.

Ces Messieurs sont de vrais spartiates, admirateurs de la Dextérité du filou. Plumer la poule sans la faire crier, voila le Sublime de la fiscalité. La question n'est pas de ménager la bourse du Peuple, mais de la vider à sonnins, d'y pratiquer des trous invisibles, de couper adroitement des mailles qui laissent couler les pièces incognito. — Rançonner une nation à merci sans lui fournir le prétexte d'une révolte tel est l'idéal d'un bon Système de finances. Théorie morale par — excellence. Il faut féliciter ces Messrs. d'être arrivés, en matière de — Républicanisme, à la Morale — lacédémonienne.

Défenseurs de la Morale, exorcisseurs des cabarets, qui foudroyez la bouteille et les ivrognes, d'où vient que vous refusez d'élever le prix des licences ? On fermerait, par une mesure, une multitude de débits. Pourquoi donc fulminer contre les cabarets, sanctifier la Dureté des exactions par la haine des cabarets,

l'appui de l'impôt les
des cabarets,

lorsqu'il suffirait d'élever le prix des licences pour fermer ces cabarets ? C'est que si vous avez besoin de déclamations vertueuses et de saintes indignations, vous tenez plus encore à la consommation qui remplit vos coffres ; et que les cabarets, ces objets de votre colère, le sont encore plus de votre sollicitude.

Réduire le nombre des détaillants par une mesure fiscale, mais c'est un attentat au budget, un vol à la caisse. Non, non ! des comptoirs ! des cabarets ! Beaucoup de cabarets ! Plus il y en aura, plus ils fourniront de texte à nos homélies et d'élus à la tire-lire.

N°18. Tout impôt direct ou indirect, est une application du communisme, la mise en pratique qui donne à l'Etat, l'omnipotence, l'omni-Direction. Tout Gouvernement est le Représentant essentiel du communisme. L'impôt est la mise et la consommation en commun d'une partie considérable du produit

général. Si l'impôt est évalué au sixième du revenu total, on peut dire hardiment que la France est communiste pour un sixième. Un gouvernement est la mise en commun de toutes les forces d'un pays, forces morales, forces intellectuelles, financières, militaires &c &c. Cela est si vrai que Bastiat et les économistes prôneurs de l'action individuelles, en viennent à supprimer le Gouvernement. Ils ne peuvent obtenir une suppression complète, ce qui suffit pour détruire et renverser leurs principes. Ils sont obligés de conserver un gouvernement pour les fonctions de Police et le maintien de la sécurité; ce qui ramènerait bientôt toutes les autres attributions.

N°9. Moniteur du 20 8bre 1848. Les légitimistes demandent à grands cris la décentralisation administrative et l'indépendance de la commune. (Haines et coteries contre Paris) Ils voudraient reconstituer la féodalité en faisant de chaque hameau une petite

Principauté isolée et jalouse, une espèce de monarchie orientale au petit pied, avec un sultan, un muphti et des esclaves. Ils élèveraient volontiers autour de chaque village une muraille de la Chine pour séparer leurs vassaux du reste du monde; les soustraire au contact humain, les parquer dans l'immobilisme, l'isolement et l'ignorance. Les paysans seraient au système cellulaire, abrités contre la fréquentation corruptrice des concitoyens pervertis par les mauvaises doctrines; et comme les habitants des pénitenciers, ils ne recevraient que les visites des hommes vertueux, c'est-à-dire du grand propriétaire et du curé; ces deux personnes seraient l'un le suzerain, l'autre l'instituteur.

La tyrannie morale et matérielle, l'esclavage de l'âme et du corps, tel est l'idéal rêvé par ces despotes de clocher. Ils veulent soumettre la France à une politique de Lazaret et de Pénitenciers dont ils seraient les Directeurs absolus. Prêtre et propriétaire, voilà la dualité autocratique légitime. En dehors de ce

pouvoir à deux têtes, il n'y a que révolte et perversité. L'introduction de l'Instituteur au village a déjà quelque peu lézardé ce bel édifice. Aussi que de ressentiments contre cette puissance usurpatrice, ce génie du mal qui est venu se glisser dans la bergerie, en Démon tentateur et souffler au troupeau jusque là si docile, l'idée d'examen et de résistance.

L'asservissement intellectuel et physique sous l'autorité du prêtre et du seigneur, est le type normal d'une société modèle. L'instituteur n'agit qu'en dissolvant. Il apporte la Lumière, la Discussion. Il brise le double joug posé sur le cœur du paysan. La Doctrine de l'obéissance aveugle et de foi — cramitive est détruite.

La centralisation pire encore. La commune cesse d'être une monarchie à part gouvernée par son Pape et son Roi. Le trône et l'autel du village sont renversés. L'horizon s'élargit pour le campagnard au-delà de son clocher.

Son existence cesse d'être renfermée dans les limites de la Paroisse. En dehors de ce cloître, il y a des concitoyens, des amis, des protecteurs. Les grandes villes rayonnent sur lui leurs lumières. Paris surtout; Paris, foyer de la pensée, volcan d'où s'idée jaillit en gerbes de flammes, Paris devient la Providence libératrice des campagnes. Qui a fait la Révolution, émancipé les serfs, détruit les dîmes et les corvées, brisé la tyrannie du Presbytère et du Château, délivré la France de la servitude séculaire, tiré le pays du tombeau féodal, démoli les 40,000 bastilles où le Paysan gémissait chargé de chaînes? Paris l'épouvantail et l'exécration des Royalistes.

Ils n'ont pas perdu, ou plutôt ils ont retrouvé l'espérance; ils rêvent à la place des Bastilles, des cellules pénitentiaires pour y moraliser à l'aise leurs vassaux séquestrés. Ils s'efforcent de soulever ces villageois oublieux contre Paris, leur bouclier et

leur épée. Le bienfait de la délivrance est déjà loin. Soixante ans ont passé sur cette grande œuvre, et le souvenir en est à peu près perdu aux fond des hameaux. Les Royalistes égarent ces pauvres ouvriers du Sol par le mensonge et la calomnie. Ils leur dénoncent Paris, l'ennemi de leur repos, de leurs propriétés.

Aveugles qui lèvent la main sur leur protectrice, et qui resteront ensevelis sous ses ruines!

Les Royalistes, sous prétexte d'affranchissement du despotisme central, réclament pour les Communes l'indépendance, le Self-government, c'est-à-dire l'omnipotence, le bon plaisir du Maire, Seigneur terrien flanqué de valets sous le nom de Conseil Municipal. On sait les allures asiatiques de Mrs les Maires dans leurs petits Pachaliks. Les échantillons de leur grotesque autocratie remplissaient des volumes. Si jamais la Réaction faisait prévaloir ses projets de

gouvernement local, le servage Russe
serait reconstruit en France. Le
Peuple rural n'a de protestant que
Paris contre ces tyrans féodaux. Paris
a pris le rôle de royauté protectrice
des campagnes. Il est le Roi multiple,
l'autorité morale qui défend la
France contre l'égoïsme envahisseur
des aristocraties de cloches.

N° 20. Qu'on trouble cette caste dans la
sécurité de ses jouissances, dans la
majesté de ses digestions, le Serpent se
dresse et siffle, les yeux sanglants. Il
semble que la Nation tout entière
soit frappée au coeur; il ne s'agit
plus alors de tranquillité, d'ordre-
public, de légalité. Ce sont-là des mots
dont on se sert contre la Canaille, mais
qui n'ont pas cours contre les honnêtes
gens. Quand la respectability s'insurge,
les lois doivent se taire, les magistrats
s'incliner; car il n'est pas permis de
toucher à l'arche Sainte, de porter une

main sacrilège sur le Tabernacle, et l'insurrection bourgeoise est toujours le plus saint des devoirs.

N°21. Les larmes ne sont cuisantes que dans les yeux des mères vêtues de soie, et le désespoir n'est déchirant que sous la robe de velours....

Ils ne parlent au Peuple que la main sur la mèche de leur canons.

N°64. Moniteur du 29 Janvier 1850

Loi sur le tissage et le bobinage.

La discussion de cette loi a révélé bien des turpitudes et mis a nu bien des plaies hideuses. On ne soupçonne pas ce qu'il y a de cupidité et d'harpagonnerie chez les fabricants. Un amendement proposait que le prix du salaire fut soldé en monnaie légale. Je n'avais pas deviné la nécessité d'une telle prescription. Quelle découverte! Quel abîme d'infamie! Je ne m'étonnerai plus désormais que les ouvriers

poursuivent les Révolutions au prix même de leur travail perdu, de leur existence compromise, au prix du chômage, de la misère, de la famine. La Révolution c'est l'unique soulagement de leur âme ulcérée, le seul répit à leurs douleurs morales, l'instant toujours trop court qui relève leur front courbé dans la poussière. Oui! je le comprends aujourd'hui: une heure de triomphe et de puissance. Une heure debout pour tant d'années prosternés! Que d'affronts et d'opprobres et d'humiliations et d'amertumes! Quel servage plein de honte! Un ouvrier va chercher le salaire de son travail. Que lui donne-t-on? Son modique salaire en espèces sans doute? Quelle ignorance de la couleur locale! Le fabricant le contraint d'accepter en place d'écus, des marchandises avariées qu'il lui rachète à perte pour en payer sans rabais une nouvelle victime, matière à nouvelles spéculations! La scène d'Harpagon et de ses crocodiles

empaillés se joue chaque jour au naturel dans des milliers de lepaires.

La Gauche demande le paiement du salaire en monnaie légale : Non, dit le Rapporteur ; le prix sera indiqué en monnaie légale. Ô turpitude ! Ô Rapacité ! Qu'importe la Stipulation en monnaie légale ? le paiement aura lieu en marchandises. « Ce serait la réglementation du salaire, crie la Droite ; c'est constituer les ouvriers en état de minorité et d'interdiction.

La liberté ! c'est au nom de la liberté qu'on livre l'ouvrier pieds et poings liés à la voracité du fabricant ! Point d'ouvrage ou le paiement en marchandises. La liberté exige que l'on maintienne le travailleur sous le coup de cette alternative. On le tue dans son propre intérêt. C'est le sublime de la conception en matière d'ordre social. Les fabricants français n'ont pas à ce qu'il paraît, le monopole de la méthode Harpagonienne, ni la gloire de la découverte. L'Angleterre les avait précédés.

Mais les exploiteurs d'outre-Manche ne peuvent pas non plus revendiquer le mérite de l'invention. Depuis que le Monde est réglé par les Principes sociaux, c'est-à-dire par la loi du plus fort, et ce n'est pas d'hier, tous ces merveilleux procédés de la guivenie, n'ont jamais cessé d'être en pleine prospérité. Le génie de la rapine et du vol légitime a pris son essor depuis la naissance des siècles, et plane, ailes déployées, sur l'humanité. Voici venir Dufournel demandant qu'on n'empêche pas le bienfait par les grandes manufactures qui, au lieu de payer leurs ouvriers — intégralement en argent, leur fournissent vêtements et vivres quatre fois meilleur marché que la boutique voisine.

J'ignore pourquoi le Procureur Général Baroche ou le Ministre de la Justice n'est pas immédiatement monté à la tribune pour annoncer des poursuites contre les manufacturiers surpris en flagrant délit de Socialisme. Lorsque la tribune, le parquet, les chaires de l'Eglise et celle de l'Académie fondroient ces théories criminelles, impies,

anti-sociales, subversives de la propriété, de la religion et de la famille, lorsque la simple prédication de ces théories par la parole ou par la presse, est poursuivie à outrance au nom de la Morale et de la Société, lorsque sur tous les points du territoire une persécution Dioclétienne s'allume contre les fauteurs de ces doctrines perverses; lorsqu'enfin tribunaux, — préfets, gendarmes traquent sur les grandes routes, emprisonnent, condamnent, exterminent per fas et nefas la propagande du Socialisme, ne serait-ce pas le dernier degré du scandale et de l'iniquité que l'impunité, bien plus la glorification de la pratique la plus complète de ces abominables doctrines?

Quoi! les ouvriers payés en logements, en nourriture, en vêtements au lieu de numéraire! Une véritable communauté! Des citoyens réunis sous une Direction à-peu-près absolue et nourris, logés, vêtus en retour du travail qu'ils donnent à l'établissement, mais c'est le Communisme poussé à ses plus extrêmes

limites, le communisme absolu avec une aggravation que la théorie même repousse : la perte de la liberté, l'immobilisme, l'enracinement éternel sur un point du sol, l'homme fait plante. Les principes communistes stipulent, comme condition indispensable, la faculté de locomotion, le déplacement discrétionnaire de tous les membres de l'Association. Et ici la force même des choses les parque à jamais, les enchaîne sur l'établissement à peine de ruine.

Et de pareilles énormités demeureraient impunies! Elles seraient citées avec de magnifiques éloges, comme des modèles à imiter, à propager par toute la France, et l'on nous menace de l'invasion — universelle de ce système!

Nous serions témoins du renversement de toutes les idées de justice et de morale, je veux dire ~~?~~ la poursuite acharnée, le châtiment sans rémission de la simple théorie et le panégyrique, — l'exaltation de la pratique! On a bafoué, vilipendé M. Considérant, son

quadruple produit des heures quatre fois meilleur marché qu'à la boutique!

N'est-ce pas là la pure théorie de M. Considérant? M. Considérant est proscrit et ses Doctrines sont appliquées aux applaudissements unanimes de ses proscripteurs!

Doucement toutefois; trêve de bruit et de fanfares. Voici le correctif et le passeport du communisme de Mrs les fabricants.

Des fabricants obligent leurs ouvriers à recevoir leur nourriture, leurs logements, leurs habits à des conditions arbitraires de sorte qu'ils spéculent sur toutes les dépenses obligées de ces ouvriers.

A la bonne heure! Voilà le côté séduisant du communisme! Les théoriciens l'enseignent comme un système d'égalité et de bien-être universel; les patrons de l'approprient avec un léger additionnement qui le métamorphose en équivalent de la glèbe, voire même de l'esclavage romain ou colonial. Le brevet de perfectionnement

dépasse le brevet d'invention.

Mais que vont dire MM. Thiers, Faucher et tutti quanti de l'Académie immorale et du canapé économico-Malthusien, apologistes jaloux de l'indépendance et de la sincérité du salaire ? Que deviendra leur admiration de cette liberté de l'esprit de l'ouvrier, assuré de sa rémunération quand même, affranchi des inquiétudes et des embarras du fabricant, lequel est en proie à des transes perpétuelles sur l'incertitude des débouchés, l'encombrement des produits, les périls de la concurrence, les fondrières traîtresses du crédit, les hazards de l'échange, les traquenards de la faillite, les angoisses des fins de mois !

Comment faire encore ce tableau couleur de rose de la vie paisible et assurée de l'ouvrier prélevant son salaire avec la même régularité sur le bénéfice et sur la perte du patron ?

Voici les Maîtres renouvelant la Scène d'Harpagon, non plus aux dépens d'un dissipateur débauché, mais à la ruine.

et au désespoir des travailleurs contraints d'accepter (pour vivre en boutiquier sans chaland et en revendeur à la toilette) les rossignols de la fabrique.

Les Principes sociaux triomphent et l'Harpagonnerie est victorieuse sur toute la ligne! Les prix sont indiqués en monnaie légale; mais payés à conditions débattues, c'est-à-dire en crocodiles empaillés. La loi fonctionne donc, après discussion, au profit des filouteries du crack système. Jusqu'ici les extorsions s'étaient cachées dans l'ombre de l'inconnu. Désormais elles peuvent s'étaler en plein soleil, légitimées par un vote solennel de l'Assemblée nationale.

N°66. Trois problèmes à résoudre, dit un Economiste pour remédier aux maux de la société: 1° Trouver plus de capital. 2° plus de travail. 3° plus de terres pour les populations pauvres.

Ces trois prétendus remèdes, ces trois

précieux spécifiques, ne sont même pas des palliatifs, ou plutôt ne sont que des non-sens et des impossibilités.

Trouver plus de capital, c'est précisément ouvrir plus large la source des calamités. L'assertion peut paraître hardie quand l'opinion à-peu-près universelle voit un bienfait dans l'accroissement des capitaux, et l'appelle comme la corne de secours et d'abondance.

Tout dépend de l'organisation qui préside à l'emploi de ces capitaux. Dans l'ordre actuel, leur multiplication est le fléau par excellence, la source de toutes les détresses populaires, parce que leur formation fruit de la rapine, engendre de nouvelles rapines, et ainsi de suite indéfiniment. L'accroissement du capital c'est l'accroissement de la dîme qu'il perçoit sur les travailleurs. Et cette dîme est justement l'origine de tous leurs maux. Prospérité publique, misère publique.

Trouver plus de travail est une chimère si l'on prétend rendre cette augmentation indépendante de celle du capital. Et

si les deux accroissements, sont parallèles, chose obligée dans l'ordre actuel, la conséquence est l'aggravation de la misère.

Trouver plus de terres, c'est courir après l'impossible et l'inutile. La colonisation est impuissant et épuisante, car elle n'allège en rien le mal par suite du remplacement immédiat des populations émigrées; épuisante par le chiffre des frais supérieur à celui qui assurerait l'aisance, dans la Mère-Patrie, aux citoyens exportés. . . .

Tirez-vous de ce gachis, Mrs les Economistes.

N°72. Moniteur du 4 février 1850. Sur divers ouvrages d'Economie Sociale.

M. de Melun est un économiste de salon qui parle charité et aumone en gentilhomme, sans oublier le coup de pied au Socialisme. En général, toutes les charités, toutes les bienfaisances de ces Messieurs sont des prétextes pour

arriver à l'affaire capitale, l'excommunication du socialisme : « Le socialisme ne s'est « pas arrêté au présent ; il a découragé « la bonne volonté future, et rendu plus « difficile le progrès dans l'avenir. Par la « réprobation qu'il soulève, il a préparé « des prétextes à l'égoïsme, des arguments « à la cupidité. Pendant longtemps son « ombre se dressera entre l'opinion publique « et les idées de justice, d'égalité, d'amélioration « sociale, vers lesquelles le mouvement « était unanime. »

Ces derniers mots sont délicieux. Il y avait un mouvement unanime (dans les classes dominantes veut dire évidemment l'auteur) vers les idées de justice, d'égalité. — Qui s'en serait douté ? Ce n'est pas ce brave Moniteur qui 20 lignes plus haut : « Pendant les « dernières années de la Monarchie de « Juillet, les préoccupations exclusivement « politiques et parlementaires faisaient « perdre de vue les questions sociales. On « cherchait à s'en dissimuler l'importance, « on ajournait, on plaidait. La Révolution

« de février a démontré l'erreur et fait
« cesser l'illusion. Les questions sociales
« ont repris leur rang. »

Voilà un démenti assez net au pieux mensonge du citoyen Corali Armand de Metun ; c'est fort mal. La révélation extraordinaire du noble représentant de la chouannerie méritait plus d'égards. Le Moniteur a tort. L'assurance avec laquelle le Gentilhomme parle de l'avenir est vraiment curieuse. Est-ce aveuglement ou tactique ? Diplomatie ou réalisme ? A lire ces naïves prédictions, il est clair que l'auteur regarde ou feint de regarder son parti comme maître de la situation et arbitre suprême des destinées de la France. Le Peuple est désormais à la merci de l'égoïsme et de la cupidité, qui en feront à leur tête, sans crainte de la contradiction ni du châtiment. Les masses se débattent dans leur misère tandis que les riches, sous prétexte et en haine du Socialisme, se renferment dans leur insensibilité in saecula saeculorum, sans le moindre danger de

corrections. « Ah ! tu fais du socialisme ! « Eh ! bien, tu n'auras pas un rouge « liard. Tu crèveras de faim et je me « draperai dans mon insensibilité. » C'est-ce qu'il faudra voir.

M.M. St Genis et Rollet font l'historique et l'exposé de toutes les institutions de secours. Ils font appel au dévouement sous peine de socialisme. Ils sont tous très-drôles avec leurs dévouements et leurs charités. La misère des masses vient de la richesse des privilégiés : c'est le prélèvement de la rente sous toutes ses formes, la dîme énorme frappée sur les travailleurs au profit des oisifs, qui ruine et dévore le peuple. Tous les médecins en quête de remèdes sociaux, posent le problème dans ces termes insolubles : « Guérir le travailleur ruiné par la rente, « sans toucher à la rente. » Ils chercheront longtemps le nouveau mouvement perpétuel. Aussi vont-ils tous culbuter dans l'absurde, l'impossible et le ridicule.

M. Béchard, le légitimiste, veut décentraliser la commune, créer des

associations locales de crédit et organiser des corporations ouvrières pour remédier à l'individualisme. Mais le Moniteur avertit tout aussitôt M. Béchard qu'il fait fausse route, qu'il marche à l'abîme et lui crie : Gare le Socialisme ! Casse-cou !

Vient ensuite la mention de l'œuvre des familles et de l'œuvre des faubourgs, œuvres jésuitiques comme on peut le deviner sur la seule étiquette.

L'œuvre des familles est une association de dix individus pour en assister un seul avec une faible mise. Un certain nombre de dizaines forme une famille qui a sa caisse et ses réunions présidées par le Curé de la Paroisse. C'est tout bonnement une association congréganiste.

L'œuvre des faubourgs est née de l'insurrection de juin. La faim y a eu grande part, dit le Moniteur. En vérité ce Moniteur devient tout-à-fait factieux. N'est-ce pas un scandale que ce langage ? Une justification de la révolte ?

« Après la victoire de la loi, la charité « a pénétré dans les asiles abandonnés par

« les hommes sur qui pesait la répression.
« Elle a été effrayée des affreux spectacles
« ouverts sous ses yeux. Plusieurs faubourgs
« lui ont révélé des souffrances inouïes.
« Alors l'œuvre des faubourgs s'est
« fondée et a imaginé ..... d'envoyer
« les enfants à l'école !!! »

C'est une idée comme une autre ; mais elle est singulièrement née. J'ai cru qu'ils allaient envoyer les enfants chez le boulanger. — Va pour l'École.

N°73. Révocation d'Instituteurs

(Moniteur du 4 février 1850.)

Le Moniteur ouvre le feu par quelques préliminaires bardés d'injures. Parmi les causes de révocation il y a une condamnation pour faux. C'est le seul motif grave. Aussi a-t-on grand soin de le placer en tête, afin de donner aux victimes cette couleur de cour d'assises. C'est la méthode de Basile. Ah ! si on pouvait traduire au grand jour toutes les infamies cachées des robes noires, toutes

les turpitudes du clergé, que de monstruosités, que d'ignominies verraient tout-à-coup la lumière ! Mais il y a une conspiration permanente pour couvrir ces méfaits d'ombre et de silence. Toutes les Castes s'entendent merveilleusement pour soustraire à l'animadversion publique et maintenir dans sa fleur de virginité ce corps redoutable, le plus puissant instrument d'oppression et de servitude qui reste aux mains des aristocraties ébranlées. On le couve, on le caresse, on s'entoure de coton pour prévenir les chocs dangereux. On met la sourdine sur toutes ses fautes ; et néanmoins il est assez fécond en crimes pour qu'il s'échappe à travers les murailles jalouses, des éclats qui font tressaillir les peuples. Ringuet, Contrafalto, Delacolonge et tant d'autres sont là pour attester les vertus des prêtres. Il y en a Quarante mille, 40000 — Instituteurs aussi. qu'on cite dans les Annales du crime, des exploits d'Instituteurs qui atteignent à cette hauteur !

Les révocations sont motivées presque

toutes par ces gros délits : Négligences, menées anarchiques. A bon entendeur, salut. Quand un homme est irréprochable on trouve bien moyen de l'accuser de négligence. Le mot est élastique. Saisissez donc ce corps de délit de négligence. Puis vient l'immoralité. Quelle immoralité ? Ces Messieurs — appellent le socialisme une immoralité. Ils ont travesti tous les mots de la langue. Ils prennent les mots d'injures et de mépris pour synonimes des principes qui leur déplaisent. Les voleurs de grand chemin s'appellent dans la bouche de ces modérés honnêtes, des socialistes de grande route. Le vocabulaire des hattes, l'argot des bagnes est devenu le langage habituel de la fine fleur des salons. Après l'immoralité l'ivrognerie. Ah ! si l'on visitait les presbytères, quelles magnifiques caves quelle collection de bouteilles ! Et si l'on consultait les paysans sur leur curé, le parti républicain devrait faire une enquête sur le personnel entier du clergé, village par village. On en verrait de belles !

La Marseillaise est saluée maintenant des mêmes invectives, des mêmes outrages qui la poursuivaient sous les dernières années du règne. La réaction va ramasser dans les halles des épithètes dont les agioteurs, les maltôtiers, les Podevinistes honoraient notre hymne national.

N° 7H..... Cousin vient au secours de l'ignorantisme par une mise en suspicion formelle de l'Instruction. Suivant lui, elle n'est qu'un instrument dangereux, plus propre à blesser qu'à guérir.

« C'est l'éducation qui moralise et « l'instruction n'est salutaire qu'à la « condition de se trouver dans la main « des Prêtres. Si dans nombre de Pays, « l'instruction primaire a produit de « bons effets, c'est qu'elle n'était pas une « préparation à la lecture de mauvais « livres, semés par les colporteurs, mais « à l'étude de la Bible. Dans les pays

« ou une forte éducation religieuse
« accompagne l'instruction primaire,
« celle-ci est féconde en résultats moraux
« sinon, non. L'instruction dans
« l'éducation n'est qu'un instrument
« de plus pour faire le mal. »

C'est tout bonnement la théorie de l'Inquisition. Suppression de l'examen, de la discussion, de la Presse. Asservissement des populations à une doctrine religieuse, à un enseignement dogmatique, despote des consciences et dominateur des intelligences placé en dehors et au dessus de tout examen. La controverse est un blasphème la contradiction un attentat. La pensée est désormais rivée à un dogme inviolable, l'esprit humain enchaîné à une doctrine sacro-sainte, hors de laquelle tout est crime et abomination. L'homme ne s'appartient plus. — L'autorité de la raison est anéantie, car on le déclare, l'instruction c'est-à-dire la connaissance, le développement des facultés intellectuelles, l'agrandissement du savoir humain, ne produit que désordre

et immoralité. Point de milieu :
l'abrutissement par l'ignorance ou
l'abrutissement par un dogme immobile.

C'est un crime que la proclamation
d'une telle doctrine ; c'est une déclaration
de guerre à l'espèce humaine. Il n'y a
pas de symptôme plus grave des périls
de la France que l'audacieuse préconisation
de cette tyrannie. C'est une mise hors la
loi de l'intelligence. Il faudra pourtant
qu'un châtiment exemplaire atteigne
ces misérables qui rêvent et tentent la
proscription de la pensée. Avec la
tyrannie religieuse, l'instruction
n'est plus qu'un instrument de mort,
une corde pour pendre, un chevalet pour
torturer, une torche pour brûler les
hérétiques, les dissidents, les penseurs,
tout ce qui s'écarte du culte prétendu
moralisateur.

Oui, l'Instruction est une force, une
puissance, celle qui gouverne le Monde,
et de cette force on peut faire un usage
détestable : cela n'est que trop visible.
Aux mains d'une minorité, c'est une

arme de guerre, un instrument d'oppression contre la masse désarmée par l'ignorance. Cette minorité connaît la valeur de l'arme qu'elle détient, et veut en conserver le monopole comme garantie de sa domination.

N°76. 7 février 1856. Les Nobles croyaient la roture aussi impropre à porter l'hermine que l'épaulette, aussi impuissante à manier la hache que l'épée, aussi incapable de fournir des justiciers que des capitaines, et dans leur course aveugle pour disperser à coups de fouet une valetaille en révolte, ils ont reculé avec plus de respect devant Fouquier-Tinville que devant Jourdan, devant le couperet de Samson que devant le canon de Fleurus, tout étonnés de voir ces vilains qui savaient les formes et menaient tuer un homme en cérémonie tout aussi bien que les plus grands parlementaires.

Bien mieux! ces vilains, improvisés

juges, ont conduit à l'échafaud leurs
vieux juges eux-mêmes, encore tout
imbibés de sang. Mais il faut l'avouer
l'expiation n'a pas été assez solennelle.
Ces hommes ont été envoyés à la mort
sans insignes, comme le vulgaire des
oppresseurs. Ce n'est pas ainsi; c'est en
robes rouges, dans le grand costume des
sacrificateurs que le cortège des
Parlementaires devait marcher de la
Grande Salle à la Place de la Révolution.
Les fantômes de leurs victimes aux
ossements brisés par la roue et par le
chevalet seraient accourus en double
haie sur leur passage et au premier
rang de cette lugubre procession, les
bourreaux qui allaient mourir auraient
pu reconnaître les pâles ombres de Calas,
de Sirven de Labarre, sorties de leurs
tombeaux pour assister au supplice
vengeur.

Périssent les hommes du glaive!
Leur trépas est un soulagement pour
la conscience, une réparation à
l'humanité. Mais ces femmes qu'on

pousse évanouies sous le couteau, ces femmes qu'ont elles fait? Elles sont innocentes comme la faiblesse. Grâce, Grâce pour elles!

N°143..... Ils nous appellent voleurs, pillards, incendiaires. Ce sont eux qui volent, qui pillent, qui incendient. Les obus incendient les maisons du pauvre; leurs exploiteurs pillent et volent les travailleurs des deux mains. Ils volent la propriété littéraire la plus sacrée de toutes, celle que son créateur a tiré du néant. Ceux qui embusquent les gendarmes aux carrefours des grandes routes pour détrousser la pensée....
.....

Moniteur du 28 9bre 1849. Projet de Caisse de Retraite pour la Vieillesse.

Loi ridicule, témoignage de peur et d'hypocrisie; effort impuissant pour attacher les masses à une tyrannie

croulante et les rallier par un intérêt égoïste au maintien de l'oppression général. Cent mille primes de 20 f pour appâter l'empressement et stimuler la hâte des simples. Véritable mât de Cocagne, savonné de haut en bas avec une timbale et une montre d'argent à la cime. Les cent mille primes placées on retire l'amorce. Pauvre gens! Ils iront loin avec leur caisse de vieillesse. A 50 ans on entre en jouissance. Quelle brillante perspective pour les ouvriers dont les quatre cinquièmes n'atteignent pas 50 ans!

Moniteur du 29 9bre 1849. Discours du Ministre de l'Instruction Publique à l'Ecole Turgot.

Sortie contre les études générales. Haine et peur des connaissances philosophiques. ..... Ces accès d'éloquence épileptique qui éclatent en phrases de ce genre: « Non, » Messieurs, la France, la Société, la » civilisation ne périront pas &c » — Que veulent-ils dire? Certes, voici des

mots superbes! Mais traduisons et réduisons ce qu'on habille de ces plumes magnifiques: c'est un geai criard et plagiaire, le Droit-d'aubaine.

Ces M.M. défendent leurs rentes qu'ils donnent pour synonimes de civilisation. Rendez vos plumes s'il vous plaît. Non! la France et la civilisation ne périront pas, mais le Droit d'aubaine périra!

Argumentation par l'outrage et l'injure.

Appellation insultante de meneurs, appliquée aux hommes qui usent de leur droit en faveur d'une opinion proscrite. C'est la seule influence légitime et honorable. Car elle ne s'adresse qu'à la conscience par la persuasion; elle n'agit pas sur les intérêts par la séduction ni par la menace; elle ne violente pas la timidité par la crainte des persécutions morales ou matérielles. Les influences coupables sont celles qu'exercent les autorités. Le meneur

répréhensible, c'est le curé, le Maire, le grand propriétaire, le fermier.

N°153. Prise de Munster sur les Anabaptistes le 25 Juin 1535 par les troupes de l'Evêque.

Le lendemain 26 l'Evêque entre dans la ville et fait d'abord massacrer tous les hommes. Il ordonne ensuite d'égorger toutes les femmes. Méthode essentiellement catholique pour arrêter la propagation d'une idée : extermination jusqu'au dernier de tous ceux qui la professent.

Humanité des Juifs, le premier des 3 Peuples du Livre Deutéronome. Chap. 2

« Dieu nous les a livrés et nous avons pris
« toutes leurs villes ; nous en avons tué
« tous les habitants, les hommes, les femmes
« et les petits enfants. Nous n'y avons rien
« laissé. Les troupeaux sont devenus notre
« butin, et nous avons fait notre profit
« de la dépouille des maisons. »

Jamais les Nations Payennes n'ont

fait la guerre avec cette barbarie. Les agriculteurs et en général les individus non Soldats étaient respectés ainsi que les arbres, les maisons, les récoltes, les fruits de la terre. Et voila le charitable enseignement que donnent à leurs lecteurs les millions de Bibles dont les quatre parties du monde sont mieusamment empoisonnées.

N°24 (22 8bre 1848) Remplacement militaire

Le nerf de la Discipline anglaise, c'est un nerf de bœuf..... qu'est ce que les Soldats anglais? Des pingouins (jambes, plumage, estomac et surtout cervelle de pingouins.) On n'ose pas dire: Il faut des Soldats pour 20 ans comme en Angleterre, comme en Russie, avec le Knout pour Sergent-instructeur. Mais si on ne le dit pas, on le pense, et cette pensée se trahit par certaines étourderies de parole. Ainsi on ne reconnaît d'armées solides que les armées de métier, les armées mercenaires,

qui obéissent toujours et ne raisonnent jamais. La raison, l'intelligence ne font pas partie du métier. La moindre dose de ces ingrédients gâterait tout l'idéal militaire ; c'est une armée de chevaux ; ceux-là ne connaissent que l'éperon et la bride ; ils ne demandent jamais d'explications ; ils ne font jamais d'observations.

Les baïonnettes intelligentes ne piquent pas pendant le combat peut-être ; mais après c'est autre chose. — Consulter les fastes de la garde-nationale sur ce problème historico-militaire.

Bravoure, instruction, prestesse, rien de tout cela, on le déclare hautement, ne constitue le parfait soldat. La qualité essentielle, c'est l'obéissance passive, l'abdication de toute individualité, le renoncement absolu à soi même, la servilité abjecte et féroce du boule-dogue. Sous le nom de soldats on prétend fabriquer des machines ambulantes et frappantes, des poste-fusils muets et aveugles, des automates sans souvenir

et sans avenir, sans patrie et sans
famille, sans pitié et sans remords.

N°. 32. (9bre 1848) Entre l'ouvrier de Paris et celui du moindre hameau, il y a pas seulement solidarité, mais identité d'intérêt. Et cependant qu'elle diversité d'opinions! Rien de plus simple: on est catholique à Rome, musulman à Constantinople. La France a ses foyers de lumières et ses foyers de ténèbres. Ici dans un coin de la Province l'existence immobile du polypier. Là, dans Paris, tous les bouillonnements de la pensée. Paris est le cerveau; la Province l'intestin. que serait devenue la Société française sans cette initiative Parisienne qui a toujours agi d'autorité sans consulter personne? — 89 — 1830 — 48 sont les oeuvres de sa dictature, oeuvres acclamées par l'enthousiasme du Pays. Toujours et partout des chants de joie pour ses victoires, de larmes pour ses défaites. Paris est un orateur géant

qui s'adresse au monde entier de sa voix tonnante, et dont la parole retentit jusqu'aux extrémités de la terre. Voilà le secret de sa popularité, de son ascendant et de sa puissance. Malheur à ceux qui l'outragent. Ils seront traînés aux tribunaux de la colère des Nations.

N°35 (9 Jan 1848) Je défie qu'on montre un seul homme d'état qui n'ait été un franc coquin que le jury le plus débonnaire pendrait sans la moindre circonstance atténuante. Les hommes politiques ne connaissent pas les règles de la morale ordinaire; elles ne sont pas à leur usage. Pourquoi se géneraient-ils? quels que soient leurs crimes, ils peuvent compter sur l'indulgence du Public. L'admiration est en raison directe de l'énormité des forfaits. Par je ne sais quelle dépravation d'esprit, le vulgaire s'éprend d'enthousiasme pour l'excès même de la scélératesse.

J'adore dans la force brutale une émanation de Dieu, et plus cette force se montre exterminatrice, plus elle semble avoir droit à son respect et à sa vénération. Aussi le crime est-il la constitution organique des puissants, quels que soient leurs titres.

Une Révolution doit assurer au Peuple dans les 24 heures du travail et du pain à tout prix.

N°43 ..... Surtout, en fait de triade, ne parlez aux paysans que des trois pieds de la marmite ..... révolte des tripes contre le cerveau ....

..... Les boulets sont des lustres brutaux qui courent en aveugles se casser le nez contre la première pierre. Les obus qui s'en vont fouillant tous les recoins, furetant derrière toutes les murailles pour y faire sournoisement leurs coups, sont de dangereux coupe jarrets ..... soif de débâcle Paris. La conspiration

marche. Paris doit-il succomber ? -
L'aristocratie du monde entier est elle
intéressée à la chûte, à l'anéantissement
de cette mère des Révolutions.

N°44. C'est ainsi que ces conspirateurs
audacieux mettent le marché à la main,
ou plutôt le poignard sur la gorge aux
prolétaires des villes et des campagnes
et qu'ils les placent entre un suicide
matériel par la faim et un suicide
moral par le sacrifice de leur liberté
et de leur avenir (Janvier 1849)

Pour eux; l'ordre, c'est la servitude,
l'idolisme du travail; le régime nègre.
Ils ne trouvent de sécurité et de confiance
que dans la dégradation morale et
l'étiolement physique des races vouées
à la glèbe du travail, à l'ignorance et
à la docilité du cheval; tel est l'idéal
que leur égoïsme rêve pour l'ouvrier.
« le travail est un frein. » a dit l'homme
d'Etat de cette caste (Guizot)

Un cheval ne sait ni raisonner ni

désobéir. S'il rue quelquefois, on pare la ruade, et le fouet fait justice. A propos des machines, Ch. Dupin a dit une parole profonde : « Ce sont d'infatigables ouvriers qui ne font pas de bruit, point de conditions, point d'émeutes, qui ne réclament rien de leur travail. »

Ce mot est toute une révélation.

N°46. Dans notre pauvre pays de France où les trois quarts des travailleurs manquent du nécessaire la triade par excellence ce sont les trois pieds de la marmite..... Je sais qu'on nous reproche d'aiguiser les appétits et d'abaisser toutes les questions au niveau d'un abject matérialisme. Laissons dire ces austères moralistes affligés de 50.000 livres de rente. Laissons les Siméon Stylite prêcher le jeûne, le cilice le dos au feu le ventre à table. Laissons les champions viandus de la politique éthérée, les anachorètes

à la panse obèse, tonner saintement contre les Doctrines matérialistes ; et nous, qui ne Sommes pas des Cénobites de la Thébaïde, nous Sensualistes à l'eau et au pain Sec, Sachons plaindre de plus malheureux que nous réduits au pain noir et à l'eau trouble. — N'allons pas dévier de notre ligne — devant les anathèmes des Tartuffes séraphiques, assis entre un chapon truffé et une courtisane. Nous Sommes Dans le vrai, Dans le juste ; restons-y Sous peine de Suicide et laissons à nos ennemis l'odieux et le ridicule qui leur vont si bien.

N°47. Janvier 1849. J'aimerais mieux ramasser du crottin Sur la route que de faire le métier de juge d'Instruction ; c'est encore plus propre.

N°115 (17 Oct^bre 1857) Le Catholicisme

Le catholicisme, ennemi eternel,

implacable de tout ce qui est progrès, lumière, perfectibilité.

Qui pourrait oublier ses anathèmes contre la vaccine, contre le chloroforme, contre les chemins de fer, contre la vapeur, contre toutes les découvertes de l'esprit humain? Et le magnétisme? Et la phrénologie? et les tables tournantes? — Ridicule ou sérieuse, féconde ou stérile, toute nouveauté le rencontre sur son chemin et doit lui passer sur le ventre, ou succomber.

N° 116. Paris est une cage d'or qui coûte gros à la France, et n'en plaît pas davantage aux Parisiens. Pas plus de cages d'or que de cages de fer! le Despotisme engraisse un Peuple comme la volaille, en lui crevant les yeux et le mettant sous la mie.

N° 22 (1er Septembre 1852)

Le Peuple travaille, le Peuple mange,

le Peuple s'amuse. C'étaient des habitudes perdues. que lui faut-il davantage ? La liberté, la Discussion ? Cela ne touche que le petit nombre des âmes d'élite. Qu'importent aux paysans la presse et la pensée baillonnées ? Ils ne sentent point ces coups qui frappent une nation à la tête. Le cerveau est malade sans doute, mais l'estomac fonctionne. Les idiots digèrent et se portent bien ; donc tout est au mieux. C'est plus tard (trop tard) qu'on reconnaît la solidarité des deux organes et l'atrophie de l'estomac par suite de l'atrophie du cerveau.

Bonaparte ne fait que reprendre en sous-oeuvre et continuer sans innovation le Système de Louis-Philippe. Mais le dévergondage des intérêts matériels qui a tué l'un, fera vivre l'autre pour deux raisons. Il n'y a plus de journaux et 48 a servi de leçon. La tribune et la Presse au nom de la Morale, avaient soulevé

la France contre le culte du veau d'or, et Louis-Philippe est tombé par la Révolution du mépris.

Trois ans de souffrance ont abattu ce puritanisme. Le pays n'a plus de ces pudeurs farouches que la polémique quotidienne exaltait jusqu'à — l'indignation et qui s'éteignent désormais. que le silence saisit et éteint bre.

Certes les brigandages financiers, les pots-de-vin, les malversations dépassent aujourd'hui tout ce qui s'est vu sous le règne précédent; mais l'agiotage a la bride sur le cou; libre d'obstacles et de contrôle, il court, tête basse à fond de train à travers les chemins de fer, les canaux, les crédits mobiliers et fonciers &c. C'est à présent que la Bourse est une grande caverne de voleurs: tout pille, tout empoche, c'est une razzia continue sur les deniers publics. Qui s'en doute hors le nombre imperceptible des initiés? La Presse ne révèle plus la France chaque

matin avec l'histoire des rapines et des scandales de la veille. Plus de récits! plus d'interpellations! Plus de tocsin! Les cloches sont dépendues. La Morale ronfle entre ses deux gardiens endormis. Les turpitudes restent dans l'ombre; on ne verra de ce matérialisme que le côté brillant: le travail, la prospérité, les affaires ressuscitées.

Le parti républicain est une véritable tour de Babel. Quel désordre! Quelle confusion dans les idées! A quelle espérance, à quelle perspective raisonnable pourrait il se rattacher? Un Gouvernement ne s'use que contre la discussion. Bonaparte s'est débarrassé de cet ennemi. Les révolutions doivent être faites dans les esprits avant de s'accomplir dans la rue. Où est la lutte aujourd'hui? Où est l'initiation? La Démocratie est tombée à pic, du haut de sa présomption, dans un abîme. Elle y reste brisée et ensevelie.....

N°15 (page 310) H.

, travailler, souffrir et mourir pour les nouveaux maîtres, c'est le devoir qu'elle impose à la Plèbe par la mitraille, le bagne et la guillotine. Tant d'effronterie et d'ingratitude soulève les opprimés; ils commencent la lutte contre cette impudente aristocratie de parvenus; et, depuis 89 la lutte se poursuit sans relâche, toujours la même, quoique toujours nouvelle. Qui lit notre 1re Révolution, lit l'histoire du jour. Les événements peuvent différer; le fond est identique. Intérêts, passions, langage, péripéties, tout se ressemble. Les hommes d'alors revivent aujourd'hui. Nos soi-disant Montagnards sont une caricature, une mauvaise copie s'entend, de la Gironde. Comme eux ils se proclament démocrates, républicains, révolutionnaires, que sais-je? Comme eux ils répètent Liberté! Egalité! Fraternité! arborent la cocarde, les emblèmes populaires, poussent le cri de ralliement populaire. Mensonge et ruse pour tromper les multitudes crédules

qu'on mène avec des phrases et des grimaces !

Qu'est-ce que la Révolution ?

L'anéantissement de l'ordre social actuel, la suppression du joug bourgeois, l'émancipation complète du peuple, l'avènement de l'Égalité.

Est ce là, par hazard, le programme de ces Républicains-révolutionnaires ? que février réponde.

Ils n'ont pas su faire, direz vous. — Non ! ils n'ont pas voulu ! ne veulent pas. Ils se moquent de nous. Les places, les honneurs, la curée, tel est leur but. Ôte toi de là que je m'y mette ! Ils n'ont pas d'autre évangile. Ils jetteront dehors quelques fonctionnaires, mais respect inviolable aux choses ! y toucher serait détruire leur héritage. Héritage d'un jour qui retombera le lendemain au pouvoir de l'ancien, du vrai propriétaire, car le même ordre social amène fatalement les mêmes maîtres. Un pommier ne porte que des pommes.

Rêvons nous donc l'extermination de

tous les bourgeois ? Pas le moins du monde ; ce serait un Suicide. La bourgeoisie renferme une minorité d'élite, phalange indestructible, fiévreuse, félatrice, ardente : l'essence, la vie, l'âme de la Révolution. C'est de ce foyer incandescent que les idées de rénovation jaillissent incessamment en gerbes de flammes sur les populations.

Qui a planté le drapeau du prolétariat ? qui le relève après ses défaites ? Quels sont les promulgateurs, les apôtres des doctrines égalitaires ? qui mène le Peuple au combat contre la bourgeoisie ? — Des bourgeois.

Sans ce bataillon sacré, infatigable à rallier les masses dans leurs déroutes, elles se seraient depuis longtemps affaissées dans la servitude. Par sa ténacité héroïque, sa constance de fer, cette petite troupe les sauve du découragement. Elle se recrute aussi de travailleurs formés à son école, et qui deviennent, à leur tour, têtes de colonnes. Elle ne s'arrêtera qu'après avoir conduit la Révolution à la conquête de l'Égalité.

Or quelle est la devise de sa bannière ? Démocratie. Non ! : Prolétariat ; car les

soldats sont ouvriers si les chefs ne le sont pas. Doctrines, intérêts, passions tout est du Peuple. Et vainement l'astucieux mot d'ordre : « Ni prolétaires ni bourgeois » s'efforce de trouver un argument et un point d'appui dans le concours de cette minorité généreuse ! Le sophisme est trop grossier. Qu'importe la présence de quelques habits dans le camp des blouses ? N'arque-t-il donc de blouses à la solde des habits ? La guerre n'en est pas moins entre la bourgeoisie et le peuple ; entre le revenu et le salaire, entre le capital et le travail. Il y avait en 89 aussi des Prêtres et des Nobles révolutionnaires. Faut-il en conclure que la Révolution n'était pas dirigée contre la Noblesse et le clergé ? C'est l'ambition, c'est la cupidité qui s'efforcent d'accréditer cet équivoque et perfide mot d'ordre. Combien d'intrigants s'en viennent, affublés du bonnet rouge sur l'oreille, chercher fortune dans les bagages de l'armée populaire ? Et ce n'est pas besogne facile de discerner ces chevaliers

d'aventure des alliés fidèles. Ils mènent plus grand bruit que personne après la brèche forcée, et il n'y a pas de zèle à la hauteur de leur turbulence. — Vienne ensuite l'assaut au pouvoir; ils se trouvent les premiers dans la place, s'en emparent s'y cantonnent, et soudain transformés en conservateurs contre ce malheureux peuple, qui perd la tête et le courage en voyant ses généraux de la veille devenus ses justigateurs du lendemain. Voici plus de 60 ans que cette pièce se joue sur notre scène politique à travers les vicissitudes et les bouleversements.

N'est il pas l'heure qu'elle finisse?

« Je ne suis, dites vous, ni français, ni Espagnol, ni allemand; je suis cosmopolite. » Fort bien; à la bonne heure! Mais gare la mystification! Savez-vous à qui votre enthousiasme humanitaire s'avise d'adresser l'hommage de votre cosmopolitisme? Tout juste à

l'être le moins cosmopolite des hommes,
l'homme le plus égoïstement national
de l'Europe, Mazzini? Un charlatan,
un ambitieux sans idées, un arrogant.
Vous le voyez s'ériger en dictateur de
la démocratie Européenne, en champion
de la révolution universelle. C'est un
révolutionnaire de la force de Thiers.
Ce personnage n'a que deux passions:
l'amour de l'Italie, la haine de la France.
Reconstituer par nous la péninsule
Italienne en puissance de premier ordre,
créer une armée permanente, une marine,
un budget, tout le bagage gouvernemental
du jour. En un mot, user de notre pays
comme d'un instrument pour ressusciter
le sien, et briser l'instrument après l'œuvre
accomplie. Tel est son double rêve.

Il exploite dans ce but, l'enthousiasme
chevaleresque des Français pour
l'émancipation du genre humain.

Soyons Don Quichotte, je le veux bien,
mais pas jusqu'aux coups de bâton.
Notre dernier désastre a fait tressaillir
de joie toutes les fibres de sa haine.

La France meurtrie, sanglante, marquée au front par le talon d'un bandit..... quel bonheur pour cette âme envieuse ! Dans un coup terrible, il a vu l'opprobre, et l'éclipse et la déchéance de cette nation qu'il voudrait anéantir, parceque sa jalousie ne lui pardonnera jamais d'être la libératrice de l'humanité. J'ai lu son Manifeste, mixture d'hypocrisie et d'insolence : c'est le coup de pied de l'âne. Il n'a pu contenir ses transports de joie cynique ; elle perce à travers les doléances de son homélie. Il distille le fiel sur nos blessures saignantes. Quelle double et magnifique victoire sur la France et sur le Socialisme ! L'une terrassée, traînée dans la fange, dégradée devant les Nations ; l'autre rejetée de la scène politique dans le Néant. Il l'espérait du moins ; mais combien il se trompe ! Le Socialisme a la vie dure ; il brave son aversion comme la jalousie, et ne justifiera que ses craintes. Que Mazzini ameute à son aise contre nos doctrines les mépris et les colères de l'Europe ; il en sera pour ses diatribes.

qui ne souriait de pitié à l'entendre
accuser le socialisme de la défaite de
Décembre ! A quel auditoire de crétins
pense-t-il donc s'adresser ? C'est Proudhon
et Louis Blanc qui ont fait perdre la
bataille de 51 ! C'est la faute de Cabet
et de Pierre Leroux si, dans vingt départements
des milliers d'hommes ont fui devant le
pompon d'un soldat, devant le
tricorne d'un gendarme !

Cette burlesque imagination ne
donnera le change à personne. La vérité,
c'est qu'en Décembre le Socialisme a
rempli sa mission et que les meneurs
politiques ont failli à leur devoir. Il a
soulevé les populations ; qu'en ont ils
su faire ? Voudrait-on le rendre
responsable de leur couardise et de leur
incapacité ? S'il s'était présenté un
Général, ces masses auraient elles
demandé son passeport Socialiste ? Elles
eussent suivi Cavaignac lui même.
Mais où étaient ils les généraux à cette
heure décisive, suprême du péril ? On
ne se disputait pas le commandement

ce jour-là! Je vois partout des masses debout; nulle part des chefs pour les organiser, les conduire, et changer ces foules en armées. Que faisaient donc sur la terre étrangère MM. Ledru-Rollin et Cie pendant les douze mortels jours de la lutte? Pourquoi ne sont-ils pas accourus sur le champ de bataille, jeter dans la balance le poids de leur nom et de leur popularité? Leur présence eût rallié ces bandes sans direction -, raffermi les courages, démoralisé les troupes et emporté le Succès .... Mais quoi? .... Ces Messieurs attendaient majestueusement à Londres que le Peuple vainqueur vint déposer à leurs pieds des lauriers et le pouvoir. Hélas! d'avance tout était perdu. Le mouvement de Décembre a échoué par des raisons purement militaires. Quand il a fallu combattre, il ne s'est pas trouvé de combattants. Ni chefs ni soldats. On n'a vu partout que faiblesse, ineptie, impuissance. Les écoles et les systèmes n'ont rien à revendiquer dans ce

désastre. « Au contraire, s'écrie
« Mazzini, les écoles sont seules coupables!
« Cette pusillanimité de l'insurrection
« n'est imputable qu'au matérialisme
« des idées socialistes et à la préconisation
« des appétits sensuels, théorie
« animaliste et démoralisatrice qui
« empoisonne les sources mêmes de la
« démocratie. Comment la doctrine de
« l'intérêt enseignerait-elle le sacrifice,
« et la religion de l'estomac le dévouement
« et le mépris de la mort? Anathème et
« opprobre sur ces prédications fangeuses
« qui gangrènent les âmes et ne peuvent
« engendrer que corruption et infamie!
« On a semé l'égoïsme; on recueille la
« lâcheté. »

Que signifient ces gentillesses de sacristain? ces déclamations de ventre plein contre ventre vide? Mazzini a la digestion spiritualiste. C'est après dîner qu'il va dire aux serfs de la fabrique, de l'usine, de la glèbe: « Fi « de ces luttes ignobles pour un morceau « de pain! » — Ce morceau de pain c'est

l'existence de leurs femmes et de leurs enfants! Ignorez-vous qu'un sou de plus ou de moins est une question de vie ou de mort pour la famille du travailleur? Guerre sainte! véritable guerre de Liberté! Sont-ils libres ceux dont la faim tord les entrailles? Sont-ils libres les martyrs de l'exploitation? Parlez donc de liberté à ces malheureux! La liberté, c'est du pain sur la planche. Ont-ils tort? à qui nous adressons-nous? à des nègres, à des hilotes chargés de fers sous des habits d'hommes libres. Le bien-être seul affranchira le Peuple.

Il faut mettre à nu leurs chaînes cachées et le sillon qu'elles creusent dans leurs chairs; il faut leur montre le nœud de l'énigme pour que l'épée le tranche. Mazzini flagelle de toutes ses verges la Doctrine du bien être matériel. Certes l'intérêt d'un individu n'est rien; mais celui d'un Peuple est un principe; celui de l'humanité une religion. Que sont les idées elles-mêmes, sinon la formule, l'expression et la

représentation des intérêts ? Appel à la liberté, appel à l'égoïsme ; car la liberté est une jouissance, la servitude une douleur. Blasphème ! Des populations ne se soulèvent que pour un intérêt. — Les croisades ? crie Tartuffe - Sublime idéal ! Les croisés — combattaient pour la vie éternelle, le plus féroce de tous les intérêts, le plus gargantua de tous les appétits. Il est mort heureusement cet idéal si vanté et si funeste. Adieu pour toujours à ces temps de superstition et d'abrutissement où les peuples affolés ~~de chimères~~, se levaient à la voix d'un prêtre, pour égorger leurs semblables en l'honneur de Dieu et de la Vierge. On n'entraînera plus les multitudes comme des troupeaux avec des dogmes et des miracles. Que Mazzini regrette une monnaie si commode, rien de plus naturel. Peu lui importe à lui la Plèbe et ses souffrances et leur allégement. Ce qu'il faut à ses projets c'est de la chair à bataille, des leviers morts, des

animaux à deux pieds sans cervelle.
Aussi taille-t-il les discoureurs. Les
harangueurs lui déplaisent; il les
accuse de tous les maux d'Israël. —
Singulière outrecuidance! Mais qu'est-
il donc lui-même, qu'un bavard
pédantesque inondant périodiquement
l'Europe de ses pâteuses mercuriales
et de ses prospectus filandreux! Nous
sommes engavés, on est engavé de ses
encycliques jusqu'à les revomir. —
Est-il assez bouffon ce Grand Lama
qui, du haut de sa divinité, cite —
l'Univers entier au pied de son —
tribunal, régente les deux hémisphères,
tranche, ordonne, réprimande, gourmande,
tance, morigine, dogmatise, rend des
arrêts d'oracle, cingle de sa férule les
doigts de la démocratie, et débite —
pompeusement son orviétan en —
style charabia! O puissance éternelle
du charlatanisme! Personne n'ose
lever les yeux sur ce terrible Rhadamante
Personne n'ose raconter aux badauds
comment le pourvoyeur des potences

autrichiennes. A, depuis 20 ans, envoyé à la mort des centaines de victimes — joyeusement sacrifiées dans des entreprises impossibles.

Et comment l'auteur de ces cruelles hécatombes renfermé dans son fromage de Hollande, n'a jamais mis au jeu ni un cheveu de sa tête ni un jour de sa liberté! La démocratie ne se lassera-t-elle jamais de ce joug insolent! Se comparer à Mazzini! Miséricorde! qui y a-t-il de commun entre lui et moi? Serait-ce mes 30 ans de cachot et ses 20 ans de paisibles promenades? Ma vie de cachot et ses 20 ans de grand soleil? la guerre où je paie de ma personne et où il n'a jamais payé que de celle des autres? Et nos idées, si toutefois Mazzini a des idées, c'est le jour et la nuit! — Il hait la France, il la voudrait étendue morte, et le Socialisme enterré sous ses ruines. J'aime l'Italie et la souhaite heureuse et puissante à l'ombre de l'Egalité. Mais en conscience que nous fait à l'indépendance italienne sous un

régime bourgeois ? — Faut-il nous immoler, nous égalitaires cosmopolites pour une nationalité égoïste, hostile à notre patrie et à nos convictions ? — Irons-nous installer au-delà des Alpes, l'exploitation qui nous met les armes à la main ? Je me calomnie par Mazzini : lisez ces monitoires. Vous n'y trouverez que verbiage, parlage, creuses banalités éclectiques, phraséologie boursouflée, toutes banalités de catholicisme Dieu, foi, ferveur ; que sais-je ? Mais pas une idée nette : le premier Dynastique venu signerait cela des deux mains. Heureusement ce tam-tam là ne fera plus dresser une oreille ni lever un doigt en France. — Les Phrases..... (voir 22)

Article destiné au N°..... du — Libérateur du Mans 1834, qui n'a pas paru

---

Qui fait la soupe doit la manger.... la Sagesse n'a que deux sources : —

l'intelligence et le travail, l'âme et la vie de l'humanité. Suspendez un seul instant ces deux forces et l'humanité meurt. Toutefois elles ne peuvent agir qu'à l'aide d'un élément positif, le sol, qu'elles mettent en œuvre par leurs efforts combinés. Il semble donc que cet instrument indispensable d'activité devrait appartenir à tous les hommes. Il n'en est rien.

Des individus se sont emparés par ruse ou par violence de la terre commune et s'en déclarent les possesseurs. Ils ont établi par des lois qu'elle serait à jamais leur propriété et que leur droit de propriété deviendrait la base de la constitution sociale, c'est à-dire qu'il primerait et au besoin qu'il pourrait absorber tous les droits humains, même celui de vivre (création de la nature) s'il avait le malheur de se trouver en conflit avec le privilège, propriété du petit nombre.

Ce droit de propriété s'est étendu par déduction logique du sol à d'autres

instruments, produits accumulés du travail, et qu'on appelle capitaux. Or, comme les capitaux, stériles d'eux-mêmes, ne fructifient que par la main d'œuvre; et que, d'un autre côté, ils sont nécessairement la matière première mise en œuvre par les forces sociales, la majorité exclue de leur possession se trouve condamnée aux travaux forcés au profit de la minorité possédante. Ni les instruments ni les fruits du travail n'appartiennent aux travailleurs, mais aux oisifs. Les branches gourmandes absorbent la sève de l'arbre au détriment des rameaux fertiles; les frêtons dévorent le miel créé par les abeilles. Tel est notre ordre social fondé originairement par la conquête, qui a divisé les populations en vainqueurs et vaincus. La conséquence logique d'une telle organisation, c'est l'esclavage; il ne s'est pas fait attendre. En effet, le sol ne tirant sa valeur que du travail, les privilégiés ont conclu du droit de posséder le sol, celui de posséder aussi le bétail

humain qui le féconde ; ils l'ont
considéré d'abord comme le complément
de leur domaine matériel, puis en
dernière analyse, comme une propriété
personnelle, indépendante du sol.
Cependant le principe d'Egalité, gravé au
fond des cœurs, en caractères ineffaçables,
et qui travaille avec les siècles à détruire
sous toutes ses formes l'exploitation de
l'homme par l'homme, porta le premier
coup au droit sacrilège de propriété, en
brisant l'esclavage domestique. Le
privilège dut se réduire à posséder les
hommes, non plus à titre de meubles,
mais d'immeuble annexé et inséparable
de la propriété foncière.

Au 16e siècle, une recrudescence
meurtrière du Droit de l'oppression amène
l'esclavage des noirs, et aujourd'hui encore
les habitants d'une terre réputée française
possèdent des hommes au même titre
que des habits ou des chevaux.

Il y a, du reste, moins de différence
qu'il ne paraît d'abord entre l'état social
des colonies et le nôtre. Ce n'est après

18 siècles de guerre entre le Privilège et l'Equité que le Pays, théâtre et champion principal de cette lutte, — pouvait-il supporter l'esclavage dans sa nudité brutale. Mais le fait sans le nom existe, et le droit de propriété pour être plus hypocrite à Paris qu'à la Martinique, n'en est ni moins intraitable, ni moins oppresseur. La servitude, en effet, ne consiste pas seulement à être la chose de l'homme ou le serf de la glèbe; celui-là n'est pas libre, qui, privé des instruments de travail, demeure à la merci du détenteur privilégié de ces instruments indispensables. C'est cet accaparement et non telle ou telle constitution politique qui fait les masses serves.

La transmission héréditaire du sol et des capitaux place les citoyens sous le joug des propriétaires: ils n'ont d'autre liberté que celle de choisir leur maître; de là sans doute cette locution railleuse:

« Les riches font travailler les pauvres. »

à peu près en effet. Comme les planteurs font travailler les nègres; il y a seulement

un peu plus d'indifférence pour la vie humaine ; car l'ouvrier n'est pas un capital à ménager comme l'esclave. Sa mort n'est pas une perte ; il y a toujours concurrence pour le remplacer ; et le salaire, cette faible parcelle, quoique suffisant à peine pour empêcher de mourir, a néanmoins la vertu de faire pulluler la chair exploitée ; et en mettant au monde indéfiniment des enfants de pauvres pour servir les enfants des riches, de continuer ainsi de génération en génération, ce double héritage parallèle d'opulence et de misère, de jouissances et de douleurs qui constitue les éléments de notre Société.

Quand le prolétaire a suffisamment souffert et laissé des successeurs pour souffrir après lui, il n'a plus d'autres services à rendre que d'aller mourir dans un hôpital pour que les Médecins apprennent sur son cadavre l'art de guérir les maîtres.

Voilà donc les fruits de l'appropriation des instruments de travail.

Pour les masses, des labeurs incessants,

à suivre l'obole de la journée ; jamais de lendemain.

Et si un caprice de colère ou de peur retire ces instruments lucratifs pour les seuls privilégiés ... l'autocratie absolue, le droit de vie et de mort ! car ils ont les mains pleines ; ils peuvent attendre. Avant que l'épuisement de leur réserve les contraigne à capituler, le dernier plébéien serait mort.

Qui ne se rappelle les misères de 1834, quand le capital s'est caché par crainte ou par vengeance ! Du fond de leur fromage de Hollande, les larrons du coffre-fort contemplaient froidement les angoisses de ce peuple décimé par la faim, en récompense de son sang versé au service de leurs vanités bourgeoises.

Les représailles de la grève sont impossibles ; les ouvriers de Lyon viennent de les tenter, mais à quel prix ? Ils ont dû fléchir devant ce souverain Seigneur et 60.000 hommes ont dû se soumettre devant quelques douzaines de fabricants, et demander grâce. La faim a dompté

la révolte.

Et n'est ce pas un miracle même que cette velléité de résistance ? que de souffrances n'a-t-il pas fallu pour lasser la patience des prolétaires et les agiter enfin contre l'oppression ?

Le pauvre ne connaît pas la source de ces maux. L'ignorance fille de l'asservissement, fait de lui un instrument docile des privilégiés. Ecrasé de labeur, étranger à la vie intellectuelle, que peut-il savoir de ces phénomènes sociaux où il joue le rôle de bête de somme ?

Il accepte, comme un bienfait, ce qu'on daigne lui laisser du fruit de ses sueurs, et ne voit dans la main qui l'exploite, que la main qui le nourrit ; toujours prêt sur un signe du maître, à déchirer le téméraire qui essaie de lui ouvrir une Destinée meilleure.

Hélas ! l'humanité marche avec un bandeau sur les yeux et ne le soulève qu'à de longs intervalles pour entrevoir sa route. Chacun de ses pas dans la voie du progrès écrase le guide qui le lui fait faire, et

toujours des héros ont commencé par être des victimes. Les Gracques sont mis en pièces par une bourde ameutée à la voix des Patriciens. Le Christ expire sur la croix aux hurlements de joie de la populace juive excitée par les Pharisiens et les prêtres. Et naguères les défenseurs de l'Egalité sont morts sur l'échafaud de la Révolution par l'ingratitude et la Stupidité du Peuple, qui a laissé ses plus cruels ennemis vouer leur mémoire à l'exécration.

Aujourd'hui encore les stipendiés du privilège enseignent chaque matin aux Français à cracher sur la tombe de ses martyrs. Qu'il est difficile au prolétariat d'ouvrir les yeux sur ses tyrans! Si à Lyon, il s'est levé comme un seul homme, c'est que l'antagonisme flagrant des intérêts ne permettait plus l'illusion à l'aveuglement même le plus obstiné. Alors se sont révélés les trésors de haine et de férocité que recèlent les âmes des marchands. Au milieu des menaces de carnage, de toutes parts accouraient pour l'extermination, canons, caissons, chevaux, soldats. Reuter

dans le devoir on périr sous la mitraille,
telle est l'alternative posée aux rebelles.
Le devoir du travailleur Lyonnais, —
l'homme-machine, est de pleurer la
faim en créant jour et nuit, pour le
plaisir des riches, des tissus d'or, de
soie et de larmes. — Monopole de la
propriété, droit de vie et de mort sont
donc synonimes.

Mais une si dure tyrannie a ses dangers:
le ressentiment, la révolte.

Pour conjurer le péril on essaie de
reconcilier Caïn avec Abel. On a voulu, de
la nécessité du capital comme instrument
de travail, conclure la communauté
d'intérêts et par suite, la solidarité entre
le capitaliste et le travailleur.

Que de phrases artistement brodées sur
ce canevas fraternel! La brebis n'est
tondue que pour le bien de sa santé!
Elle doit des remerciements. Nos Esculapes
savent dorer la pilule... Ces homélies
trouvent encore des dupes, mais peu.
Chaque jour fait plus vive la lumière
sur cette prétendue association du

capital et du travail, l'association du parasite et de sa victime!

Les faits ont leur éloquence, et ils prouvent le duel à mort entre le revenu et le salaire: qui succombera? question de justice et de bon sens.

Examinez. — Point de société sans travail; partant point d'oisifs qui n'aient besoin des travailleurs. Mais quel besoin les travailleurs ont-ils des oisifs? le capital n'est-il productif entre leurs mains qu'à la condition d'appartenir à des parasites?

Je suppose que le Prolétariat, désertant en masse cette ingrate et dure terre de France, aille porter ses pénates et ses labeurs dans quelque lointain *parage*. Mourrait-il, par hazard, de l'absence de ses maîtres? La société nouvelle ne pourrait-elle se constituer qu'en créant des seigneurs du sol et du capital, en livrant à une caste d'oisifs la possession de tous les instruments de travail? N'y a-t-il de mécanisme politique possible que cette antagoniste division de propriétaires et de salariés? En revanche,

combien serait curieuse à voir la mine de nos fiers suzerains abandonnés par leurs esclaves ? Que faire de leurs palais, de leurs ateliers, de leurs champs déserts ? Mourir de faim au milieu de ces richesses, ou mettre habit bas, prendre la pioche et suer humblement à leur tour sur quelque lopin de terre. Ces Messieurs tiendraient à l'aise dans une Sous-préfecture.

Mais un Peuple de 42 millions d'âmes ne se retire plus sur le Mont-Aventin. —

Prenons l'hypothèse inverse plus réalisable. Un beau matin, les oisifs — Nouveaux Bias, évacuent le Sol de la France qui reste aux mains des laborieux. Jour de bonheur et de triomphe ! Quel immense soulagement pour tant de millions de poitrines débarrassées du poids qui les écrase ! Comme cette multitude respire à pleins poumons ! Citoyens entonnez en chœur le cantique de la délivrance !

Axiome : La nation s'appauvrit de la perte d'un travailleur ; elle s'enrichit de celle d'un oisif : quand un riche meurt

sans héritiers, sa mort est un bienfait. —
Oui, le droit de propriété décline; les
esprits généreux prophétisent et appellent
sa chûte. Le principe Essenien de
l'Egalité le mine lentement depuis des
siècles par l'abolition successive des
servitudes qui formaient les assises de
sa puissance. Il disparaîtra un jour avec
les derniers privilèges qui lui servent de
refuge et de réduit. Le présent et le passé
nous garantissent ce dénouement, car
l'humanité n'est jamais stationnaire;
elle avance ou recule. Sa marche progressive
la conduit à l'Egalité; sa marche rétrograde
remonte, par tous les degrés du privilège,
jusqu'à l'esclavage personnel, dernier
mot du droit de propriété. Avant d'en
retourner là, certes, la civilisation Européenne
aura péri; mais par quel cataclysme?
Par une invasion Russe? C'est le Nord
au contraire qui sera lui-même envahi
par le principe d'égalité que les Français
mènent à la conquête des nations.
L'avenir n'est donc pas douteux.

Disons tout de suite que l'Egalité n'est

pas le partage agraire. Le morcellement infini du sol ne changerait rien dans le fond au droit de propriété. La richesse provenant de la possession de l'instrument de travail, plutôt que du travail même, ce génie de l'exploitation resté debout, — saurait bientôt, par la reconstruction des grandes fortunes, restaurer l'inégalité sociale.

L'association substituée à la propriété individuelle, fondera, seule, le règne de la justice par l'égalité. De là cette ardeur croissante des hommes d'avenir à dégager et mettre en lumière les éléments de l'association.

Peut être apporterons nous aussi notre contingent à l'œuvre commune.

A[1] (Page 335. Lettre à M[rs]

Belle-Isle; 5 Juin 1852.

Je ne me suis pas pressé de vous répondre, mon cher citoyen, dans la crainte de vous blesser en combattant vos appréciations qui ne sont pas toujours

les miennes; Mais vous insistez; vous semblez même attribuer mon silence à des mécontentement personnel. Je ne veux pas que votre imagination fasse fausse route, et je vous dirai mon avis puisque vous y tenez.

Nous sommes d'accord sur les moyens pratiques de Révolution, et c'est bien le point le plus essentiel; mais ces moyens se déduisent de considérations théoriques comme aussi de jugements soit sur les hommes, soit sur les choses: ici, nous différons.

Vous imputez l'avortement de février aux chefs d'Ecole, aux peureux, aux philosophes, aux avocats, aux divisions intestines.

Je vous passe volontiers les avocats; ils figuraient en nombre dans cette tourbe d'affamés qui ont dévoré la République pour la rendre bientôt après, du haut et du bas, par la purge réactionnaire.

Bonnes gens! Ils comptaient s'en repaître à loisir; c'est d'une sibelle proie, et, dans cette espérance, ils n'ont eu garde

de bien changer. Conserver pour jouir, c'était toute leur politique. On les croit plus bêtes qu'ils ne le sont; on accuse moins leurs intentions que leur intelligence. Erreur dangereuse qui prépare doucement les voix à un nouvel escamotage.

Non! des roués de leur espèce ne se trompent pas si lourdement sur l'A-B-C du métier; s'ils n'ont pas été révolutionnaires, c'est qu'il ne leur convenait pas de l'être. Ils tenaient la queue de la poêle; ils ont voulu frire à leur tour. La bêtise a été de s'imaginer qu'ils friraient longtemps; c'est la maladie de tous les pouvoirs de se croire immortels.

Je vous livre donc les avocats; mais rayez du catalogue des coupables:

1° les peureux. Personne n'a eu peur après février, si ce n'est de manquer sa part de la curée.

2° les philosophes; ils sont bien innocents de nos désastres; et d'ailleurs c'est aujourd'hui plus que jamais le cas d'être philosophe.

3° les chefs d'école. Ah! voici le grand point. Les clameurs contre les chefs d'école sont une des plus profondes hypocrisies de la faction des intrigants.

Qu'est-ce donc, en définitive, que ces chefs d'école, tant lapidés? Les auteurs ou du moins les champions des théories qui visent à reconstituer le monde sur les bases de la justice et de l'Egalité, et qu'on peut dire, par conséquent, l'essence même de la démocratie.

Leurs divergences, texte de si amers reproches, n'empêchent pas l'accord sur les questions capitales. Il y a même but, mêmes mobiles. Le Socialisme, dans son ensemble et malgré ses variantes, a saisi les masses au cœur. Il est devenu leur foi, leur espérance, leur flambeau; elles ne s'agitent ou s'embrâsent qu'au souffle de ses doctrines, l'effroi des coureurs de plèbe et la pierre d'achoppement de leur ambition.

Oui, ces théoriciens maudits sont, en fin de compte, les premiers révolutionnaires comme apôtres de l'idée qui, seule —,

déchaîne les tempêtes. Socialisme et Révolution sont synonimes. La flamme populaire s'éteint; le silence et les ténèbres se font par toute l'Europe, et la pierre sépulchrale du passé se referme sur nos têtes.

Vous déplorez les divisions. — Si par là vous entendez les haines personnelles, les jalousies, les rivalités, les compétitions; avec vous, je leur dis: Anathème! Elles sont un fléau; mais remarquez, fléau de tous les temps et de tous les pays. — Croyez-vous cette plaie spéciale aux Républicains? Non tous les partis en souffrent. Nos querelles peut-être plus bruyantes, ne sont pas plus envenimées que celles de nos adversaires. Résignons-nous donc à ces infirmités de l'espèce humaine, infirmités éternelles et incurables. L'emportement en pareil cas serait de la puérilité, sinon de la sottise. Pensez-vous changer notre nature? Il faut accepter l'homme tel qu'il est ou ne pas se mêler de politique. Ses passions forment précisement le grand

obstacle. Cet obstacle, le problème est de le franchir puisqu'on ne peut le supprimer, ceci pour le péril et le mérite des navigateurs.

Quant aux Disputes d'Ecole, il faut distinguer: les récriminations en offrent le côté ridicule. N'en tenons pas compte. Chacune d'elle croit la vérité absolue et attaque les autres. Rien de plus simple, mais la galerie doit juger autrement.

Pour moi, ces diversités de vue ne sont point un scandale, mais un enseignement. Chacune d'elles a sa mission à fournir, son rôle à jouer dans le drame révolutionnaire. Gémir de la multiplicité et de l'antagonisme des systèmes, c'est oublier que la lumière jaillit de la discussion.

Ces polémiques sont une des forces du parti républicain et constituent sa supériorité sur les autres frappés d'immobilisme et pétrifiés dans leurs vieilles formes immuables. Il n'y a chez eux que des compétitions; il y a chez nous des controverses, c'est-à-dire des idées en lutte. Seuls donc, nous avons le-

souffle l'âme, la vie ; les autres sont des cadavres. Plaignez-vous maintenant de vivre en chair et en os, au lieu d'être couchés, statues de pierre, au tombeau.

Quant aux disputes d'écoles, je vous en abandonne de grand cœur le côté ridicule. Chacune d'elles s'estime la vérité absolue et attaque aigrement les autres. Riez à discrétion tant qu'il vous plaira de ces pugilats burlesques ; mais ne condamnez pas en elles-mêmes des dissidences fort utiles. Les diversités de vues, que vous jugez peut-être un malheur et un scandale, sont, au contraire, un précieux enseignement. Chaque nuance a son rôle à jouer dans le drame révolutionnaire. Jouir de la multiplicité et de l'antagonisme des systèmes, c'est oublier que la lumière jaillit de la discussion.

En somme, ces polémiques, l'une des plus vives forces du parti républicain, font sa supériorité sur les autres partis, frappés d'immobilisme et pétrifiés dans leurs vieilles formes immuables.

Il n'existe chez eux que des compétitions &c.
Nos adversaires ont aussi leurs discordes, moins bruyantes que les nôtres, mais peut-être plus envenimées.

N°15. Variante de la précédente.

..... Vous êtes, dites-vous, républicain-révolutionnaire. Voilà justement le titre qu'affectent les hommes qui ne sont ni révolutionnaires, ni peut être républicains, les hommes qui ont perdu la Révolution et la République. Ils le prennent ce titre, par opposition à celui de socialiste, qui est proscrit aujourd'hui, et dont ils se coiffaient naguères avec ostentation. Le temps n'est pas loin où Ledru-Rollin se posait en champion du socialisme parce qu'il le croyait à la veille du triomphe. Le socialisme a été battu; on le renie dans sa défaite; on l'outrage; on le conspue. Ledru Rollin lui dit: Raca et l'accuse de tous nos malheurs. C'est un mensonge et une palinodie.

Vous ajoutez: je ne suis ni bourgeois ni prolétaire; je suis républicain-démocrate. Encore un mot caoutchouc, démocrate! Tout le monde se dit démocrate, surtout les aristocrates. M. Guizot est un démocrate.

Je devine bien votre opinion; c'est la bonne; seulement vous prenez une étiquette fausse, tirée du vocabulaire des intrigants; ces Messieurs se plaisent à dans le vague qui fait leur compte. La définition est leur cauchemar; ils ont horreur des points sur les i: Bourgeois, Prolétaires; voilà des termes qui ont un sens précis, clair et net; vite il faut les proscrire pour rester dans le brouillard.

Nous voulons la lumière, nous, n'est-ce pas? or est il vrai, oui ou non, qu'il existe une certaine classe, moins facile sans doute à distinguer que le clergé ou la noblesse, mais néanmoins très distincte et reconnaissable à ce nom: classe bourgeoise? Vous ne le nierez pas. Rentiers, propriétaires, financiers, négociants, industriels, fonctionnaires, gens de loi forment la presque totalité de son personnel qui vit

de l'exploitation des travailleurs ; j'en distrais nos alliés auxiliaires ; les professions dites libérales, (savants, artistes, littérateurs, médecins &c) qui malgré leur apparence, et pour cause, bourgeoise, ne vivent rien qu'au travail, et constituent le Prolétariat de l'intelligence.

La Bourgeoisie, armée des deux forces sociales, l'instruction et la richesse, a brisé, par la main du Peuple, la Noblesse et le Clergé, puissances vermoulues, et s'est saisie de la domination ; elle l'a déclarée son patrimoine naturel ; et, pour la conserver, tout lui semble légitime, comme tout lui a paru juste pour la conquérir.

L'insurrection à son profit, c'était le plus saint des devoirs ; contre elle, c'est la révolte. Elle appelle Liberté son despotisme ; elle appelle Anarchie la Liberté Générale. A peine assise sur le trône des castes déchues, son premier souci est de remuseler le Peuple, le compagnon, je veux dire l'instrument, tout aussitôt la victime de son triomphe ; et le vieux régime n'est pas encore tombé !

que la guerre s'éternise entre les deux alliés victorieux.

Les prolétaires continuent de combattre pour le droit-commun; la classe moyenne se barricade dans le privilège du pouvoir conquis. Après avoir terrassé le Patriarchat par les masses, elle défonce les masses à l'aide du Patriarchat; tour-à-tour impie et dévote, libérale et absolutiste, blanche, bleue ou rouge suivant sa spéculation du jour, sans principes, sans foi, sans consciences, sans entrailles, arborant toutes les cocardes, exploitant toutes les doctrines, retournant son habit et son langage en 24 heures, et proclamant avec cynisme son intérêt sa Loi Morale Suprême de l'humanité.

N°15. J Les phrases creuses n'ayant pas cours, on les laisse ronfler sans plus s'en soucier que d'une toupie d'Allemagne. Le cri de ralliement de nos campagnes est simple et clair: « à bas les riches! » Et ce cri de Jacques Bonhomme, ce mot

d'ordre et épouvante et l'horreur de Mazzini. Souvenez-vous que la France devance de bien loin le reste de l'Europe, et que le mot Révolution n'a pas du tout le même sens dans notre bouche que dans celle des étrangers. Quelques-uns, les Polonais, les Hongrois ne sont que des aristocrates insurgés pour ressaisir leur nationalité sur des conquérants oppresseurs. Leur cause est juste; donnons-leur nos sympathies, un coup d'épaule s'ils le réclament; souhaitons-leur bonne chance, sans oublier qu'ils nous pendraient à l'occasion pour nos doctrines.

Les plus avancés en sont à la guerre contre les rois, les nobles et les prêtres.

Chez nous, clergé, noblesse sont morts, ou tout au moins perdus au sein de la bourgeoisie qui les a ralliés autour de ses enseignes sous un seul drapeau contre le Prolétariat. Cette trinité coalisée a donné la victoire à Bonaparte en Décembre. On prétend que ces auxiliaires se retournent maintenant contre lui; je n'en sais rien et j'en doute; dans tous les cas, ce n'est pas

pour joindre nos rangs ; et si cela était malheur à nous ! les pires ennemis seraient de tels alliés.

Pour vaincre, et surtout pour sauver la victoire, le socialisme doit rester lui-même et fuir les alliances suspectes. Tout seul il est assez fort, et il ne sera fort que tout seul.

Je n'ignore pas que les chefs d'école ont, en général, la fibre pacifique. Qu'importe ? Hommes de cabinet, dépaysés dans le tumulte des armes, ils répugnent, sans lui nuire, à la politique militante. On leur prend leurs idées et on leur laisse leur tempérament.

Quant au socialisme pratique, il est la Révolution même. Sans engagement de secte ni d'église, il est éclectique, et emprunte à tous les systèmes les moyens d'accomplir sa mission : renverser pour reconstruire sur les assises de l'Égalité.

Sous son étendard marche le Peuple, ouvriers, paysans, tous les patriotes sincères, mais non pas les prétendus Montagnards qui s'intitulent, comme Ledru-Rollin

Républicain-révolutionnaire-Démocrate, ce qui veut dire simplement anti-socialistes.

Ces Messieurs ont donné leur mesure depuis 4 ans. On sait ce qu'ils veulent: Mandats législatifs, préfectures, grosses épaulettes; émarger surtout!... émarger! Si ces intrigants parviennent à rééditer leur mystification de février, tout sera bien perdu pour le coup. Henri 5 et les Russes à Paris, la liberté anéantie, — l'Amérique, seul refuge des républicains survivants, tel serait le bilan de leur nouvelle faillite.

Mais au prochain coup de vent, je compte sur les paysans pour escamoter les escamoteurs; ils s'en doutent bien, et ils tremblent. La peur, voilà dès longtemps le mobile et la clef de leur conduite. Montagne et Presse vivent dans une sainte horreur de la Canaille! à perspective d'une Révolution par la rue leur a toujours donné la chair de poule. Au 31 Mai leur attitude se définit en deux mots: Lâcheté! Perfidie! que voulez-vous ils se sentaient entre l'enclume et le marteau. Noyés

Dans la défaite, noyés dans la victoire, leur manœuvre a été admirable pour esquiver la bourrasque et garder les 25 francs. Déportés ou débordés. Mais leur répit a été bien court : le bourbier les attendait... pas loin; ils y ont piqué une tête....; qu'ils y restent! Amen, et adieu.

N°19. Il n'y a jamais de capitulation de conscience. La conscience ne capitule pas; elle prend le deuil; elle s'enveloppe d'un voile funèbre et devient le fantôme ténébreux du remords attaché aux pas du coupable.

Le cri du désespoir et de la douleur n'a jamais été la voix du repentir; le repentir est une émanation de la conscience; il ne peut pas être l'œuvre de la torture.

N°18. Seul, avec la vérité contre tout le monde, même dans un grenier, c'est une douce et consolante solitude.

N°51 Lorsque l'idée du droit n'est pas même née, lorsqu'un peuple dans les fers est dégradé par la servitude à ce point de ne pas avoir conscience de son abjection: la force règne en paix; légitime parce que est incontestée.

Mais dès qu'une seule voix s'élève pour formuler et revendiquer le droit, la force qui n'abdique pas devient un crime parce que dès ce jour même, la conviction de son illégitimité.

L'attaque est œuvre sainte; la résistance, attentat.

N°52. On veut replacer la France sous le joug des prêtres; la terre de France tremblera jusqu'à ce qu'elle les ait engloutis.

Plutôt vingt ans de guerre civile que cette Domination exécrée!

Les prêtres veulent faire de nous ce qu'ils ont fait de l'Italie, de l'Espagne, de la Pologne, de l'Irlande, de l'Amérique du Sud, de tous les peuples tombés sous leurs serres..... un cadavre!

N°53. Le Peuple est l'ensemble des citoyens qui vivent de leur travail, sans rien prélever sur le travail d'autrui.

N°54. La Fraternité! Une hypocrisie aujourd'hui! un piége! un poignard! La fraternité de Caïn! L'inquisition disait: « mon frère! » à la victime sur le chevalet. Ce mot: la Fraternité sera bientôt un sarcasme comme cette autre parole: "pour l'amour de Dieu!" Devise de charité divine, bientôt devenue l'ironie suprême de l'égoïsme et de l'insensibilité.

La fraternité c'est l'impossibilité de tuer son frère; elle ne peut exister qu'entre égaux.

La nature n'a qu'un procédé pour la conservation de l'espèce et l'équilibre entre les forces des individus. A l'homme, être sociable, elle a donné, pour réaliser cette égalité tutélaire, la conscience et l'intelligence. Jamais la Conscience n'accomplira seule l'œuvre de la

Fraternité, c'est-à-dire l'inviolabilité humaine. C'est une pauvre garantie pour le faible que la conscience du fort : Protection, oppression. L'histoire de l'humanité nous montre les maximes d'amour, rapidement dégénérées en instruments ravageurs de tyrannie et d'exploitation. Homo homini lupus. L'homme est un loup pour l'homme, mais un loup prenant sous la peau d'un agneau, afin de mieux atteindre sa proie.

Les Jésuites ont fait 40 ans une guerre d'extermination au mot « liberté » — Impuissants à le détruire, ils ont fini par se l'approprier ; surpris sans doute de s'être avisés si tard d'une ruse qui fait accepter aux Peuples, sous ce titre, ce qui les révoltait sous le nom d'obéissance. Toutes les tyrannies inspirées par ce succès inscrivent aujourd'hui sur leurs cachots le mot : Liberté. L'oppression, Protée infatigable embusqué derrière la Fraternité pour emprunter son visage et contrefaire sa voix, pour lui dérober ses inspirations, lui escamoter ses armes et ses Drapeaux.

quand elle n'a pas réussi à les mettre en pièces ! Furie qui se baptise du doux nom d'Euménide, qui jette le poignard pour le poison, qui s'intitule Liberté après son naufrage comme tyrannie ; Egalité après sa chûte comme privilège ; La Fraternité après sa ruine comme exploitation ; qui sous le nom de Monarchie vole à ses vainqueurs le nom de République et leur volera celui de Socialisme le lendemain du jour où le Socialisme sera victorieux.

N°57. Une Révolution détermine, dans le corps social, un travail instantané de réorganisation semblable aux combinaisons tumultueuses des éléments d'un corps dissous qui tendent à se rencontrer en une forme nouvelle. Le travail ne peut commencer tant qu'un souffle de vie anime encore la vieille agrégation.

Ainsi les idées reconstitutives ne prendront jamais corps aussi longtemps qu'un cataclysme, frappant de mort la

vieille société décrépite n'aura pas mis en liberté les éléments captifs dont la fermentation spontanée et rapide doit organiser le monde nouveau.

Toutes les puissances de la pensée, toutes les tensions de l'intelligence ne sauraient anticiper ce phénomène créateur qui éclate qu'à un moment donné. On peut préparer le berceau mais non mettre au jour l'être attendu.

Jusqu'à l'instant de la mort et de la renaissance, les doctrines bases de la société future, restent à l'état de vagues aspirations, d'aperçus lointains et vaporeux, c'est comme une silhouette indécise et flottante à l'horizon dont les efforts de la vue humaine ne peuvent arrêter ni saisir le contour.

Il vient aussi une heure dans les temps de rénovation où la discussion épuisée ne saurait plus avancer d'un pas vers l'avenir. En vain elle se fatigue à lever une barrière infranchissable à la pensée, une barrière que la main seule de la Révolution pourra briser. C'est le

mystère de l'existence future dont le voile impénétrable aux survivants tombe de lui-même devant la mort.

Qu'on démolisse la vieille société; on trouvera la nouvelle sous les décombres. Le dernier coup de pioche l'amènera au jour, triomphante.

N°23. On se figure que les armées en vont choisir leurs favoris que dans les bras de la victoire et l'on ne craint pour la liberté que les fils de la Gloire et du génie, les Napoléons, les Césars. On oublie Vitellius que la soldadesque est allée ramasser sous la table pour le hisser sur le pavois impérial.

N°24. Ce n'est pas de votre goût, braves gens à dorures; c'est de mauvais goût: c'est la prétentions de toutes les aristocraties.

Ce qui froisse leurs intérêts, leurs passions, leurs préjugés, ce qui ne porte

pas l'estampille de leur petit cercle étroit, tout cela, mauvais goût.

Ce qui flatte leur orgueil et leurs vices, suprême bon goût.

Les aristocraties se posent en arbitres sans appel du bon et du mauvais, du laid et du beau, du noble et du trivial, du grand et du mesquin; mais leurs arrêts burlesques n'ont pas la durée d'un jour; ils passent comme les caprices malfaisants de leur oisiveté. Rien ne survit que ce qui a racine dans le peuple; mœurs, opinions, croyances tout vient de lui; il est le régulateur unique des évolutions de l'humanité; les œuvres seules sont immortelles. Les petits libelles patriciens moisissent au recoin dans un coin du grenier, comme les oripeaux d'un jour de Saturnales.

Le Peuple fait la langue. Il a dit: aristo, aristo survivra.

Qu'est-ce que les Salons dans l'histoire? Une tache de débauche. Leur rivalité avec le Peuple c'est la prétention du ruisseau d'infliger son nom au fleuve qu'il salit

de la fange ; c'est la lutte d'un égout contre la Seine.

N° 95 (Avril 1850) La France est à nous, nos idées sont, on peut le dire, son âme et sa vie. A travers toutes les vicissitudes, toutes les oscillations, elle y revient par son mouvement propre comme l'aiguille aimantée au Pôle Nord. L'estomac nous l'arrache quelquefois ; toujours le cerveau nous la ramène.

N° 139 (Lettre à A.) Sous prétexte qu'il ne faut pas préférer la créature au créateur, le catholicisme mène droit à la Débauche, en proscrivant l'amour.

N° 20. Il y a une doctrine à proscrire, c'est celle qui proscrit. Le recours à la violence, déclaration d'incompatibilité avec la Discussion, est un aveu et une preuve de la perversité, par conséquent un arrêt de mort prononcé contre elle par

elle même.

Moniteur du 22 8bre 1848.

Sur le remplacement militaire.

M. Thiers : « De quoi te plains-tu, —
« misérable ? Tu es trop heureux qu'on
« remplace tes haillons par une bonne
« capote, ta galette d'avoine par du pain-
« bis, la paille de ton cheuil par le matelas
« du lit de camp ! »

N° 1144. Les fortunes se sont faites au — premier temps de notre histoire, par la conquête ; plus tard par les confiscations, les grâces royales ; chez la classe moyenne par l'usure, les abus de confiance ; pendant la Révolution, par les achats de biens — nationaux, par l'agiotage, par les fournitures d'armées ; sous l'empire par la guerre, les donations impériales ; depuis 1814 par les spéculations, les jeux de bourse, les faillites habiles.

Chez les modernes enrichis, la première

~~habiles~~.

~~Chez les modernes caraïbes, la première~~ génération se compose d'usuriers ; la deuxième de débauchés et de joueurs.

N° 123. Tentative d'évasion de Belle-Isle.

(5 avril 1853) Il s'agissait de sortir : 1° de la prison ; 2° de l'île. A cette époque (1853) il y avait deux rentrées ; la première vers la nuit tombante, retraite du grand préau dans la cour du quartier ; la deuxième à 8 heures en hiver (8bre à Mars), à 9h en été (avril à Septembre) ; fermeture des corridors et ronde des gardiens dans les cellules.

Nous choisissons le mois d'avril et la nouvelle lune pour cumuler le bénéfice de l'obscurité et de la fermeture tardive.

Deux mannequins, nos Josies, destinés à mystifier la visite de 9 heures, sont installés sur des chaises, dans l'attitude qui nous est le plus habituel. La lampe brûle sur la table dans chacun de nos deux cabanons.

Nos instruments de fuite consistent en deux frêles cordes à nœuds fabriquées avec beaucoup de peine, de temps et toutes sortes de bouts de ficelles. L'une des extrémités se termine par un crochet en fer, l'autre par un barreau de bois.

A l'un des angles du préau se trouve un puits, de 15 pieds de diamètre sur 40 de profondeur, fermé d'un mur circulaire, et coiffé d'un toit conique en ardoises. Une ouverture en forme de fenêtre percée dans le mur, donne accès à l'intérieur.

Vingt minutes environ avant la première rentrée je me dirige vers ce point d'un air d'indifférence, la corde en paquet sous ma capote bien boutonnée.

Au moment où le gardien se retourne, pendant sa faction de long en large, je fixe le crochet à la solive d'où pend la poulie; puis enjambant la margelle je m'attache et..... malédiction! arrivé au bout de ma course sur l'échelon terminal, je me trouve plongé à mi corps dans un bain des plus frais, fort heureux encore de ne pas en avoir par dessus la tête.

Première déception ! la longueur de nos échelles à nœuds avait été calculée une huitaine auparavant sur la hauteur des eaux. Il s'agissait en effet de descendre assez bas dans l'ombre pour échapper à un coup d'œil jeté dans haut, par hazard, au fond du puits.

Par malheur il y avait plu beaucoup depuis 5 à 6 jours ; et, absorbés par nos préparatifs, nous n'avions pas songé à cette pluie qui allait faire monter l'eau.

Que faire dans cette position ? contre-fortune bon cœur. Le vin est tiré : il faut le boire.

Peu après j'aperçois poindre là-haut Cazavant qui file comme une flèche et tombe tout chaud, avec une imprécation, dans ce bain désastreux qui ne figurait pas sur notre programme.

Bientôt la cloche sonne ; le préau se vide ; on y pose les factionnaires ; le jour baisse.

Accroupis sur notre perchoir et trempant jusqu'à la ceinture, nous passons une heure et demie à tourner sur l'eau, dans

les ténèbres, au fond de cet abîme, comme le bouchon au bout de la ligne.

Cependant la nuit est faite; il faut remonter.

Moment critique, terrible! A bout de force par la fatigue de la position, les membres inférieurs entièrement perclus, les mains raides de froid et crispées convulsivement autour du maigre cordeau, je me débats dans le vide, la mort sous les pieds, luttant en désespéré contre la défaillance qui détend mes doigts, brise ma poitrine et voile mes yeux d'un nuage de sang.

J'arrive enfin, qui sait par quel miracle à la hauteur de l'ouverture; je me cramponne, je me hisse et je reste anéanti, couché sur le ventre, tête de-ci, jambes de-là en travers de la margelle.

Quelques minutes s'écoulent ainsi dans un demi-évanouissement.

Peu à peu l'air revient à mes poumons, l'élasticité à mes muscles, et je puis prendre pied sur le plancher des vaches.

Cazavant avait attendu en silence, —

perché dans son bain, le dénouement du drame. C'est à son tour d'effectuer l'ascension périlleuse. Mêmes péripéties, mêmes angoisses. Mais dès qu'il est à portée je le happe au collet et l'aide à franchir le dernier pas.

Nous voilà rendu au grand air. Nuit noire, brouillard intense. Là, à quelques mètres, un factionnaire. Au moindre bruit, pris!

Pour éteindre nos pas, il nous faut, les doigts gourds et morts, recouvrir de chaussons nos souliers gonflés d'eau, puis débrouiller à tâtons les cordages tordus par l'humidité.

Une demi-heure gaspillée à cette besogne interminable.

Enfin nous sommes prêts - En avant!

Le premier obstacle touche au puits; c'est la palissade, haute de 8 pieds. Elle est escaladée, non, sans quelque tapage de mon compagnon, peu ferré sur la gymnastique.

En traversant à la course la lande nue, qui s'étend de cette barrière aux fossés de la citadelle, le sol manque brusquement -

sous nos pas, et je tombe à plat-ventre dans un tron à fumier. Bah! ce n'est rien! Parvenus à l'extrémité du mur extérieur de l'enceinte, à son point de rencontre perpendiculaire avec le fossé, je mets bas ma capote que nous lions sur le milieu d'une des cordes.

Cazavant, l'Hercule de l'association, lance ce paquet sur les tessons de bouteilles qui hérissent la crête de la muraille. Nous espérons que le drap, en s'accrochant au verre, maintiendra solidement suspendu de part et d'autre, les deux bouts pendants de l'amarre; tel est, du moins, notre espoir.

Malheureusement, en dépit d'efforts réitérés le projectile ne parvient jamais à destination. L'enceinte est trop haute ou le bras trop faible.

Tout-à-coup la cloche sonne!.... la fermeture! la ronde des chambres! l'heure fatale nous surprend attardés dans la prison au lieu de nous trouver libres en rase campagne, selon nos prévisions, avec la chance de fuir à la course.

---

l'appareil nous tombe des mains.....
Immobiles, l'œil et l'oreille tendus vers cette région noire et muette où peuvent éclater les torches et les clameurs de la poursuite, nous attendons!..... les minutes passent.... 5 - 10 - 15.... rien! ....toujours rien! Silence et ténèbres!.. les mannequins ont vaincu; vivent les mannequins!

Vite!... à l'œuvre! - Cazavant reprend, mais en vain, ses exercices de balistique. Défense de sortir par ce point... Eh! bien, cherchons ailleurs; nous avons maintenant la nuit devant nous. Le péril le plus pressant est conjuré. Ce premier succès centuple notre ardeur.

Le mur d'enceinte se prolonge à travers le fossé qu'il barre, et va s'appuyer à l'escarpe d'un des nombreux saillants de la citadelle.

On avait l'habitude de jeter les balayures dans ce coin du fossé. De là un amas d'immondices qui attire aussitôt notre attention, en nous offrant l'avantage de diminuer la profondeur

de la Descente ; puis, une fois en bas, de placer plus à notre portée le sommet de la clôture. En outre, le mur est moins élevé là qu'ailleurs. Descendons.

Un petit piquet, enfoncé en terre sur le bord de la contrescarpe, retient en double une corde à noeuds, pliée en — double, de façon que les deux extrémités pendent ensemble de même longueur. Nous nous laissons couler par là dans le fossé.

De là il s'agit de ramener à nous le cordage. Nous tirons sur l'une des — extrémités ; il résiste.

Cazavant s'adosse à la contrescarpe et me fait la courte échelle. Grimpé sur sa tête, je remonte le long de l'amarre pour la dégager du haut ; j'échoue. Elle est décidément prisonnière du piquet ; d'un choc brusque nous la rompons. Une moitié nous demeure dans les mains ; il faut abandonner l'autre.

Reste donc à franchir la muraille qui barre le fossé. Bien que distant d'au moins 3 mètres, le monceau de balayures

formant éminence permet de lancer la capote de moins bas sur le couronnement, et facilite la manœuvre.

En effet, elle réussit cette fois. L'étoffe se fixe aux tranchants du verre.

Je saisis la corde en hâte, et me démenant de toute la puissance de mes muscles chétifs, j'atteins le sommet, un peu inquiet de l'accueil des embouteilles, accueil au demeurant tout pacifique ; car il me permet d'enfourcher sans dommage la houppelande qui me protége de l'épaisseur de ses plis contre la morsure des tessons.

Je me redescends au plus tôt de l'autre côté.

Cazavant, quoique plus lourd, glisse prestement avec le même bonheur dans cette dernière escalade. Nous sommes dehors !

Dix heures sonnent à l'horloge du Palais

Il s'agit maintenant d'enlever ce parapluie qui va dénoncer notre fuite au point du jour. Me hissant une fois encore au moyen du cordeau, j'essaie en vain de dépêtrer l'étoffe. Le poids de

nos corps et notre passage sur le faîte ont si bien enchassé et enchevêtré le drap dans les pointes du verre que rien ne peut l'en détacher.

La posture n'était pas commode. Dans mes soubresauts, le grelin casse, et me voilà par terre, mais sans avaries. La capote révélatrice reste étalée sur le mur.

Bien qu'échappés de la prison définitivement nous avons gagné le large.

Il faut sortir du fossé, et, dans ce but, nous mettre en quête, à tâtons, d'un escalier, d'une rampe, d'un dégagement quelconque, aboutissant au glacis.

Impossible d'apercevoir nos propres mains, tant l'obscurité est profonde.

Comment se reconnaître dans ce dédale de fossés qui enveloppent les dehors multipliés de la citadelle, demi-lunes, contre-gardes, couvre-faces, tenailles &c &c, sans compter le corps de place?

Il paraît que certains de ces ouvrages

sont mal entretenus et tombent en ruines. Cette négligence coûte cher à nos tibias et à nos rotules. Nous trébuchons à chaque pas sur un chaos de décombres, de blocs gigantesques qui nous infligent de rudes contusions.... Et toujours point d'issue!

Des deux côtés de hautes et noires murailles, l'escarpe à gauche, la contrescarpe à droite, avec une échappée moins sombre, en haut, vers le ciel.

Enfin de choes en chutes, à travers des monceaux de pierres énormes, — portions éboulées de contrescarpes, ce colin-maillard nous amène au pied d'un talus très-raide, sans doute la paroi en terre laissée à nu par la chute du revêtement écroulé. Nous tentons inutilement l'assaut de cette brèche presque à pic.

Une idée! J'ouvre mon couteau et demande à Cazavant le sien; creusant d'abord un trou à la paroi, j'introduis le pied dans cet étrier; je plante les deux couteaux dans l'escarpement, et

je m'enlève sur ce double appui. —
Repiquant alors le couteau gauche pour
m'y retenir, je fouille de la main droite
cette seconde entaille, et, de marche en
marche, à l'aide des deux lames, —
j'accomplis, non sans peine, mon —
ascension finale.

Cazavant me jette d'en bas notre
dernier tronçon de corde; j'en retiens
une extrémité; il saisit l'autre; et moi
tirant, lui se hâtant, il est bientôt à mes
côtés.

Victoire! Nous voici enfin hors de ces
catacombes, debout sur le glacis, la bise
nous soufflant au visage. En face à 2
lieues, le phare de Bangor promène en
cercle, dans le brouillard, l'éclair intermittent
de ses feux. Je propose de marcher droit
sur ce grand œil rouge qui nous regarde
avec un étrange clignotement d'éclats
et d'éclipses.

Avis funeste, gros de désastres. — Nous
partons.

Notre voyage par monts et par vaux,
au milieu de cette île ensorcelée, n'est

gne une série de culbutes dans les ruisseaux, les fossés, les marais et les mares, une bataille meurtrissante contre les fourrés d'ajones.

Roulus, haletants, trempés d'eau et de fange, lardés d'épines, déchirés, saignants, après 3 heures d'une course folle, nous arrivons au pied du phare. Le foyer mystérieux darde, par dessus nos têtes, à travers le tissu condensé de la brume, sa longue traînée rougeâtre qui va s'éteindre au loin dans la nuit.

Notre malencontreux Odyssée touche sans doute à son terme.

Une indication imprudente, sinon perfide, m'avait signalé un vieux loup de mer de Radence, nommé Jean-Louis, comme l'homme essentiel pour une traversée interlope (Radence est un hameau voisin du phare); il doit être proche.

En ce moment, un chien aboie à quelques centaines de pas; c'est le premier bruit vivant qui nous salue depuis le début de nos aventures. Nous avons sillonné de zig-zags toute la

largeur de l'île, au milieu d'un silence de mort.

En marchant dans la direction de la voix, bientôt des maisons pointent dans l'ombre. La boue clapote plus liquide et plus profonde, signe certain que la route s'est changée en rue ; enfin nous longeons des bâtisses ; c'est un hameau.

Sur le seuil d'une allée apparaît soudain un fantôme debout, immobile, muet, nous suivant de l'œil en silence. — Eh ! c'est un individu en chemise. — Cazavant s'accoste. « Brave homme, quel « est le nom de ce village ? » — Vague. — « Y a-t-il loin d'ici à Radence ? » Dix minutes. — « Connaissez vous Jean Louis « à Radence ? » — Oui — « Voulez-vous nous « conduire chez lui ? Voici cinq francs. » ..... Le fantôme disparaît au fond de l'allée. Presque aussitôt revient, toujours en chemise, un homme plus jeune, beaucoup moins laconique, un vrai juge d'instruction celui-là ; questionneur jusqu'à l'hostilité, il nous accable de questions peu bienveillantes. Il finit néanmoins par

accepter nos offres, mais d'assez mauvaise grâce, et va s'habiller, nous laissant plantés au milieu de la rue à l'attendre. De là nous pouvons saisir les vivacités d'un dialogue bas-breton qui se prolonge dans l'intérieur de la chaumière.

Le brouillard commençait à se résoudre en pluie fine et pénétrante.

Ennuyés de grelotter les pieds dans la boue, nous hélons notre guide qui se décide à sortir et prend la tête de la caravane.

Bon Dieu! que son humeur est changée! Ce n'est plus ce bourru de tout-à-l'heure; c'est un phénix de courtoisie, de prévenance et de sollicitude, attentif à nous dénoncer le moindre caillou de la route; c'est une mère aux petits soins, un triple tartuffe conduisant deux triples sots à l'abattoir, un renard conduisant deux oies à son garde-manger.

Que l'infortune rend bête!

Escortés de ces tendresses, nous franchissons le ravin qui sépare Vague de Radence, et notre Breton heurte à la porte de

Jean-Louis.

On ouvre ; nous pénétrons dans une espèce de bouge Hottentot. Un homme de quelques 60 ans, assis, une chandelle des 12 à la main, dans un tas de sales haillons figurant un lit, nous demande le motif de notre visite. (Il était de 1 à 2 heures du matin)

« Une affaire pressante, lui dis-je, « m'oblige à passer sans retard sur le « continent. On m'adresse à vous comme « à la personne la plus capable de « nous conduire. »

Jean-Louis d'un air de profonde surprise. « Et qui a pu vous dire cela ? je ne suis « ni marin ni pêcheur ; je suis paysan ; « je ne travaille qu'à la terre. »

J'insiste ; il persiste. Le colloque tournait mal.

Tout-à-coup une voix jeune et civilisée, partant du fond de la cabane, derrière moi, me dit en très bons termes ; « Moi, Monsieur, je suis marin et je « vous aurais passés très-volontiers si « la chose était possible. »

A cette interpellation, je me retourne et vois un nouveau personnage dont je n'avais pas soupçonné la présence. Il était enseveli, lui aussi, dans je ne sais quel amas de guenilles, masqué sous des loques pendant en forme de rideaux.

Charmé du ton et du langage de ce jeune homme, je le prie de se lever pour recevoir une communication particulière.

Il s'habille et je vois un beau garçon de 22 ans, aux traits pleins de douceur, de distinction et d'intelligence. - De mieux en mieux.

Je l'emmène, avec Cazavant, à 30 pas de la hutte, et je lui offre 500 f pour nous tirer de l'île, en déclinant notre position de prisonniers politiques évadés.

« Je l'avais deviné, me repond-il, en « me serrant les mains avec effusion, et « je ne demande qu'à vous servir. Mais « on ne peut pas songer à mettre un canot « à la mer; il serait, à l'instant même, « brisé en mille pièces. Voyez! et du geste il indiquait la plage où des montagnes d'eau déferlaient coup sur coup,

avec un mugissement épouvantable, en faisant trembler la terre sous le choc. C'est à peine si nous pouvions nous entendre à travers le hurlement continu de la mer sauvage. Il ventait grand frais du Sud-Ouest, et déjà, la veille au soir du fonds de notre puits, j'avais écouté avec inquiétude le sifflement de la rafale dans les ardoises du Pavillon-conique.

Eh bien, remettons à demain. Vous nous trouverez un asile pour la journée et la nuit votre embarcation viendra nous prendre.

« Voilà justement ce qui n'est pas en « mon pouvoir ; je suis marin des classes ; « on lève tout le monde pour cette guerre « de Russie. J'ai reçu l'ordre de le joindre, « et il faut que je sois demain matin à « Palais pour répondre à l'appel. »

— Différez 24 heures ; 500 f valent bien l'appel d'une punition légère.

— « Impossible ; c'est demain même que « j'embarque. Raisvoyons ; je ne suis « pas absolument indispensable. Il y a

« dans l'île, un jeune homme de mes amis
« qui possède une embarcation, et se
« chargera volontiers de votre passage.
« Avant de me rendre au commissariat,
« j'irai lui proposer l'entreprise et en
« régler avec lui les détails. Il n'aura —
« qu'à vous emmener. »
— Très-bien; et chacun de vous aura
250f car vous serez l'un et l'autre pour
moitié dans le service rendu. —
« Oh! Monsieur, cela n'est pas de
« nécessaire; croyez que je n'agis point
« ici par intérêt, mais de cœur; vous
« n'êtes pas des malfaiteurs. »
L'ambiguité de non-sens, de disparates
devaient suffire à donner l'éveil. —
Symptômes perdus nous! Les —
malheureux ont besoin de se confier;
ils repoussent le soupçon comme un
ennemi.
L'attitude du jeune marin nous
rassure. Seul, il ne bat pas la campagne;
c'est assez pour écarter toute autre
impression. Sa cordialité, ses élans
de sympathie, son air de franchise,

la précision de ses promesses ont entièrement conquis notre confiance. Suivant l'usage, nous fermons les yeux aux aspects sinistres pour ne les ouvrir qu'aux perspectives riantes.

Entre-temps, la nuit s'avance. Le programme définitif dûment arrêté, l'homme de Vague prend congé pour regagner son village. Au lieu des 5 F prévus, je lui en remets 35 qu'il empoche après quelques grimaces de désintéressement.

Nos gardes sont loin d'être sèches; mais le besoin de sommeil est général, il faut donner au repos les deux heures qui nous séparent du jour. On monte l'échelle du grenier. Le marin, armé d'une chandelle, nous installe sur la paille, et barricade soigneusement notre retraite avec des cages à poulets, des planches, de la litière et 50 vieux débris. L'instant des adieux venu, il étreint nos mains avec force dans les siennes, et, d'un air attendri :

« Messieurs, comptez sur moi; je

« vais préparer votre départ. Dans 24
« heures vous serez en mer. Mon ami
« est aussi sûr que moi. Je ne regrette
« que de n'avoir pu vous sauver moi-
« même. Croyez que je vous suis tout
« dévoué. Je sens que je vous aime déjà
« comme des frères. »

Il avait des larmes dans la voix. Comment se méfier d'un si bon jeune homme? Nous étions nous-mêmes fort émus. Qui sait même si nous n'avons pas un peu pleuré! J'espère que non.

Après de chaleureuses protestations de gratitude, je lui remets 40[f] en sus de sa quote-part de 500[f] qu'il doit partager avec son compagnon. Il ne les accepte qu'avec peine, sur mes vives instances. Ô innocents! ô candeur!

Il part, nous laissant émerveillés de la chance qui, dans un trou de la Bretagne, a improvisé un si généreux ami à deux pauvres fugitifs. La situation nous semble magnifique. Pas l'ombre d'un doute! Les allures équivoques du garde et de Jean-Louis

achèvent de disparaître devant la scène des adieux. Nous sommes brisés, rendus ; mais nous serons libres !

Foin du sommeil ! Nous n'y songeons guère. D'ailleurs ce n'est pas sous notre défroque glacée qu'il viendrait nous chercher. Malgré la fatigue et l'épuisement, à peine si nos yeux se ferment à demi quelques minutes dans un assoupissement fiévreux.

Voici l'aube. La tête du vieux Jean-Louis paraît en haut de l'échelle ; il dérange un peu l'échafaudage de clôture et s'informe avec intérêt de notre santé. Il sollicite nos ordres pour le déjeuner.

Nous demandons du pain et du lait, mais surtout des nouvelles du marin et de ses négociations avec le pêcheur, notre futur pilote. Il balbutie 2 ou 3 mots inintelligibles et se hâte de redescendre. Le soupçon ne veut pas mordre.

Peu après se présente le chérubin

rose qui réclame 5ᵗ pour acheter des vivres — les voilà. — Il prend et se retire.

Bien éveillés et pleins d'espoir, notre conversation pétillait vive et gaie, lorsque soudain des cris retentissent au loin.

Chut! Écoutez! — ah bah! répond Cazavant d'un ton goguenard, allez vous prendre la panique à chaque gamin qui braille? Il n'avait pas fini que les clameurs redoublent et s'approchent en tumulte. Par ici! Par ici!

Au-dessus des autres retentit la voix du Gardien-chef. Il est au pied de l'échelle criant à tue-tête: ils sont là-haut! ils sont là-haut! et d'un ton furieux:

« Descendez; descendez tout de suite! »

Nous sommes vendus, dit Cazavant.

Ah bah! vous croyez, dis-je, raillant à mon tour.

Le Gardien-chef monte avec plusieurs gendarmes; (nous n'avions ni bougé

ai soufflé); culbute les barricades.
Un soldat saisit Cazavant et le pousse
vers l'ouverture du grenier. Un autre
m'empoigne par les pieds et me
traîne sur le plancher.

— Jetez le en bas crie le chef des
Sbires, et l'homme aux aiguillettes au
tricorne me précipite par la fenêtre —
comme une botte de paille.....

Je tombe au pied de l'échelle dans
la cour, au milieu d'un rassemblement
de gendarmes et de geôliers armés de
fusils doubles. On me relève à coups de
crosse. Je suis roulé, foulé, roué.

« Si tu bronches, clame le Maréchal
« des Logis, je t'envoie une balle dans la
« tête. »

« Ah! mais, c'est qu'on ne s'en va
pas d'ici, ajoute le guichetier porte-clefs,
Basilet, le plus altéré de la troupe.

— Chaudin, avec deux acolytes, me
dépouille nu sous l'averse qui tombe.

« Ils sont de l'argent, beaucoup d'argent,
répétait le capitaine des alguazils; « ils
ont aussi une carte de Belle-Isle, cherchez!

chercher ! »

J'avais en effet consulté cette carte devant le comptoir nocturne ; nos traîtres n'avaient pas perdu un détail. Quand à notre argent, ils en connaissaient bien la couleur.

Chauvin qui m'habillait si lestement dans le ruisseau avait failli périr au Mont-St Michel, par la vengeance des détenus militaires, ordres de ses noirceurs. Ils le saisissent un jour dans la cuisine, et l'élevant au-dessus de l'immense chaudière où cuit le dîner de la prison, ils vont le précipiter dans le liquide bouillant lorsque des voleurs l'arrachent de leurs mains, pas assez vite néanmoins pour lui sauver 3 ou 4 coups de couteau qui le laissent pour mort sur la place.

Après sa guérison, on avait fait cadeau de ce personnage aux prisonniers politiques de Belle-Isle.

Les naturels de Radence attroupés, faisaient galerie autour de cette Bacchanale.

« Ce sont des brigands ! des canailles !

des bandits ! » hurlaient les assommeurs.

« De l'or ! voilà de l'or ! » s'écrie Chauvin qui vient de dévisser le viatique dans ma flanelle.

Les Bretons font de grands yeux. Le mot « de l'or » leur va au cœur et les rend à la pitié.

La vue des espèces a remué leurs entrailles.

La force armée saisit au vol l'impression. « Ce n'est pas étonnant que ces gens-là « aient de l'or, dit sententieusement « le Maréchal des logis ; ils ont assez « pillé la France quand ils étaient au « gouvernement. »

Les écus pris on me garrotte toujours nu.

Cazavant avait passé par les mêmes cérémonies.

On nous pousse dans une chambre au rez-de-chaussée, carrelée, assez propre. Une femme y pleure. Le Gardien-Chef s'approche rudement

« Qu'avez-vous à pleurer ? »

Des sanglots et point de réponse

« De quoi pleurez-vous ? Est-ce la peur ? »

Même pantomime.

Ces larmes déconcertent un peu notre estaffier. Il devine sans doute que la population n'est pas à la hauteur de son héroïsme, et fait cesser les violences. On nous délie, on nous restitue nos habits. Pendant toute cette exécution nous n'avions pas desserré les dents.

La meute se rallie et se met en mouvement pour le retour; mais j'étais à moitié mort de la chûte, des coups, du froid. Impossible de me tenir debout.

« Je vais faire un réquisitoire pour une charette, répète deux ou trois fois d'un ton magistral le Maréchal des logis.

On prend, à mes frais, un tombereau dans un moulin, et l'on m'y dépose, enveloppé d'une vieille couverture trouée. Prix de la location de la couverture pour 2 heures - 1 franc; de la charrette 5 francs. Hospitalière Bretagne!

Cazavant moins avarié suit à pied à mi-chemin, un détachement d'infanterie, sous les ordres d'un énorme lieutenant, haut de 2 mètres, autour la

voiture ; et le convoi poursuit sa marche vers la citadelle dans ce pompeux appareil.

Une quinzaine de journaliers qui faisaient la corvée sur la route, interrompent leur besogne à notre approche et nous regardent défiler l'œil stupide la figure hébétée. L'un d'eux, face bestiale, harangue ainsi l'escorte avec un gros rire de crétin : « Ah ! Ah ! vous les avais attrapais ! « Ah ! Ah ! vous les avais attrapais ! »

Ils étaient hors de vue qu'on entendait encore et ainsi de suite au loin : Ah ! Ah ! vous les avais attrapais ! Aimables bretons !

La masse des soldats paraît indifférente, quelques uns affectent de rire aux éclats. D'autres, au contraire, ont l'air peiné, surtout un sergent dont la belle figure pâle en profil grec, dénote une véritable tristesse.

Une jeune fille au teint vermeil, qui revient du marché en grande toilette, nous croise dans la plaine

avec un joyeux sourire. Notre aspect est si gai!

Les habitants de Palais nous attendaient comme un spectacle; ils ne sont pas riches en distraction. Les gamins nous octroient l'honneur de leur compagnie jusqu'à la porte de la prison qui se referme sur tous ces curieux. La charrette tourne dans la cour du Lazaret et notre Odyssée vient se terminer au cachot, avec le pain et l'eau pour consolation.

J'en suis quitte provisoirement pour 4 jours et 4 nuits de fièvre ardente. — Rien de cassé, mais le corps sillonné d'ecchymoses des pieds à la tête, et nuancé des plus belles teintes de jaune, de bleu de vert et de noir.

Malgré ces désagrements, petit bonhomme vit encore et vous souhaite le bonjour avec mille prospérités, en vous expédiant ce spécimen de la trahison modèle, une trahison — catholique et royale.

N° 124. L'âge d'or rêvé par la Réaction dans l'ordre politique, ce n'est ni l'empire ni la régence, ni même Henri V : c'est Nicolas dans l'ordre social c'est le Peuple tombé plus bas que la glèbe, plus bas que les nègres, tissant de sa propre misère la prospérité publique.

Qu'avons nous ? La République de Bonaparte, de Berryer et de — Montalembert, la République des Jésuites et de la contre-révolution.

Qu'elle périsse cette République de naufrage, d'asservissement et — d'ignominie !

N° 102. Doullens. Reconnaître la virginité du Suffrage universel accouplé avec l'inquisition, et parler de Souveraineté du Peuple comme le Sénat Romain parlait de République sous Néron et Tibère, c'est une lâcheté qui deviendrait trahison, si elle devait perpétuer, en la couvrant du bouclier de l'inviolabilité, la tyrannie de ce monstrueux accouplement.

Devant la discussion anéantie, il ni a plus qu'un mot : Caveant cives ne quid .... Citoyens, la Révolution est en danger. L'empoisonnement du scrutin par le monopole de la Presse est le plus grand des crimes ; c'est le devoir commun d'en poursuivre à outrance le châtiment sur les coupables.

N°103 (avril 1850) N'est-ce pas un scandale de voir derrière un orateur parlant à la France du haut de la tribune, un homme debout, la férule en main, le cou et l'oreille tendus — pour happer les sons au passage, tout prêt à frapper si on s'avise d'articuler ba-bé-bi-bo-bu autrement que par la méthode des frères Ignorantins.

Et de quel droit s'érige-t'on en grand inquisiteur, arbitre suprême de l'orthodoxie et de l'hétérodoxie des doctrines ? Serait-ce du droit de l'assemblée ? Elle ne l'a pas ce droit et ne saurait le déléguer. La tribune

ne relève que de la Nation.

Quand un représentant parle il est une des voix du Pays, et l'assemblée n'est qu'un auditoire qui lui doit silence et attention.

Personne ne peut mettre la main sur la bouche du pays.

La liberté de la tribune n'a son contrepoids et son correctif que dans elle-même, c'est à-dire dans la contradiction.

Toute limite, toute contrainte, imposée par la Majorité, ou en son nom, est un attentat à la souveraineté du Peuple qui réside tout entière dans l'orateur lorsqu'il occupe la tribune.

N°6. Les paysans en quarantaine dans leur hameau, avec le Seigneur pour intendant sanitaire et le curé pour médecin.

N°16. « La guerre aux impôts, dit Montalembert, c'est la même guerre du socialisme contre la religion, la propriété, la famille, la société tout entière. »

la religion, si elle est fausse, c'est pour nous un droit et un devoir de la combattre, comme de redresser les abus de la propriété.

la famille, nous prétendons la purifier du mercantilisme et des impudeurs qui la souillent.

la société nous sommes résolus à la défendre contre une poignée de dominateurs factieux qui se posent avec audace comme étant la société entière.

N°. 49 (Janvier 1849.) Si ce parti honnête et modéré, couvert de sang et d'opprobre, prolonge quelque temps encore son misérable règne, l'Académie, sous peine d'être inintelligible, devra réviser son dictionnaire, et ces deux mots ignominieux : honnête,

modéré, deviendront les plus flétrissantes épithètes de la langue française

---

Joindre les actes du sybarite au langage du stoïcien....

Héritiers de Sénèque, écrivant sur une table d'or son traité du mépris des richesses.....

Erreur désastreuse de croire transformer un Pays par des moyens purement matériels!

N°50 (Janvier 1849)

J'ai eu pour ennemis mortels tous ceux qui ont trahi ou souillé la Révolution.

Patriotes, c'est pour vous seuls que je parle. Jugez! — Cette haine des déserteurs de la République est mon meilleur titre à votre affection et à votre estime.

N'oubliez pas que tout ce qui m'a frappé a frappé du même coup la Révolution

---

N°53 (Mars 1849) Il fallait prendre un fouet de poste et chasser ces rapacités. Ils connaissaient bien ma pensée, de là tant de haines conjurées. Ils voulaient passionner les intérêts, moi les consciences; et ils m'accusent de ne pas connaître les hommes!

C'est avec le levier de l'enthousiasme qu'on soulève le monde.

Toutes les combinaisons de la Science, tous les raffinements de la théorie, tous les calculs de l'économie mathématique ne créeront jamais la millième partie de cette force irrésistible qui naît de l'élan des cœurs et de l'exaltation des âmes.

N°77. (Février 1850) Aux Royalistes!

Nous n'étions pas nés en 1793; les plus vieux d'entre nous datent du siècle.

Il n'y a pas de sang sur nos mains; les vôtres en sont rouges.

Vous avez fait la terreur blanche; j'ai vu les têtes que vous avez coupées: j'avais

17 ans. Ce n'est pas votre seul exploit, vous en avez bien d'autres à votre dossier; les vers n'ont pas achevé de ronger les 3,000 victimes de votre dernière St Barthélemy

---

N°78. Le Journal des Débats.

« Il y a déjà longtemps que l'octroi
« de Paris est un octroi de bienfaisance. »
Economie politique de Robert Macaire!

On demande au peuple l'argent avec lequel on lui paie ensuite son travail; cela revient à lui demander son travail pour rien.

Suppression de la voûte Aumaire dans l'intérêt de la Paix publique.

« C'était, disent les Débats, un nid à
« rassemblements, un quartier-général
« d'émeutes, une citadelle de révolte &c. »

Singulière manière de prévenir les Révolutions!

Si on supprimait le lit de la Seine, la Seine serait supprimée aussi!

N°144. Allier les raffinements de la dévotion aux raffinements de la gourmandise, et placer le sanctuaire de la gastronomie à l'ombre du sanctuaire de l'Eglise.

Les pâtés de thon à 20ct pour les familles chrétiennes dans le saint-temps de carême!

N°157 (2 7bre 1858) Jeté entre deux civilisations, l'une à son berceau, l'autre à son cercueil, en lutte contre toutes les deux, le christianisme hait la première qu'il étouffe en fils parricide, et périt des mains de la seconde, héritière et vengeresse de son aïeule.

Entre les deux, son vrai règne: le moyen-âge, la barbarie.

La condamnation de l'usure, espèce d'acquit de conscience, doctrine d'apparat, lettre morte, vaine formalité, bouffonnerie comme la protestation papale contre chaque avènement Napolitain, — démonstration dérisoire qui vaut les

titres de Roi de France et d'Angleterre, Roi de Sardaigne et de Jérusalem &c.

On prêche le matin le prêt gratuit, et l'on place le soir à 10 du cent pour une bonne oeuvre (Moniteur du 25 au 29 août 1858 (M. l'abbé Clergeau connaît les bons endroits.

Manuel du Confesseur de l'Evêque du Mans, Bouvier.

Les femmes honnêtes s'enfuient indignées; la honte ferme leur bouche à la plainte; la pudeur est une garantie de silence. Dans l'Hérault, proverbe:

« Il n'y a que les catins qui aillent à « confesse. »

La chasteté c'est l'amour; il n'y a de chasteté que dans l'amour.

L'Eglise condamne l'amour, l'anathématise et le flétrit; elle proscrit donc la chasteté: créer des âmes à Dieu seul but du mariage. Réprobation de l'amour. Préférer le créateur à la créature: refrain éternel, acharné.

Anathèmes redoublés, guerre sans trève contre l'amour de la créature prenant celui du créateur. Prédication d'égoïsme qui dessèche le Coeur.

L'attente quotidienne de la fin du monde, surtout dans les premiers siècles, destructive de toute activité terrestre, de toute vie politique, — cause énergique et rapide de la dissolution sociale.

Cette attente poussée dans le principe jusqu'à la monomanie, se perpétue jusqu'au 16e siècle et survit encore dans les sectes — millénaires qui donnent de temps à autre, en Amérique, de si grotesques spectacles.

Cette croyance, aujourd'hui — disparue et oubliée, joue un rôle capital dans les premiers temps du christianisme; elle domine la lutte engagée entre l'Empire et la nouvelle religion.

Le christianisme détruit le citoyen pour ne conserver que le sectaire;

l'énerve, paralyse, anéantit l'énergie sociale, supprime le devoir de la cité, ne laisse que des voyageurs le sac au dos, prêts pour l'autre monde — indifférents à tout le reste.

Patrie, famille, tous les soins d'ici-bas s'effacent devant l'intérêt du salut. L'empire est livré aux barbares par la négligence des choses de ce monde, par le quiétisme bigot et la destruction de l'énergie militaire.

Les barbares, une poignée d'hommes impuissante contre une société qui aurait gardé le sentiment de sa propre conservation. Leurs armées très-faibles de nombre, n'auraient pu même essayer la lutte contre l'empire si le christianisme ne l'eût désarmé et châtré.

Pour avoir une idée juste du rôle joué par cette superstition dans la grande débacle, il faut lire St Augustin qui écrivait au commencement du 5e siècle, au moment même où les barbares passaient le Rhin. On verra

de quoi s'occupaient les esprits à
cette heure décisive et fatale.

Pour juger une institution, il ne
faut la prendre ni à son berceau ni
à son lit de mort, mais dans sa vi-
rilité; le christianisme ne l'avait
pas encore atteinte sous les Empereurs;
il ne fesait que de naître. Le vieil
Empire restait debout, miné par le
nouveau culte mais point tombé.
Sa puissance ne venait pas du
christianisme qui l'a détruite au
contraire, et qui a tué la civilisation
gréco-romaine.

S'il n'était point l'âme de la société
romaine, il ne l'est point davantage
de la société moderne, qui s'est
dégagée de son étreinte depuis le 15e
siècle et ne se développe qu'en
s'étouffant. Ni l'une ni l'autre des deux
civilisations qui marquent et enserrent
son début et sa fin, n'est son œuvre; il a
tué l'une, et l'autre le tue.

Le christianisme ne règne et ne
gouverne seul, il n'est maître et

Souverain sans partage que du 7e au 16e Siècle. C'est pendant ces 800 ans de domination absolue, exclusive, — qu'il faut le voir à l'œuvre et apprécier ses mérites. L'histoire est là qui raconte et nous donne les pièces du procès; il est jugé.

Le Christianisme ne grandit que par l'étouffement progressif de la civilisation antique! Il jette l'empire aux barbares, et un digne associé de ces hordes sauvages signale son — avénement définitif, sa prise de possession du monde par le — déchaînement de l'ignorance et de la barbarie.

Le premier trait mortel qui l'atteint, c'est l'imprimerie qui frappe du même coup l'ignorance, son incarnation.

De ce jour il décline, et se précipite à travers le redoublement des lumières, aussi rapide qu'il avait monté à — travers l'épaississement des ténèbres, nuit lugubre entre deux soleils.

N°. 22. (2) Souvenez vous de la première Révolution. Les privilégiés n'ont cru à son droit que par la grâce de son tribunal, lorsqu'ils ont compris qu'elle savait, tout comme eux, jouer au drame judiciaire et se débarrasser en cérémonie de ses antagonistes.

L'échafaud seul leur a démontré la légitimité de la Révolution.

Jusque-là ils n'y avaient vu qu'une mutinerie d'écoliers, une révolte de manants dont on a raison par le fouet et la potence. Mais la guillotine leur parut aussi imposante pour le moins que le gibet, et ils reconnurent avec respect la Souveraineté de la hache.

Aujourd'hui ce résultat est acquis à la Société moderne, et ne demande plus à être conquis au prix des mêmes extrémités. On n'a pas besoin de recommencer deux fois une opération mathématique de cette vigueur. La première épreuve est définitive.

— Mais si, oublieux de la leçon, — encouragé dans son arrogance par sa débonnaireté, le privilége veut ressaisir une arme plus meurtrière (la faim), et se réfugie dans son — capital comme dans une forteresse, pour, delà, réduire le peuple par la famine; eh bien montrons leur que cette arme, aussi bien que l'autre, peut se tourner contre l'oppresseur et l'amener à merci.

C'est par la faim qu'on dompte les oiseaux de proie.

N°23 « De quoi te plains-tu, misérable? Tu es trop heureux qu'on remplace tes haillons par une chaude capote, ta galette d'avoine par du pain bis, la paille de ton cheuil par un bon lit de camp. »
(Discours de Thiers sur le remplacement. 22 8bre 1848)

N°24 (21 et 22 8bre 1848. Remplacement

militaire)

Le nerf de la discipline anglaise, c'est un nerf de boeuf.

Qu'est ce que les soldats anglais? des pingouins. - Jambes, plumage, estomac, et surtout cervelle de pingouins.

On n'ose pas dire: Il faut des soldats pour 20 ans comme en Angleterre, comme en Russie, avec le knout pour sergent instructeur. Mais si on ne le dit pas, on le pense, et cette pensée se trahit par certaines étourderies de parole.

Ainsi on ne reconnaît d'armées solides, que les armées de métier, les armées mercenaires qui obéissent toujours et ne raisonnent jamais.

La raison, l'intelligence ne font pas partie du métier, ~~les armées mercenaires~~ la moindre dose de ces ingrédients gâterait tout.

L'idéal militaire, c'est une armée de chevaux; ceux là ne reconnaissent que l'éperon et la bride; ils ne demandent jamais d'explication; ils ne font

jamais d'observations.

Les baïonnettes intelligentes ne piquent pas, pendant le combat peut-être; mais après, c'est autre chose. Consultez les fastes de la garde nationale sur ce problème historico-militaire.

Bravoure, instruction, prestesse, rien de tout cela (on le déclare hautement) ne constitue le parfait soldat.

La qualité essentielle, c'est l'obéissance passive, l'abdication de toute individualité, le renoncement absolu à soi-même, la servilité abjecte et féroce du boule-dogue.

Sous le nom de soldats, on prétend fabriquer des machines ambulantes et frappantes, des porte-fusils muets et aveugles, des automates sans souvenirs et sans avenir, sans patrie et sans famille, sans pitié et sans remords.

N°31 (9bre 1848) Publication Taschereau

A ce coup frappé sur la Révolution, ces vétérans éprouvés par 15 ans de luttes,

sentirent le fer de la calomnie leur entrer droit au coeur, et poussèrent soudain un tel rugissement que les coalisés de la haine reculèrent épouvantés.

On ne s'attendait pas à cette résistance.

Au lieu d'un homme isolé tombant foudroyé par la décharge, les artisans de complots rencontrèrent inopinément une armée petite, mais aguerrie, l'élite et le noyau de la démocratie, le bataillon sacré, cadre et réserve des forces populaires, les arrêtant court.

Il n'y avait plus à s'y tromper: la Révolution était là couvrant le proscrit de son bouclier.

Il y eut alors bien des fronts — déconcertés et le désappointement assombrit plus d'un visage tout-à-l'heure rayonnant de la joie du triomphe.

L'instinct, comme un éclair, avait illuminé ces âmes républicaines; d'un coup-d'œil elles saisissaient cet ensemble de calomnies dont l'ombre grandissante avait enveloppé par degrés, l'homme dangereux qu'il —

sentirent le fer de la calomnie leur entrer
droit au coeur, et poussèrent soudain un
tel rugissement que les oratisés de la
haine reculèrent épouvantés.

On ne s'attendait pas à cette résistance.

Au lieu d'un homme isolé tombant
foudroyé par la décharge, les artisans
de complots rencontrèrent inopinément
une armée petite, mais aguerrie, l'élite
et le noyau de la démocratie, le bataillon
sacré, cadre et réserve des forces populaires,
les arrêtant court.

Il n'y avait plus à s'y tromper:
la Révolution était là couvrant le
proscrit de son bouclier.

Il y eut alors bien des fronts —
déconcertés et le désappointement
assombrit plus d'un visage tout-à-l'heure
rayonnant de la joie du triomphe.

L'instinct, comme un éclair, avait
illuminé ces âmes républicaines; d'un
coup-d'œil elles saisissaient cet
ensemble de calomnies dont l'ombre
grandissante avait enveloppé par —
degrés, l'homme dangereux qu'il —

fallait perdre ; et toutes les péripéties du mois de Mars s'éclairaient d'une lueur soudaine : d'abord les insinuations de folie, masquées du voile de l'intérêt, puis les prétendues demandes de 200.000 têtes, de sourdes rumeurs de carlisme murmurées à l'oreille, cette série de machinations échelonnées comme autant de barrières devant chaque pas vers le succès ; enfin après le 17 Mars, journée si humiliante pour la réaction, le coup désespéré, le coup de massue asséné sur la tête du tribun montant déjà les marches de l'Hôtel-de-Ville.

A cette attaque, le camp révolutionnaire répondit par un cri terrible, le cri du lion, la coalition pâlit.

J'ai la conviction qu'à ce moment suprême, véritable Waterloo qui précipitait notre cause de la victoire dans l'abîme, mes vieux compagnons reconnurent leur frère d'armes à son calme devant le péril, et mieux encore

à la vigueur de sa réplique.

Devant leur attitude, les machinateurs avaient tremblé; sous la bordée ils lâchèrent pied et s'enfuirent en déroute jusque dans les rangs de la réaction pour y chercher abri et renfort.

Comment oublier jamais cette soirée mémorable du 1er avril, au Conservatoire, alors que les débris mutilés de 18 ans de combats se virent par un coup de Jarnac, arracher la victoire! ... Ces visages sombres et menaçants, ces yeux pleins de flammes, ces poignets crispés, ces poitrines haletantes.....

Ah! Si au lieu d'en appeler à la plume seule le vieux lutteur avait voulu ce jour-là, tirer l'épée en criant: Sus aux traîtres!... Oh! alors malheur à ces sycophantes!.... Et qui sait? Peut-être tant de vaillants hommes ne peupleraient pas aujourd'hui les cachots, les bagnes, les cimetières de juin, les charniers d'Afrique, et la Révolution serait debout; mais allumer la guerre civile pour ce qui semblait

la cause d'un seul, non ! c'était impossible !

« Allons-nous-en ; ces brigands « sont capables de tout, balbutiait dans son trouble un des fuyards de la défection.

Ces brigands depuis ont combattu et sont morts ; .... mais pas tous ! .... Il en reste.

N°42 ..... Voilà bien la foule ! l'oreille toujours ouverte à l'accusation, toujours fermée à la défense !

Non, je ne suis pas le flatteur du public, ce lâche adorateur de la force, qui accueillerait mes paroles comme des oracles si j'avais à mon tour la puissance, et comme des impostures celles de mes ennemis tombés.

Que d'autres portent leur encens à cette idole ! Elle n'aura pas le mien : je n'adore pas le crocodile.

N°21. Il y a, sur ce coin de rocher, des mères et des épouses qui pleurent et tremblent !....

Nous ne pouvons que tendre les mains vers vous, ô mes concitoyennes, en implorant un peu de pitié et d'appui pour ces victimes que nous aimons et qui souffrent si cruellement pour leur foi.

N°167. Jean de Leyde livré aux plus affreuses tortures et son cadavre hissé au sommet de la plus haute tour de Munster; tenaillé avec des pinces rougies, jusqu'à défaillance; ensuite le ventre ouvert et les entrailles arrachées.

N°157 (a) Le respect des morts, sentiment universel de tous les hommes, la plus puissante protection des vivants, est foulé aux pieds par le christianisme. Les refus de Sépulture, les

déterrements, les profanations de cadavres sont, parmi les violences habituelles de cette religion, le trait le plus constant de son caractère à travers les siècles.

Même acharnement sur les morts dans sa décrépitude que dans sa jeunesse et sa virilité.

Qu'est-ce que la violation des tombeaux de St Denis dont on a fait tant de bruit, comparée aux fureurs chrétiennes contre les hérétiques pendant 1800 ans?

On a déterré les Rois pour fondre en balles le plomb de leurs cercueils; on n'a point insulté à leurs restes; on ne les a pas traînés sur la claie. Tout au plus s'est-on borné à rire de la vanité de ces grandeurs féroces et des vicissitudes des choses humaines.

Le christianisme, tissu de — contradictions, telle à tout cheval, arsenal pour toutes les causes, mine d'arguments pour toutes les thèses, passant du noir au blanc, au gris,

au rouge &c drapeau omnicolore, fournissant des deux mains le pour et le contre.

Dix fois plus de haine que d'amour dans l'Evangile! On pourrait noter en colonne double, l'anathème et la bénédiction, le miel et le fiel, le pour et le contre.

(Dom Géranger, histoire des rites.)
L'Eglise est persécutée si on lui refuse la liberté absolue de persécution.

N°5. Lettre à Lacambre.

Donjon de Vincennes - Samedi 12 août 1848

Je suis parfaitement de votre avis sur tous les points et cependant je reste dans la plus complète immobilité.

Savez-vous pourquoi? Parce que je n'entrevois aucun moyen d'action de quelque puissance.

Il faut, pour obtenir un bon effet, agir sur la généralité de la population, avoir un rayonnement immense; et vous n'ignorez pas que cette influence m'est interdite; que notre sphère d'activité

est des plus étroites, notre horizon presque aussi borné que les murailles de notre cachot.

Supposez cette biographie faite et imprimée. Combien aura-t-elle de lecteurs ? quelques centaines tout au plus.

Qui lui donnera de la publicité ? pas un seul journal.

Pensez-vous qu'une telle œuvre modifie beaucoup l'état de l'opinion ?

La Presse entière me hait parce qu'elle me craint. Les quelques lignes tombées de ma plume ont inspiré à tous l'inquiétude, la jalousie, la peur. On s'exagère encore ce que je puis avoir d'intelligence, et l'idée outrée qu'on s'en forge tourne à mon détriment.

Ce n'est pas la première fois qu'un homme est victime de sa renommée.

Vous connaissez le proverbe sur les médiocrités : il n'y a de succès que pour elles ; chacun les aime parce que personne ne les redoute.

C'est une vérité tout aussi certaine encore qu'on ne réussit en ce monde que

153

par ses vices, qu'on périt par ses vertus.

Toute vertu est haïe comme un reproche, comme un blâme indiscret ; les vices d'autrui plaisent comme répoussoir avantageux, comme flaterie compensative.

Il faut donc prendre le monde tel qu'il est.

Vous parlez de ma patience, de ma résignation, de mon dévouement ; d'autres ont parlé aussi de mon désintéressement, de ma vie austère et sobre. Croyez-vous que tout cela puisse se pardonner ? ce sont là des crimes irrémissibles et qui allument des haines implacables.

Quelques âmes d'élite pures et généreuses, se prennent d'elles-mêmes à l'aimant qui les attire par similitude, et tout le reste devient ennemi mortel : c'est notre sort

Je regarde comme une conquête d'avoir fait alliance et amitié avec quelques coeurs dévoués, capables de grande affection et de grands —

sacrifices : c'est une force que n'a pas tout le monde.

La situation est mauvaise, terrible, mais pas perdue. Ceci ne peut durer indéfiniment ; voilà la consolation et l'espoir.

Je songe aux moyens d'agir sur les masses et c'est là que je me brise.

Plus de presse, plus de crieurs, plus de publicité ! Comment se tirer de là ?

Vous comptez sur Lyon ; la distance vous fait illusion ; croyez-bien que la terreur et l'abattement y sont aussi grands qu'à Paris. N'avez-vous pas vu ce désarmement accompli dans le silence et la soumission ? Il n'y avait pas eu de défaite cependant ; et les cannes, les munitions, les fusils, tout a été livré sans un mot, sans un geste.

Là aussi les arrestations ont rempli les cachots.

Je reviens à votre projet. Quelle publicité pourrions-nous obtenir ? Celle de quelques centaines d'exemplaires.

Et les frais d'impression, les colporteurs, les distributeurs, où les trouver ?

Qu'arrivera-t-il ? Nos ennemis lisent, les bourreaux du jour lisent, et prendront, dans leur lecture, un redoublement de crainte, par conséquent de haine. Je serai plus que jamais un homme dangereux qu'il faut écraser à tout prix. Et le Peuple ne me lira pas, il ne pourra pas me lire. Nous aurons les dangers de l'écrit sans les bénéfices.

Il faudrait avant organiser des moyens puissants de publicité. Vous, sorti de prison, ce sera déjà beaucoup. Vous pourrez faire du bien au milieu de la déroute générale, avec de la prudence et de la fermeté. Je ne compte pas non plus rester indéfiniment muet, il faut choisir son temps.

J'ai en tête quelques idées pour un écrit ; mais je vous avoue franchement que je suis sans ardeur et sans énergie quand il s'agit de ma cause personnelle. Cela me répugne et m'ennuie. Rien de misérable comme de parler de soi. Vous

me direz : « quand c'est pour se défendre. »
Soit, mais c'est piètre et triste.

Mes ennemis semblent m'avoir
connu intimement, quand ils ont
choisi le terrain d'attaque : ils ont pris
pour champ de bataille une position
personnelle.

D'autres s'animent jusqu'à —
l'exaltation sur un sujet pareil, —
témoins Ledru-Rollin, Louis Blanc,
Caussidière.

Je reste froid et contraint. Le moi
m'a toujours laissé glacial depuis —
20 ans que je lutte.

Je vous ai parlé d'élections dans
votre pays d'après vos propres —
renseignements d'autrefois ; vous —
m'aviez dit que les prêtres n'avaient
pas d'influence dans vos campagnes ;
je faisais compte là-dessus.

Si les prêtres dominent, il n'y a rien
à faire. Tout pays sous l'influence du
clergé est un pays perdu, hostile —
inabordable.

Quand les curés ne sont pas les

maîtres, il y a toujours tout espoir de ramener les esprits, même de l'hostilité la plus violente. Quand ils gouvernent il n'y a rien à tenter.

Le clergé est l'ennemi par excellence de l'humanité et du progrès.

Quand à l'armée, vous y perdrez votre latin. Le soldat est inerte, — stupide, impuissant. Il ne lira pas vos harangues; il ne les connaîtra jamais.

En revanche, les Officiers les lisent d'un bout à l'autre pour y puiser de nouveaux trésors de haine contre notre cause. C'est leur arbitraire, leur autocratie que vous attaquerez. Vous les ferez bondir dans les estaminets.

Toutefois il faudra revoir ce sujet. L'inaction ~~définie~~ n'est pas plus dans nos intentions que dans les vôtres. Il s'agit de prendre son temps.

Adieu

N°12 (c12). Un homme dont la vie entière n'a été qu'une longue lutte —

contre la tyrannie, un dévouement passionné à la cause du peuple, se voit aujourd'hui assailli par une véritable tempête de calomnies et d'outrages.

Vingt coteries, hostiles entre elles, font trêve à leurs inimitiés quotidiennes pour se ruer, d'une fureur anonyme sur un homme qui semble avoir le don de les jeter hors de toutes les bornes.

Quel est donc ce maudit ? D'où vient cet inexorable acharnement ? Quel est le secret de ces haines implacables, de ces craintes éperdues, de ces persécutions sans trêve ?

Ce secret est tout entier dans le caractère et dans la vie de l'homme en but à tant de colères et d'hostilité.

Blanqui (Louis Auguste) est né le 1er février 1805 à Puget-Théniers, département des Alpes maritimes (aujourd'hui comté de Nice).

Son père, alors sous-Préfet de l'arrondissement, était, avant la Révolution, un des plus zélés partisans des idées nouvelles ; et, à ce titre, jouissait

à la fois de l'estime et de la considération de tout le parti moderne, comme aussi de la haine cordiale des sectateurs du passé.

En 1792, au moment de l'invasion du comté de Nice par les troupes du Général Anselme, M.r Blanqui se mit à la tête du parti révolutionnaire qui voulait rompre sans retour avec les préjugés et les idées vieillies, et il poussa vivement ses concitoyens à solliciter la réunion du comté de Nice à la France.

Choisi par eux comme un des délégués chargés de porter le vœu du pays à la Convention nationale, il fit prononcer la réunion par l'assemblée. Nommé ensuite député à la Convention par le nouveau département des alpes-maritimes, M.r Blanqui fit plus tard partie du Conseil des Cinq cents et devint Sous-Préfet de Puget-Théniers sous le Consulat. C'était un homme de la plus austère probité.

Représentant du Peuple en mission dans les départements du midi après le 9 Thermidor, il s'efforça de calmer

les fureurs de la réaction royaliste et repoussa avec dédain les occasions de fortune considérable qui se présentaient sous ses pas dans l'exercice des fonctions proconsulaires dont il était investi.

En 1814, le Sous-Préfet de Puget-Théniers, le promoteur de la réunion de Nice à la France, le Conventionnel, objet de la haine des prêtres et des nobles, dut fuir devant la vengeance du parti sarde.

Il laissait derrière lui cinq enfants en bas âge à la merci de la réaction.

Auguste Blanqui, âgé de 9 ans, fut témoin des saturnales du parti victorieux.

Les autrichiens occupaient la petite ville et pour la première fois, il sentit les douleurs de la défaite ; il but toutes les amertumes de l'occupation étrangère.

La cocarde tricolore était foulée aux pieds dans les farandoles triomphales de la réaction et l'enfant suspect se voyait contraint de porter, comme une sauvegarde, la cocarde bleue de la Sardaigne.

Le spectacle de ces violences avait produit sur son âme une impression profonde, et décidé des destinées de toute sa vie.

Entouré de frères ou sœurs plus jeunes que lui, sans autre protection que la présence d'une vieille tante, il s'efforcait de dissimuler le sentiment des outrages prodigués à son drapeau et à sa fauchille.

Mais de ce jour date sa déclaration de guerre à toutes les factions qui représentent le passé.

En 1815 les cinq jeunes enfants —, sous l'escorte de leur vieille tante, traversèrent lentement la France, marchant à petites journées, au travers des colonnes autrichiennes, Piémontaises, Prussiennes et Russes, qui sillonnaient toutes les routes de la Patrie envahie.

Ce voyage pêle-mêle avec les hordes de l'étranger vainqueur, grava plus profondément encore dans le cœur du jeune fugitif, les cruelles impressions qu'il venait de subir dans ses montagnes; et arrivé enfin au terme

de cette pénible Odyssée, il eut à subir le spectacle de la réaction blanche qui remplissait de deuil et de terreur — jusqu'à l'humble hameau de la Beauce où s'était retirée sa famille.

Sous-Préfet de Marmande pendant les cent-jours, M.r Blanqui père n'avait échappé à la proscription que grâce à son absence de la Convention au moment du procès de Louis XVI.

Membre de l'assemblée depuis — février 1793 seulement, il n'avait — pris aucune part au vote.

Auguste Blanqui fit ses études au Lycée Charlemagne de 1818 à 1824 et compta parmi les plus brillants — lauréats du Concours Général; mais ses souvenirs d'enfance et les tendances de son esprit le portaient tout entier vers la politique.

Bien qu'absorbé par un travail assidu pendant les études classiques, il suivait avec avidité le mouvement extérieur, et chaque commotion le faisait tressaillir sur son banc d'écolier. Il frémissait

au récit des troubles de juin 1820; la mort de Lallemand le mettait hors de lui.

Le 22 Septembre 1822, à l'âge de 17 ans, ses angoisses le poussaient sur la place de grève pour voir mourir les quatres Sergents de la Rochelle, et il jurait de venger ces martyrs de la Liberté.

A peine sorti du collège, son — premier désir, son vœu le plus ardent fut d'obtenir l'affiliation aux ventes de Carbonari qui préparaient la chûte de la Restauration.

Il s'y trouva réuni avec plusieurs des notabilités qui occupent aujourd'hui la scène; mais déjà cette association qui avait remué la France et compté des martyrs s'éteignait dans le grand mouvement de discussion publique et d'opposition générale qui gagnait l'universalité du pays.

Le règne de M. de Villèle touchait à sa fin. L'année 1827 vit la chûte du parti royaliste dans les élections et le commencement de la grande agitation

qui devait aboutir aux barricades de 1830.

Cette année mémorable fut sillonnée d'émeutes où la bourgeoisie et le peuple venaient faire éclater en commun leur antipathie pour la race ~~Bourbonnienne~~.

Blanqui dont la haine contre la restauration grandissait par le temps et les événements, entraîné d'ailleurs par la trempe de son esprit essentiellement pratique, et fort impatient des théories qui n'aboutissent pas, se trouva mêlé à toutes ces émeutes et fut blessé trois fois dans la même année 1827.

En avril et en mai il reçoit deux coups de sabre dans la rue St Honoré, à l'occasion de la loi d'amour de M. de Peyronnet, et sur le pont St Michel dans un hourra d'étudiants contre le jésuite Récamier.

Le 29 novembre au soir, dans l'échauffourée sanglante qui suivit les élections libérales de la veille, il tombe rue aux Ours, atteint d'une balle au cou, sous un feu de peloton.

Ce jour-là, il avait retrouvé le Peuple de la première Révolution, avec ses guenilles héroïques, ses bras nus, ses armes improvisées, son courage indomptable et sa colère qui renverse.

Abandonné et délaissé des meneurs libéraux le Peuple céda cette fois le terrain. Mais l'observateur clairvoyant put juger au caractère de la démonstration, que l'arrêt de la dynastie était prononcé ce jour-là, et que l'exécution ne se ferait pas longtemps attendre.

Blanqui disait dès-lors à ses amis que Charles X serait stuarisé à la première émeute. La prédiction, comme toutes celles qu'il a faites, ne devait pas tarder à s'accomplir.

Pendant les années 1828 et 29 — Blanqui parcourut à pied, le sac au dos, les Alpes et le midi de la France. Arrêté à Nice à cause de son nom qui inspirait là de l'ombrage au — Gouvernement Sarde, comme représentant des idées et des souvenirs de la —

Révolution, il fut jeté dans les prisons du Sénat.

C'était sa première connaissance avec les cachots, et il semblait, après 18 ans d'absence, retourner dans son pays natal pour y commencer cette nouvelle vie de souffrances qui devait être celle de tout son avenir.

Sorti des cabanons piémontais, il poursuivit ses pérégrinations pédestres et s'en alla parcourir l'Espagne, ce pays aux grands enseignements, — dont la vue doit guérir pour toujours ceux qui seraient tentés par le Diable d'une alliance avec le clergé. Il vit Bordeaux, ville de lucre, dont l'existence sociale s'écoule autour d'un tapis vert.

Il arrivait à Paris le 9 août 1829, le jour de l'avénement du ministère de Polignac, et il saluait avec transport l'apparition de cette comète menaçante comme l'augure et le prélude d'un prochain cataclysme.

Le premier individu qu'il —

rencontra fut un ancien complice de carbonarisme, un des papillons — voltigeant autour de M.M. Thiers, Mignet et Carrel, un membre du cénacle du National. Tous deux s'embrassèrent dans un commun élan de joie, à la vue de cet horizon magnifique qui se déployait devant eux, terminé dans le lointain par une Révolution.

Mais quelles destinées diverses leur réservait cet avenir tant souhaité? à l'un 18 ans de cachots! à l'autre, 18 ans de Préfecture! au premier une lutte sans trêve pour la République, couronnée par la conquête de cette République et d'un cachot!

Au second une lutte acharnée contre la République aboutissant à la — République et à nouvelle préfecture!

Le républicain est toujours prisonnier, l'orléaniste toujours préfet.

En 1839, pendant les luttes mémorable du Parlement contre le ministère Polignac, Blanqui faisait partie du

Journal le Globe comme Sténographe.
Rédacteur des chambres, il s'y trouvait
en contact avec une collection singulière
de personnages dont la plus habile -
Pythonisse aurait eu fort à faire à tirer
les horoscopes politiques : MM. de Rémusat,
Duchâtel, Dejean, Dubois de la Loire-
Inférieure, Jouffroy, Damiron, Duvergier
de Hauranne, Cousin, Barthélemy St
Hilaire, Pierre Leroux, pléïade curieuse,
étoiles de toutes grandeurs et de toutes
couleurs qui allaient scintiller d'éclats
si divers au firmament politique.

Le Globe était alors une puissance; il
représentait la jeune France du temps,
la jeune presse, la jeune doctrine.

Blanqui, républicain et révolutionnaire
avoué, n'avait aucune liaison avec la
plupart de ces pontifes du doctrinarisme,
et se renfermait dans les limites de son
humble Spécialité.

Il écoutait, sans les goûter, ces
précieuses maximes, ces dogmes sacro-
saints tirés de l'Evangile selon St Matthus,
St Ricardo, St Jérémie Bentham et autres

savants professeurs d'usure, d'égoïsme et d'insensibilité.

Pierre Leroux semblait un astre — quelque peu égaré au milieu de cette ambitieuse constellation.

Tous rêvaient le mandat électoral et appelaient à grand cris l'heureux âge de 40 ans qui devait leur ouvrir les portes du sanctuaire.

Les crises parlementaires se succédaient avec rapidité sous la médication énergique de Polignac.

La dissolution des chambres avait ramené une majorité plus hostile.

Blanqui, du haut de sa tribune de journaliste, suivait, plein de joie et d'espérance, les mouvements emportés de ces révolutionnaires sans le savoir, aveugles, dont l'étourderie allait appeler le peuple en scène.

Au fameux Manifeste des 221 — Charles X répondit par les ordonnances. La comédie disparut devant le drame.

Le 26 Juillet au matin en arrivant au Globe, Blanqui trouve les bureaux

bouleversés ; les employés debout, interdits ; les rédacteurs pâles, consternés, silencieux comme les hôtes d'une chambre mortuaire.

Tous ces importants personnages, si fiers, si animés, si glorieux la veille, errent machinalement d'une pièce à l'autre comme des âmes en peine dans un cloître désert, échangeant à demi-voix quelques vagues paroles, l'œil terne, la figure égarée, semblables à des condamnés qui partent pour l'échafaud. Pas l'idée de résistance ! Pas un souffle d'énergie ! Rien que la stupeur et la prostation.

Le fatal Moniteur était là sur le tapis vert de la table, comme l'arrêt du Destin.

A la lecture des audacieuses ordonnances, à cet appel de guerre si longtemps désiré et si longtemps attendu, Blanqui laisse éclater sa joie. Il connaît d'avance la réponse du Peuple à cet insolent défi, et il s'écrie : « Avant la fin de la semaine tout sera terminé à coups de fusils. »

A ces paroles téméraires, le philosophe

Jouffroy jetant un regard de dédain sur l'écolier présomptueux, qui s'ingère de prophétiser devant ses maîtres, laisser tomber majestueusement cet oracle souverain :

« Il n'y aura pas de coups de fusils. »

Quelques heures plus tard, Paris prenait l'aspect d'un champ de bataille.

Un peu ranimés par l'attitude formidable du Peuple, les journalistes lançaient, tout tremblants, leur fameuse protestation ; et le lendemain mardi le combat s'allumait dans les rues.

Vers 9 heures du soir, lorsque les ténèbres et la solitude enveloppaient Paris, Mr. Dubois s'échappant de la maison de santé où il subissait assez joyeusement sa dernière condamnation, vient s'asseoir au Conseil tenu par l'Etat-Major du Globe.

Grande était l'agitation, et plus grande l'incertitude.

Sous ces héros de cabinet, fort peu

guerriers de leur nature et pénétrés d'un profond respect du canon et du sabre, n'avaient qu'une très-mince confiance dans les efforts du Peuple ; ils ne croyaient guère à sa victoire.

Blanqui leur peignant l'ardeur et l'intrépidité des ouvriers qui se précipitaient sans armes dans la lutte, engagea vivement les rédacteurs du Globe à se constituer en comité — insurrectionnel et à prendre la tête du mouvement dont une telle impulsion rendait le succès infaillible.

La proposition parut beaucoup trop héroïque au prudent cénacle qui déclina fort nettement cette téméraire initiative.

Les dignes publicistes songeaient, en ce même d'gagner la barrière, ce qu'ils firent bravement la nuit ou le lendemain.

Au lever du jour, mercredi, Paris — était en état de siége.

La nouvelle des mandats d'arrêt lancés contre les signataires de la protestation des journaux, avait répandu la terreur dans cette vaillante cohorte de la légalité.

Déroute complète ; sauve-qui-peut général.

Dans la matinée, Blanqui trouve au Globe divers personnages réunis (Pierre Leroux, Béranger, Cousin &c.) qui s'entretenaient des événements et de leur issue possible. Il leur dit : « Les armes décideront, quant à moi, « je vais prendre un fusil et la « cocarde tricolore. »

— « Monsieur, cria le philosophe « Cousin, d'une voix éclatante, le « drapeau blanc est le drapeau de la « France. »

Les philosophes n'avaient pas la vision bien nette dans les journées de juillet.

Blanqui, laissant ces grands hommes d'État, courut en armes à la place de Grève.

En ce moment même, le drapeau tricolore apparaissait sur les tours Notre-Dame aux acclamations frénétiques d'une foule en délire.

Des milliers d'hommes en blouse,

en veste, en haillons, armés de piques, — de fusils, de sabres, de haches, de bayonnettes, de fleurets, de fourches, les yeux et les bras levés vers les — sommets de la noire cathédrale, — saluaient avec des cris et des larmes, le vieil étendard de la Liberté déployant sous un ciel de feu, ses couleurs — renaissantes.

En ce moment le jeune mal-appris, le jeune fou qui s'oublie, s'émancipe, s'avise, se mêle.....

N°39 (R) Grand Dieu! qui a cette pensée coupable? créons des établissements qui donnent de l'emploi aux bras — inoccupés, un asile aux infirmités; et dès ce moment, le mendiant n'aura — plus le droit de nous affliger, de nous

déshonorer de sa présence.

Il ne sera plus un pauvre digne de pitié, mais un vagabond à réprimer.

Conclusions de cette sublime philantrophie : les dépots de mendicité c'est-à-dire la maison de force, le work-house, l'enfer !

En prison l'ouvrier sans travail, — l'ouvrier blessé, l'invalide de l'industrie ! En prison le pauvre ! Ôtons ce spectacle affligeant des yeux des privilégiés ! épargnons à leur délicatesse la vue de ces souffrances importunes ! En prison la misère et l'infirmité ! Puis un coup d'œil sur les logements, sur les caves où grouillent ces fourmilières — d'êtres humains qui créent la richesse aux dépens de leur vie ! on tâchera de les assainir par une loi ; ce sera curieux.

Après tant de bienfaits prodigués d'une main si généreuse, après les travaux publics de réserve, la colonisation Algérienne, les Dépôts de mendicité, le balayage des logements, l'État fatigué de sacrifices, à bout de prodigalités,

s'arrête enfin essoufflé et dit aux ouvriers:
« Nous avons épuisé ce qui est du domaine
« de la prévoyance publique; l'État
« est arrêté par la liberté, par la justice,
« qui ne permet pas de prendre à Pierre
« pour donner à Paul. Vous avez dans
« les mains votre propre bien-être.
« Chacun de vous avec un travail modéré
« et une intelligence ordinaire, peut
« nourrir lui, ses vieux parents, sa femme
« et ses enfants, et réserver quelque chose
« pour la maladie et la vieillesse. Mettez
« vos économies en commun et vous
« pourrez défier tous les accidents fâcheux
« de la vie. »

Certes la harangue est touchante, et vraie surtout. Avec une intelligence ordinaire, un ouvrier peut nourrir père, mère, femme et enfants; habiller, chausser, loger tout ce monde et même le conduire au spectacle!

A quoi bon discuter ces moqueries? Il faut allouer à M. Thiers le salaire de Mulhouse et de Lille; nous verrons comment il se trouvera de ce revenu.

Les Sociétés de secours mutuels — plaisent assez à l'interminable — rapporteur, mais à condition qu'elles auront en vue seulement les maladies des sociétaires. Celles qui seraient formées en vue du chômage sont impuissantes; et de plus dangereuses, dit le Prévoyant politique. D'abord une crise industrielle intense mettrait les caisses en banqueroute.

« L'expérience apprend, en outre, que « les sociétés de cette nature pourraient « devenir des moyens assurés de solder « les grèves, de les préparer et même de « les produire à volonté. »

Le prudent champion des principes sociaux, ne perd jamais de vue l'intérêt des dominateurs, qui lui sert toujours de phare dans ses pérégrinations soi-disant philanthropiques.

Les sociétés de secours mutuels contre la maladie, passe; mais contre le chômage! Ici commence la sédition. La grève est un chômage volontaire. L'assurance mutuelle contre la tyrannie des maîtres serait un accroc trop scandaleux aux

Principes sociaux. Halte-là, s'il vous plaît. Du reste l'État fera la grâce aux sociétés qui s'adresseront à lui, de perfectionner leurs statuts, de recevoir leurs fonds dans ses caisses et d'en solder les intérêts.

Tout cela n'est rien pourtant; la grande affaire pour l'ouvrier, le point capital, c'est de faire des économies pour ses vieux jours. La vieillesse! — Pensez à votre vieillesse, mes enfants; n'imitez pas les petits oiseaux qui s'en donnent à cœur joie le printemps et l'été, sans songer à l'hiver qui les tue par le froid et par la disette.

« Mais répond philantropiquement « l'ouvrier, je ne vieillis pas moi; les « principes sociaux y mettent bon ordre, « et votre philantropie m'épargne les « douleurs de la vieillesse; la décrépitude « m'atteint à l'âge de votre virilité, et « devenu impuissant au travail, je « meurs parceque je vous suis inutile. « Que venez-vous me compter avec vos « précautions, votre prévoyance pour

Principes sociaux. Halte-là, s'il vous plaît. Du reste l'État fera la grâce aux sociétés qui s'adresseront à lui, de perfectionner leurs statuts, de recevoir leurs fonds dans ses caisses et d'en solder les intérêts.

Tout cela n'est rien pourtant; la grande affaire pour l'ouvrier, le point capital, c'est de faire des économies pour ses vieux jours. La vieillesse! Pensez à votre vieillesse, mes enfants; n'imitez pas les petits oiseaux qui s'en donnent à cœur joie le printemps et l'été, sans songer à l'hiver qui les tue par le froid et par la disette.

« Mais répond philantropiquement « l'ouvrier, je ne vieillis pas moi; les « principes sociaux y mettent bon ordre, « et votre philantropie m'épargne les « douleurs de la vieillesse; la décrépitude « m'atteint à l'âge de votre virilité, et « devenu impuissant au travail, je « meurs parceque je vous suis inutile. « Que venez-vous me compter avec vos « précautions, votre prévoyance pour

« une vieillesse imaginaire ! »

« – Si fait ! mon ami, si fait ! –
« Économisez pour vos vieux jours. Vous
« avez le choix entre la caisse d'Épargne
« et la caisse de retraite, deux merveilles,
« sur ma parole ! La caisse de retraite
« est bien un peu personnelle, comme
« les rentes viagères ; mais au demeurant
« c'est une magnifique invention ; il
« n'en faut pas médire. Toutefois la
« caisse d'Épargne est bien plus –
« superbe, comme dit Nisard dans
« son enthousiasme ; la caisse d'Épargne,
« c'est l'Évangile du 19e siècle. »

(Panégyrique des caisses d'Épargne, avec trompettes et tambours.)

« La caisse d'Épargne doit être
« rangée la première dans l'estime des
« vrais amis du Peuple, et il faut
« soigneusement prendre garde de
« lui porter préjudice en voulant
« fonder la caisse de retraite ; c'est
« une institution égoïste, disions nous
« s'il ne fallait l'encourager ; elle
« produit des résultats peu moraux,

« mais il faut y pousser. Celui qui a la
« sagesse de faire une économie de
« cette nature n'est qu'un égoïste à
« vue assez étroite » . . .

et ainsi de suite, distribuant
dans la même phrase la louange et
la vituperation, l'encouragement et
l'insulte, l'estime et le mépris.

Il faut encourager un acte
d'égoïsme! c'est de la sagesse de se
montrer personnel et oublieux de
sa famille!

Quel singulier code de morale!
Voyons, décidez-vous. — Suis-je un
misérable ou un honnête homme, un
égoïste sans entrailles ou un philosophe
prévoyant, un coquin ou un sage?
demandera le déposant. Je ne puis
pas être à la fois, en vertu du même
acte, un excellent citoyen et un être
dénaturé. Tâchez de faire votre choix
et d'arrêter votre épithète définitive.
Il paraît que vous tirez la morale à
la courte-paille dans vos conciles.
— Éloge attendrissant de l'État qui

a poussé l'humanité envers les classes ouvrières jusqu'à leur garantir trois avantages qui n'existent jamais réunis dans un même placement, la sûreté du capital, la disponibilité et un haut intérêt.

Merveilleuse trilogie! Triplicité phénoménale! Malheureusement, en 1848, la disponibilité s'est trouvée un peu compromise. La sûreté me paraît aussi très-problématique. Gare les Révolutions! Il faudra pourtant montrer le fond du sac dans cette question de caisses d'épargnes, et faire toucher du doigt le calcul ignoble, la tromperie, le machiavélisme qui ont inspiré les fondateurs de cette magnifique institution et ses panégyristes.

C'est une tromperie, un appât, un paratonnerre; c'est aussi un danger, un élément de paupérisme.

Mais voici Thiers lui-même qui, à son insu, porte un coup terrible à ces caisses d'épargne chéries. Le coup, frappé sur la caisse générale de retraite, va

recevoir en plein sur la caisse d'épargne.

« La caisse générale administrée
« par l'Etat, est une extravagance, dit
« Thiers, surtout si l'on procède par la
« retenue obligatoire. Cette retenue forcée
« est d'abord une atteinte à la liberté,
« une mise en tutelle des travailleurs,
« une substitution de la volonté du
« Gouvernement à la volonté libre de
« chacun. Qui sait les obstacles, les
« dangers que rencontrerait une
« pareille tentative? On prétend qu'elle
« serait insensible et passerait ——
« inaperçue de l'ouvrier. Erreur!

« Pour arriver en 36 ans à une
« pension de 150f de travail à 1f 50 la
« journée, c'est 2 sous quotidiens, le
« 15e du salaire, proportion énorme qui
« ne laisserait certes pas la mesure
« s'accomplir incognito pour l'ouvrier.
« La retenue commencerait à 20 ans
« jusqu'à 56, date de la jouissance
« de la pension. Appliquée à la
« nation entière des travailleurs, elle
« donnerait une somme annuelle de

« 450 millions, plus l'accumulation des
« intérêts et l'État aurait entre les mains
« un capital de 30 milliards (dont 15
« aux déposants, 15 aux pensionnaires »
« et lui lui faudrait placer, faire valoir
« ce capital, en servir la rente; à 75 f le
« capital serait encore de 15 milliards,
« le revenu à servir de 750 millions.

« Où placerait-on ces monceaux
« d'argent et qui en paierait la rente
« à 5 % ? C'est une utopie, une
« extravagance, une folie.

« La responsabilité de l'État est
« déjà bien lourde pour les 400 millions
« des caisses d'épargne; que deviendrait
« elle pour 15 ou 30 milliards? le résultat
« peut être le même et ramener les
« folies de la retenue obligatoire, si on
« provoque les placements par des
« subventions ou des primes. Le succès
« de l'appât offert entraînerait les
« folles conséquences de la première
« hypothèse.

« Quant au système des tontines
« c'est-à-dire au renversement de la

« part des part des morts sur les vivants,
« il permet de réduire les dépôts de
« moitié ; mais il rend universel
« pour toute la nation le système
« de la rente viagère, destructif de la
« famille. » —

Le Moraliste se décide enfin contre l'égoïsme de la caisse des retraites et flétrit son principe d'une épithète redoutable par le temps qui court : destructif de la famille. Du reste le docteur des principes sociaux se sauve par des contradictions. Il se donne des démentis du verso au recto de la page, sans y attacher la moindre importance, sans avoir seulement conscience de ses palinodies.

Pour combattre la retenue obligatoire de 30 ℠ il signale le chiffre élevé (1/5 du salaire) impossible à prélever sans rencontrer la répobation et la révolte du travailleur. Sept pour cent du salaire c'est une énormité, s'écrie M. Thiers triomphant, que vous n'escamoterez pas à l'ouvrier.

Soit; mais une page plus haut c'est une autre antienne. En parlant de la caisse des retraites, il représente comme insensible et nul ce même sacrifice de 30f. suffisant pour assurer à l'ouvrier le pain de la vieillesse.

« Un ouvrier, même très-peu — « économe, peut avec 30f annuels —, « assurer la paix de ses vieux jours. »

« Bien qu'il soit sage à l'ouvrier « de prélever le minime sacrifice de 30f « pour s'assurer du pain sur ses vieux « jours, ce qu'il peut faire sans renoncer « à aucun de ses plaisirs &c &c. »

— Ainsi, suivant les besoins de la cause, il exagère ou il atténue à volonté l'importance de cette somme de 30f; il représente tour à tour, comme énorme ou comme nul ce prélèvement quotidien d'un cinquième du salaire.

Dans un cas, il s'agit de prouver que le travailleur peut assurer son avenir à très-bas prix; il atténue.

Dans l'autre, il faut combattre la retenue obligatoire, principe communiste,

il exagère.

Pas une des attaques portées à la caisse de retraite qui ne tombe carrément sur la caisse d'épargne. Malgré le hosannah dur apporteur, les deux inventions se valent : — mensonge et jonglerie.

« Si on se borne, dit l'homme d'État, à la rétenue facultative, la « question change. Il y aura infiniment « moins d'individus qui verseront, et « dès lors moins de difficultés à « vaincre pour le placement et pour « le service des intérêts .... »

Ce qui signifie que l'institution sera facile en raison directe de son inutilité.

L'alternative est donc simple : ou insignifiance de l'institution si elle reste bornée ; ou extravagance et folie si elle atteint son but par l'universalité de l'application.

30 milliards à placer, à faire valoir ; 750 millions de pensions à servir ; la nation entière transformée

ou rentiers. — Absurdité et démence!

Voilà qui est bien réglé pour la caisse des retraites. Quelle différence y a-t-il pour la caisse d'épargne?

De deux choses l'une;

ou jonglerie et spéculation politique si l'institution demeure restreinte au petit nombre.

ou impossibilité et folie si elle s'étend à toute la nation.

Supposez dix millions de déposants à 2000 f; c'est un capital de 20 milliards à placer; 800 millions d'intérêts à servir.

Qui fera valoir le capital? qui fournira à la rente par son travail? les 400 millions actuels sont déjà une source d'embarras et d'inquiétudes.

Thiers a donc fait le procès à la caisse d'épargne en même temps qu'à celle de retraite. Cependant il n'a pas assez de formules ni d'élans d'enthousiasme pour l'une, tandis qu'il poursuit l'autre de ses arguments les plus meurtriers.

Mais la caisse d'épargne est une escroquerie, une séduction pour le peuple; un thème à broder dans la bouche des optimistes, une garantie et une force pour le pouvoir, une spéculation politique, en un mot, pour avoir des adhérents et des prôneurs; c'est une combinaison de parti.

Résumé du rapport de Thiers: tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles; nous sommes bien; restons comme nous sommes.

Je résume en deux points qui priment tout:

1° Sauvegarder les Principes sociaux.

2° Se garder de rien faire avec les deniers de l'Etat.

Amen!

O Il ne faut pas faciliter, par une dangereuse prodigalité de papier, les témérités aventureuses de l'industrie qui se terminent toujours par des naufrages; même en Amérique,

malgré l'immensité de ses terres vierges, le crédit agricole n'est pas mieux accueilli. Les paysans dans leur soif d'acquérir, se livrent aux usuriers. On ne doit pas se jeter dans les aventures pour satisfaire cette manie des paysans et leur donner même un nouveau stimulant par la facilité et le bon prix de l'emprunt. Passe encore s'il ne s'agissait que de bestiaux ; mais pour pousser à la folle enchère des lopins de terre c'est une sottise.

Sottise également pour les constructeurs qui bâtissent également plus de maisons qu'on ne peut en habiter, et qui donnent hypothèque sur leurs bâtissent pour le terrain qu'ils ont acheté à crédit.

Examen du système de crédit foncier de la Silésie, de la Pologne.

Ce sont des associations locales et privées de grands propriétaires emprunt à 4% et donnant des lettres de gage remboursables à

échéances échelonnées. les lettres de gage sont les rentes du Nord. Elles ne viennent pas souvent à remboursement, et l'association les rembourse même par tirage forcé. L'association est solidaire pour le propriétaire emprunteur. s'il ne paie pas l'intérêt, on l'exproprie et on ne lui prête d'ailleurs que jusqu'à concurrence de la moitié de la valeur de l'immeuble sur première hypothèque.

Cette institution est inutile en France parce qu'on ne prête pas au-dessous de 4.000f; la petite propriété resterait donc en dehors de son action. En outre, les rentes sur l'État sont le plus attrayantes pour le capitaliste qui ne prête pas à ces associations.

Sortie véhémente du petit homme contre les associations ouvrières: — « qui fournirait les capitaux de « fondation? les particuliers? essayez; « vous n'aurez pas un sou. L'État? — « la Constituante a hazardé 3 millions « pour l'expérience; cette expérience « vaudra les 3 millions qu'elle coûte;

« elle vaut même plus.

« Une association d'ouvriers, c'est « l'anarchie dans l'industrie ; aucun « capital ne peut avoir confiance dans « cette incapacité collective. Point « d'unité, de vigilance, de volonté, « d'économie, d'intelligence &c. &c.

« D'ailleurs prélever le capital « de ces associations sur les deniers « de l'État, c'est le renversement de « toute justice. »

Ainsi le crédit universel à tous les ouvriers individuellement, c'est l'impossible ; le crédit aux associations, c'est l'impossible encore avec l'étouffement de la capacité par l'égalité de partage qui nivelle le génie à la nullité.

Reste, aux yeux de Thiers, le moyen unique du marchandage, premier pas de l'entreprise en grand, qui conduit à la richesse si l'intelligence est au niveau de l'ambition.

« Tous ne pouvant s'élever, dit-il, « il faut bien que ce soient les plus

« intelligents qui s'élèvent : et le —
« moyen, c'est de procurer le crédit,
« non pas à tous, mais aux plus —
« habiles. »

« Enfin, demande Thiers, ne peut-
« on, ne doit-on rien faire pour venir
« au secours de l'ouvrier ? on ne doit-
« pas lui avancer de capitaux, non
« plus qu'au paysan ; mais il faut
« secourir les inondés de la Loire. »

Tableau de l'inondation de la Loire et de la munificence publique pour les victimes.

« Et, s'écrie l'orateur d'un ton
« dythirambique, si la Loire recommence,
« eh bien, on recommencera aussi.
« L'état est un honnête homme, que
« diable !

Voyons maintenant l'industrie.

« Le chômage est l'équivalent de
« la grève ; d'où vient-il habituellement ?
« de l'excès de production, né des —
« facilités provoquantes du crédit. On
« a produit plus que les hommes ne
« peuvent, non pas consommer, mais

« payer. Alors l'industrie sans débouchés s'arrête. »

Cet homme est vraiment imperturbable dans l'aplomb de sa routine. Il continue, à professer d'un ton d'oracle, de misérables vieilleries que les enfants mêmes n'oseraient plus répéter.

Que lui importent les mille réfutations qui ont mis à néant ces radotages ?

Il n'a pas lu, ou il ne daigne pas admettre des raisons non estampillées par l'académie morale

« Eh ! on produit plus qu'on ne peut « vendre ! »

= et pourquoi cette impossibilité de payer ? =

« Manque d'argent ! »

= Et pourquoi le peuple n'a-t-il = pas d'argent ?, car c'est le peuple = qui est le grand consommateur. = = Parceque vous lui volez son salaire ; = qu'au lieu de lui donner la valeur = de son travail, vous en retenez la = moitié ; et qu'il ne peut pas, avec

= la moitié de son propre produit, =
= payer le produit voisin qui lui est =
= nécessaire.

= Les magasins sont encombrés et =
= le peuple manque de tout. =

« On produit trop, dit Thiers, avec
« le troupeau des commères. »

= On ne consomme pas assez, =
= répond le Socialisme.

« Mais pour consommer, il faut
« payer ; il faut de l'argent. Si vous
« donnez tant d'argent aux travailleurs,
« le résultat sera le renchérissement des
« denrées. L'augmentation de la —
« main d'œuvre déterminera une
« hausse générale des produits et
« limitera d'autant les débouchés, —
« fermant ceux du dehors par —
« l'impossibilité de soutenir la —
« concurrence étrangère ; restreignant
« ceux du dedans par la cherté. Le
« peuple, loin de se trouver plus avancé
« par l'élévation de son salaire, en
« deviendra la première victime par le
« chômage et le haut prix des produits. »

= Sans doute, Commère, sans doute
si vous reportez sur le prix du produit
l'augmentation du salaire. =

„ Et sur quoi la prendre ? Sur quoi ? „
= Sur les primes que s'adjugent les
parasites. =

= Rendez à l'ouvrier ce qu'on lui-
= vole pour en bourrer les poches du
= capital. Payez-lui la valeur de son
= oeuvre, et n'en prélevez pas la dîme ou
= plutôt les dîmes sans fin au profit
= de la série de vampires qui le sucent
= à discrétion.

= C'est la rapacité des parasites-
= qui fait la cherté des produits et la
= misère. Détachez ces sangsues; vous
= atteindrez le double but qui résout le
= problème; savoir le bas-prix du-
= produit et le taux élevé du salaire.
= On produira beaucoup et vous ne
= direz pas qu'on produit trop parce
= qu'on pourra consommer en proportion. =

Pas de risque que Thiers aborde ce
thème de la rente, de la dîme du-
capital. Pour lui c'est la part la plus

légitime, la première en droit, la fin
unique de toute transaction sociale.

« Quant aux chômages par-
« révolutions, continue le Docteur, ils
« sont sans remède, c'est alors que les
« ouvriers demeurent par centaines
« de mille inactifs et mourant de faim
« et que les hautes classes épouvantées
« et en fuite ne peuvent plus rien
« pour eux. »

Charmant en vérité ! « les hautes
« classes ne pouvant plus rien pour
« eux !!! »

Les hautes classes ne peuvent plus
qu'empocher leurs revenus, c'est-à-
dire prélever la dîme, la rente, le plus
net de la valeur et l'enfouir ! Puis
regarder par la fenêtre ce qui se passe
dans la rue.

Je voudrais bien savoir si les ren-
tiers n'ont pas touché leurs ren-
tes, les propriétaires leurs fermages,
les banquiers leurs intérêts, les né-
gociants leurs profits, les fonctionnaires
leurs traitements ; les fabricants eux-mêmes

leurs bénéfices quoique réduits!

C'est la caste du revenu net, la caste prélevatrice de la dîme qui dispose du sort de la nation; qui tient dans ses mains la ruine ou la fortune, la famine ou l'abondance.

Il dépend de son caprice, de ses colères ou de ses terreurs, de laisser vivre ou de faire mourir; et on lui laisse ce droit de vie ou de mort!

Conclusion pour les chômages:

« On y peut quelque chose s'ils « sont le résultat accidentel d'une « découverte; beaucoup moins s'ils « proviennent d'un excès général de « production; rien du tout à-peu-près « s'ils sortent des révolutions. C'est à « la sagesse du peuple de s'épargner les « dernières, à la sagesse de l'industrie « d'éviter les secondes en s'abstenant des « excès de production; il faut se résigner « aux premiers, résultat d'une dé- « découverte ou d'un progrès. »

Pourtant l'illustre médecin politique ne veut pas tout-à-fait abandonner

ces maladies aux soins de la nature ;
et il propose quelques moyens de
thérapeutique « qui peuvent, dit-il
« avoir une certaine efficacité, et qui
« sont les seuls pourtant auxquels n'ait
« pas songé l'imagination des novateurs
« contemporains. Serait-ce parce que
« les moyens modestes et pratiques
« sont conformes aux vrais principes
« sociaux ? »

Voyez-vous la malice du savant
Esculape ?

Les principes sociaux jouent un
rôle capital dans ce rapport-monstre ;
c'est la préoccupation dominante,
exclusive du Conseil de Santé réuni
pour guérir la Nation malade.

Et honorable Sanhédrin ressemble
pas mal aux médecins consultants de
Molière, qui veulent sauver les règles
d'abord, et le malade ensuite, si
l'honneur des règles le permet.

Guérir contre ces règles serait un
scandaleux attentat à la médecine,
un crime de lèse-faculté.

Les Doctes confrères-réunis du Conseil de Salut public prennent pour point de départ et d'arrivée le maintien des principes sociaux. C'est leur critérium, leur pierre de touche, c'est l'étalon précieux qui sert de mesure à leur arpentage politique.

Chaque idée, chaque imagination est toisée sévèrement à l'aune des principes sociaux; et tout ce qui dépasse est rejeté comme subversif, évasif et convulsif.

Tout naturellement, par principes sociaux, ces Messieurs entendent la Doctrine anglaise, le chacun pour soi, chacun chez soi, le pur Malthusianisme enfin.

Le monde appartient à la force comme matière exploitable et taillable à merci.

La Destinée régulière des faibles, leur mission providentielle est de servir de pâture aux forts.

La Société n'est autre chose que

cette anthropophagie organisée.

Toute protection accordée à la faiblesse contre les droits sacrés de la force, toute garantie contre l'exploitation, est une atteinte aux principes sociaux, à la liberté, à l'ordre naturel, à l'essence même de l'homme. C'est une révolte contre la Providence, contre la constitution humaine, une tentative de renversement des lois de la nature.

Dieu, en créant les hommes inégaux de force et d'intelligence, a créé la tyrannie et la servitude, les maîtres et les esclaves. Les ignorants et les faibles sont la proie légitime des intelligents et des forts.

Toute velléité de modifier cette Donnée léonine, de soustraire les victimes au Minotaure, est une attaque à la propriété, une spoliation, un attentat aux principes sociaux.

Nous avons le tort de croire que le but des sociétés est précisément d'effacer les conséquences de ces inégalités —

individuelles, de placer toutes les faiblesses sous la protection d'une force commune supérieure aux forces isolées et abusives.

Nos adversaires ne sont guère logiques ; ils admettent, depuis longtemps, l'annulation de la prépotence physique, et toutes leurs lois sont dirigées contre les violences de la force brutale. L'intelligence est un instrument d'oppression bien autrement redoutable. Elle crée ce qu'il y a de plus dangereux au monde, l'ordre dans la servitude. Cette tyrannie, la tyrannie par excellence, ils l'appellent l'ordre social, la civilisation. Il n'est pas de nom assez beau, assez respectueux pour le plus grand de tous les abus de la force.

Avant tout, maintenir les masses sous le joug ! Voilà le principe social à sauvegarder.

Toute mesure qui n'est pas un humble corollaire du Principe social, ne mérite qu'anathèmes et —

malédictions ; on la rejette dans les flammes du bûcher vengeur.

L'aréopage, dont l'illustre bavard est l'organe, a cherché, dans tous les coins des principes sociaux, quelques mesures de soulagement aux détresses populaires . . (je blasphème) . . . . quelques moyens de salut pour la société mendiée, quelques combinaisons ingénieuses pour conjurer et mystifier les troupes assiégeantes.

D'abord la réserve des travaux de l'État pour les époques de crise industrielle dont on fixe les retours périodiques à un intervalle de cinq ans.

Une division nouvelle du Ministère des finances tiendrait prêts d'avance les devis, les plans, les estimations, tous les préliminaires préparatoires des travaux, et, à l'invasion de la crise, l'ordre d'exécution serait lancé . . . .

« Aujourd'hui, » dit Thiers, « l'État « suit pas à pas l'impulsion industrielle, « multiplie ses travaux en concurrence

« avec l'activité privée, les ralentit et
« les pousse du même mouvement de
« d'inaction et d'ardeur. »

« Il doit faire tout l'opposé; ne
« pas disputer à l'industrie particulière
« les bras des travailleurs dans un
« temps d'activité, et occuper ces bras
« à l'instant où une crise vient les
« frapper d'inertie. » . . . .

Voilà le spécifique découvert par le Comité de Salut public. Toutefois le rapporteur n'est pas certain que ce ne soit pas une utopie; il espère que non sans en être sûr. L'aveu est prudent mais original. Il s'agit de trouver de l'argent quand il n'y en a pas, et d'en dépenser beaucoup quand tout le monde en manque.

Le résultat le plus clair de ce système, c'est la cessation des travaux publics sous prétexte de réserve pour les temps de crise.

Que deviendra l'allocation annuelle du budget?

Va-t-on la conserver et l'accumuler

jusqu'à l'ouverture de la crise prochaine?
On la supprimera-t-on dans les années
de chômage officiel pour la rétablir
quintuple à l'arrivée du péril prévu?
Cela reviendrait à un accroissement
d'impôts dans les moments de désastres:
panacée d'un genre nouveau.

Que si on accumule au contraire,
qu'est-ce qu'une pareille thésaurisation?

L'oracle du Sanhédrin annonce la
solution du problème au moyen d'un
mouvement de la Dette flottante, qui
est le banquier de l'État et son magasin
de réserve. Il faudra voir sans doute
une émission de bons du trésor avec
remboursements échelonnés sur les 4
années qui séparent chaque crise.

Le 2e moyen de soulagement et de
salut est dans la conclusion: Tableau
des colonisations Européennes; du rôle
colonisateur de la France.

Ce rapport n'est qu'une espèce de
canevas préparé pour recevoir les
broderies et fournir les digressions du
brillant parleur; c'est un texte pour

les leçons que le professeur donne à son auditoire.

Le sujet de son sermon, cette fois, est l'algérie. Il l'a prise sous sa protection et la met en scène à grand spectacle.

« L'algérie est la grande oeuvre du « règne de Louis-Philippe, la plus grande « chose du siècle. A ceux qui demanderont « ce qu'a fait la France pendant ces 20 « dernières années, on répondra qu'elle « a conquis et dominé l'algérie et « que dans cette conquête, elle a formé « les soldats et les généraux qui l'ont « défendue contre l'anarchie. »

Belle gloire ! Avant 5 ans, cette armée sera l'objet de l'exécration publique ; la Révolution victorieuse la mettra au ban de l'Europe et du monde.

« Il s'agit de détourner vers « l'algérie le courant civilisateur qui « se porte toujours sur l'amérique.

« L'afrique est absolument semblable « à l'andalousie ; il faut approprier « les vegas ; pour cela le concours du

« Gouvernement est indispensable. »

La finale du morceau démasque la pensée de l'homme d'État. Il n'a qu'une idée fixe : <u>se débarrasser de l'élément révolutionnaire ; conquérir à tout prix la sécurité de l'exploitation et du privilège</u>.

« Puisqu'on demande à l'État des « efforts ruineux, insensés, pour des œuvres « contraires à tous les principes sociaux, « ne serait-il pas raisonnable, prudent, « humain, de diriger vers la colonisation « les forces du pays qu'on voudrait « égarer ailleurs ? Ajouter à la « conquête la mixtion des races française « et arabe, préparer en outre une réponse « à ces sophistes qui disent : j'ai des bras, « la volonté de les employer, et vous « m'en refusez les moyens ! Leur « préparer cette réponse sans réplique : « il y a des terres, des héritages prêts « dans une contrée française, allez-y « être utiles à vous et au pays. Ne « serait-ce pas une belle chose, nous le « demandons ? Le droit au travail est

« une invention insensée ; mais le
« prétexte qui a donné lieu à ce
« sophisme pourrait-il même être
« allégué quand on aurait ouvert un
« champ à toutes les activités arrogantes
« qui prétendent qu'on leur doit de
« trouver pour elles un emploi que
« chacun dans la société est chargé
« de trouver pour lui-même. »

— Ce ton de bienveillance et de mansuétude du langage révèle assez la tendresse qu'on porte aux futurs colonisateurs. L'appât est séduisant en effet. Il y a là bas, sur cette terre d'Afrique assez de fosses ouvertes pour dévorer jusqu'au dernier socialiste. Allez, activités arrogantes, allez sous la verge des sergents prendre possession perpétuelle de ces héritages qui — attendent vos ossements et leur donneront une éternelle hospitalité !

« Allez-y vous mêmes, propriétaires « monomanes ! » peuvent répondre les arrogants. Puisqu'il y a des terres et des héritages, il est bien étonnant

105

que vous n'en soyez pas déjà maîtres; ce n'est pas votre habitude de faire des cadeaux aux déshérités; vous n'êtes pas des partageux, vous aimables Seigneurs! D'où vient cette soudaine générosité? quoi! des terres, des héritages dans une contrée française, et vous les offrez à vos ennemis! En vérité le présent est suspect. Gardez pour vous, Messieurs; allez mixtionner vous-mêmes avec la race arabe. Allez fertiliser les vegas andalouses de l'Afrique, bâtir toutes les Alhambras possibles, ressusciter Grenade et les Abencerrages.

Nous savons par une première expérience le fond de votre pensée; votre recette pour remplacer la mort-aux-rats. Déjà vous avez envoyé mourir 8 à 10.000 parisiens sur cette terre algérienne; vous voulez en faire un cimetière socialiste. — Merci!

Dans cette lanterne magique et sociale que le prestidigitateur fait passer sous les yeux du public, la mendicité

arrive à son tour, avec ses plaies hideuses ou simulées, son appareil repoussant et ignominieux.

Systématique ou naturelle, la Mendicité est une honte pour un Gouvernement.

Mais doucement! C'est un philosophe des plus tendres que ce grand citoyen d'Etat! Ce n'est pas le tout de supprimer la mendicité. Interdire la ressource de la pitié publique aux infirmes et aux individus sans travail, ce serait de la barbarie! Ce serait immoler le pauvre à l'orgueil de la Société!

&c &c (voir la suite Page)

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. MSS

N° 48. Seul avec la vérité contre tout le monde, même dans un grenier, c'est une douce et consolante solitude.

N° 50 Discours de Lamartine (9 avril 1850)

Ce discours n'est pas d'aujourd'hui

ni même d'hier ; voici 18 ans que nous l'entendons.

C'est M. Michel Chevalier qui l'a prononcé le premier ; il revenait d'amérique ; il y avait été témoin de l'effervescence industrielle d'un grand peuple qui a tout un continent à défricher et à sillonner de routes à vapeur.

Faites des chemins de fer, criait M. Michel Chevalier ; précipitez dans cette voie de l'activité matérielle la dévorante énergie du pays. Ouvrez cette issue aux flots emprisonnés de la lave qui ébranlent de leurs assauts les parois de la société, et qui vont peut-être la faire éclater. Les laves refroidies deviennent des champs fertiles.

On l'a répété 15 ans la tribune monarchique, des chemins de fer, c'est-à-dire des salaires pour les masses, une dérivation pour les idées, un déversoir pour les imaginations, de la sécurité pour les puissants, des actions, des primes, de l'or, la rue Quincampoix

pour le monde de la Spéculation.

Vous les avez fait ces chemins de fer; ils ont donné du travail aux prolétaires, des fortunes aux agioteurs, la fièvre de l'or à la nation tout entière. Ils ont semé la richesse et aussi la ruine, — l'enthousiasme et le désespoir. Ils ont répandu sur la France les miasmes de la corruption, et ces miasmes ne se sont point évaporés au grand air, suivant la thérapeutique de M. de Lamartine; ils n'ont fait que s'y condenser en vapeurs plus épaisses; et pour en désinfecter l'atmosphère, il a fallu le coup de tonnerre de Février

Nil sub sole novi! nous dit et nous prouve par son exemple M. de Lamartine. « Rien de nouveau sous « le soleil! On a beaucoup discuté, « beaucoup imaginé en économie « politique. On a créé, prôné, combattu « bien des systèmes. On voulait du « nouveau, on a cru le nouveau — « nécessaire sous peine de mort. Eh! « bien le nouveau est déjà vieux, et

« c'est le vieux qui est redevenu neuf. »

N. Dumas s'écrie : « la poussière
« aveuglante des folles théories ——
« soulevées par la trombe de février
« s'est dissipée dans l'espace et, —
« derrière ce nuage évanoui, l'année
« 1844 reparaît avec sa majestueuse
« figure et sa sublime doctrine des
« intérêts matériels. »

Vivent les primes et les promesses d'actions, vivent les compagnies ! Vive Tampoux ! vive Boulogne ! Christus ressurrexit à mortuis ! Alleluia !

N°55 Rouher s'écrie :
« Il faut ruiner l'industrie
« des journaux, détruire le capital
« qui alimente la presse ! »

Nos ennemis ne marchandent pas.

C'est œuvre pie l'anéantissement du capital qui sert à l'instruction du Peuple.

Les Révolutions s'agenouillent

devant le capital qui les opprime!
Elles proclament son inviolabilité
et son omnipotence!

Trahison et crétinisme! Voilà
depuis 20 ans la politique de nos
prétendus révolutionnaires!

N°56 (Juillet 1850) le journal, La
République » après avoir mis en regard
la tolérance de Février et les fureurs
de la réaction, ajoute:

« Quand on répudie ouvertement
« le droit pour n'adorer que la force,
« il faut s'arranger de manière à être
« toujours les plus forts; car si par
« hazard, la chance tournait (ce qui
« s'est vu quelquefois depuis 60 ans)
« on ne pourrait plus invoquer les
« principes qu'on aurait soi-même
« foulés aux pieds; on ne pourrait
« plus faire appel qu'à la clémence
« et, pour ainsi dire, à la charité de
« ses adversaires. »

Belle menace! Est-ce que de 1815 à

à 1848, toutes les royautés n'ont pas constamment foulé aux pieds les principes ? Leur existence a-t-elle été autre chose qu'une violation — permanente du droit ? Quel a été leur châtiment après la défaite ? On leur a demandé pardon de les avoir vaincus. C'est l'impunité qui a toujours fait leur salut, qui a toujours relevé leur puissance, et c'est leur férocité dans le triomphe qui leur assure l'impunité dans les revers par l'humilité du vainqueur, esclave révolté, tout honteux de sa victoire.

N°59. Janvier 1850. Rapport gigantesque de Thiers sur l'assistance Publique.
Résumé du système Thiers

Voici toute sa Doctrine :

« La bienfesance publique n'est que « le supplément et le complément de « la bienfaisance privée. Leur nature, « leur principe sont identiques ; leur « concours est nécessaire et à peine —

« suffisant non pas pour supprimer la
« misère (promesse mensongère de
« l'anarchie) mais pour la diminuer
« à ce point que la société n'ait
« point à rougir d'elle-même. »

Voilà ce qui reste des théories que la Révolution de Février avait jetées au travers de la politique : voilà la dernière transformation, l'unique débris du droit au travail !

Un peu de coquetterie pour masquer les plaies et dissimuler les ulcères de la société ! Tout juste assez d'artifice — pour ne pas exciter le dégout et la répulsion ! l'aumône pour prévenir les cris et le scandale de la publicité !

A propos de crédit à ouvrir aux travailleurs, le rapporteur Littiputien s'exprime ainsi :

« La prétention qui consisterait à
« vouloir procurer du crédit à —
« l'universalité des ouvriers, n'irait
« à rien de moins qu'à supposer
« que tout le monde, dans une société,
« pourra être Entrepreneur ; auquel

« cas personne ne serait ouvrier dans
« les manufactures ; tout le monde
« serait fermier dans les champs, et
« personne n'y tiendrait la charrue.
« Tout le monde enfin, si l'on —
« appliquait la même hiérarchie aux
« armées serait officier, et personne soldat.

« Nous savons bien que, devant les
« ridicules conséquences de ces prétendues
« théories sur le crédit, on reculera et
« qu'on dira que ce n'est pas à tous les
« ouvriers, mais aux plus intelligents,
« aux plus honnêtes qu'on désire —
« procurer des capitaux. . . . Pour être
« moins saisissante, l'extravagance de
« cette théorie n'en sera pas moins —
« réelle. »

Suit l'énumération des difficultés pratiques d'apprécier la solvabilité. Dans l'escompte, restreint comme il l'est aujourd'hui à un petit nombre d'entrepreneurs, et par conséquent des impossibilités absolues de cette appréciation étendue à des millions d'ouvriers.

« Ce serait, dit Thiers, la même chose

« que de vouloir métamorphoser tous
« les ouvriers en entrepreneurs. »

Mais la réaction prétend bien les métamorphoser en rentiers par la caisse d'épargne!

Est-ce que les théoriciens du parti ne prêchent pas l'économie et le dépôt à la caisse d'épargne comme la panacée universelle des travailleurs, et ne disent-ils pas formellement que tous les ouvriers peuvent devenir rentiers par cette voie?

Il est un peu plus stupide de vouloir transformer les ouvriers en capitalistes à rentes qu'en entrepreneurs de travail à leur compte.

Quel est donc ce Macairisme? cette mystification? ..... Jonglerie!

Thiers veut bien ne pas condamner les ouvriers au prolétariat perpétuel; il signale la route qui peut les conduire au capitalat.

Il dit:

« Les hautes classes, industrielles et
« commerçantes, sont aujourd'hui

« remplies d'ouvriers parvenus par-
« leur intelligence et leur application.
« Comment ? . . . par le marchandage,
« en obtenant des patrons des portions -
« d'ouvrages qui les constituent petits
« entrepreneurs, spéculant avec des
« matières fournies par leurs maîtres
« Puis quand ils ont gagné et économisé
« quelques capitaux, ils s'établissent ou
« sont associés par leurs patrons qu'ils
« remplacent souvent. . . .

« Voilà l'échelle sûre que la Nature
« a placée sous les pas de l'ouvrier dans
« la manufacture, du commis dans -
« les comptoirs ; et qui est accessible -
« sinon à tous, ce qui est impossible,
« du moins à ceux qui réunissent à
« l'intelligence, le goût du travail et
« de l'économie. Pourquoi tout le
« monde n'a-t-il pas ces qualités ?
« C'est une querelle à faire non à la
« Société, mais à la Providence. »

= Ce raisonnement vaut de l'or.

Quelques individualités (Dieu sait par quels moyens) surgissent des bas-fonds

du prolétariat, et hissés sur les épaules de leurs camarades, arrivent au faîte.

De quoi se plaignent les autres?

Qu'ils se hissent à leur tour.

« Mais c'est impossible. » vous le dites d'après vous même.

« Tant pis pour les mauvais numéros. »

C'est dans sa forme la plus impitoyable la maxime : « Chacun pour soi et Dieu pour tous ! »

Dieu joue là un vilain rôle.

Mais ne pourrait-on pas répondre : Dieu pour tous, c'est tous pour tous.

Ce n'est que par vous que j'interviens chez vous.

Thiers est bien inspiré ! Il va — précisément invoquer comme exemple et comme modèle, l'abus le plus exécré des ouvriers, celui qui soulève le plus directement leur colère : le marchandage !

Il n'y a plus dure oppression que celle de l'esclave-maître, plus dévorante exploitation que celle de l'ouvrier parvenu.

Les travailleurs le savent par une cruelle expérience.

Qui peut dire ce qu'il faut d'égoïsme et d'insensibilité physique pour faire un patron d'un ouvrier ?

C'est du marbre, du granit que ces parvenus ont dans la poitrine à la place du coeur.

« Pourquoi tout le monde n'a-t-il « pas les qualités ? » dit Thiers. « C'est « une querelle à faire à la Providence. »

Une querelle ! Mille actions de grâces à lui rendre d'avoir été avare de ces natures exterminatrices qui te fraient leur chemin comme le boulet de canon à travers les poitrines et les entrailles !

Le jour où la moitié des hommes serait coulée dans ce moule, l'humanité n'aurait pas de lendemain.

Ces marchandeux succèdent à leurs patrons, et Thiers en sonne la fanfare ! mais les ouvriers en pleurent. car ce sont de durs patrons, et il n'y en a guère plus d'autres aujourd'hui par une évolution fatale, grosse de guerres civiles.

C'est de ce mode de renouvellement des maîtres qu'on peut dire : Ætas parentum pejor avis ; nos nequiores mox daturos progeniem vitiosoram.

Thiers s'extasie sur ce mécanisme merveilleux.

« Ce qui doit, dit-il, élever les « ouvriers au rôle des maîtres, c'est « le maître lui même cherchant « parmi ses ouvriers, ceux entre « lesquels il peut, avec avantage « sous-diviser ses entreprises ou par « lesquels il peut se faire remplacer ; « il est le véritable, le plus sûr des « juges. Ce sont là les procédés simples, « sûr de la Nature, et non les procédés « faux, alambiqués des sophistes. »

= Va toujours, aimable petit bonhomme, va toujours.

C'est du reste une réponse à l'adresse des socialistes qui, dans leurs plans, ne se préoccupent que de la portion intelligente des ouvriers. Elle a moins besoin d'aide que personne, forte qu'elle est de son intelligence.

L'intérêt et la sollicitude doivent se porter sur la grande masse que son ignorance et sa faiblesse livrent en pâture à toutes les voracités.

Mais la protection ne va jamais aux faibles; elle va aux forts, comme la richesse aux riches, comme l'eau à la rivière.

Thiers aborde ensuite l'extension du crédit et se déclare l'adversaire de cette imprudence.

N°22 Le Commentaire de la loi de déportation est à Doullens; c'est Doullens qui en a dicté les articles.

Nouka-Hiva, cachot-fournaise, taureau de Phalaris chronique.

Dent pour dent! œil pour œil!

La Bible, seul livre qu'on nous laisse, a son utilité et ses enseignements. Le nouveau Testament ordonne de tendre l'autre joue. 36 joues ne suffiraient pas à la discrétion de nos adversaires; les joues manqueraient avant les soufflets.

La Doctrine qui combat par l'épée doit périr par l'épée.

Les idiots seuls se battent avec des sabres de bois et des pistolets de paille contre des sabres d'acier et des pistolets d'arçon.

N°124. Paris est une cage d'or qui coûte gros à la France et n'en plaît pas davantage aux Parisiens.

Pas plus de cages d'or que de cages de fer.

Le despotisme engraisse un peuple comme la volaille, en lui crevant les yeux et le mettant sous la mue.

N°125 (17 9bre 1858) Le catholicisme est un ennemi éternel, implacable de tout ce qui est progrès, lumières, perfectibilité.

Qui ne connaît ses anathèmes contre la vaccine, contre le chloroforme, contre la vapeur, contre les chemins de fer, contre toutes les découvertes de.

l'esprit humain ?

Et le magnétisme ? Et la phrénologie ? Et l'hydrothérapie ? Et les Tables tournantes ?

Ridicule ou sérieuse, féconde ou stérile, toute nouveauté le rencontre en son chemin et doit lui passer sur le ventre, ou succomber.

N° 133. Boulogne, 10 Xbre 1849.

L'Amérique méridionale est le domaine exclusif du catholicisme. Il a pu s'y développer dans toute sa liberté, et n'a rencontré sur ce terrain ni la concurrence du protestantisme - ni les contrariétés de la philosophie.

Là point de luttes, de gêne, d'obstacles. Aucune nécessité de se contraindre ou de se modifier. Point de concessions forcées à des principes hostiles. Nul embarras qui oblige aux détours, nulle barrière qui fasse dévier de la route naturelle. Nul mélange qui altère ou trouble la pureté de la doctrine. Point

d'élément hétérogène à éliminer.
Liberté sans frein, domination sans partage et sans contradicteurs. L'air et l'espace illimités.

L'expérience a duré trois siècles.

Où a-t-elle abouti ?

Au dernier degré de l'abjection intellectuelle et morale, à la décomposition sociale et politique, à l'anéantissement.

N°136 (16 xbre 1858)

La Révolution est une victoire du cerveau; la contre-révolution une victoire des tripes.

Toujours la pensée nous rend l'avantage que les appetits nous ont fait perdre.

N°137. (16 xbre 1858) Chûte irréparable!

Quand une Nation de 30 millions d'âmes a renversé dans la poussière et foulé dix ans sous ses pieds les autels

d'une religion, on pourra bien en reconstruire les pièces, mais non les adorateurs.

N° 105. Déclaration adoptée par le Comité des Ecoles, sur la présentation d'Auguste Blanqui.
(Globe du 22 Janvier 1831)

Quand nous sommes sortis des barricades de Juillet, tout sanglants avec la Liberté, nous avons dit aux hommes qui se présentaient comme les amis et les tuteurs de la France:

« Nous confions à votre patriotisme
« cette Liberté qui nous a coûté si cher;
« elle est maintenant un bien commun
« à tous les français; nous vous remettons
« le soin de la leur départir; n'en soyez
« point avares. »

Les étudiants attendaient leur part, elle eût été large si on l'eût mesurée sur leur part dans le combat et dans les funérailles.

Parqués sous le règne de la —

restauration dans une étroite enceinte de décrets et d'ordonnances arbitraires, ils pensaient avoir brisé à jamais, dans la grande bataille du Peuple, les barrières élevées par la prévoyance du despotisme.

Mais voici que les hommes qui devaient nous payer le prix du sang, se retranchent contre nous dans cet arsenal de tyrannie.

Voici qu'un Ministre, que plusieurs d'entre nous se souviennent d'avoir rencontré dans toutes les conspirations, ne trouve rien de mieux que de se jeter dans les bras de nos plus implacables ennemis.

Des séides bourbonniens, placés par les commis de la Sainte-Alliance à la tête de l'enseignement pour étouffer l'enseignement.

Voici qu'un Ministre, ancien carbonaro, exhumant la sanglante ordonnance du 5 Juillet 1820, la suspend de nouveau sur nos têtes, toute menaçante du nom de l'allemand.

Nous l'avouons; en voyant tant de promesses violées, en voyant notre

bonne foi à nous, jeunes gens simples et confiants, si outrageusement trompée, notre avenir sacrifié, le sang de nos frères compté pour rien, nos cœurs ont été flétris.

Mais il est plus facile de nous tromper que de nous abattre ; et puisque les hommes du pouvoir n'entendent que lorsqu'on parle haut nous nous mettons en demeure d'être écoutés.

Aussi bien la leçon est excellente pour nous enseigner qu'en fait de liberté, qu'il ne faut pas attendre mais qu'il faut prendre. Les vieillards l'ont dit : « l'espérance est bonne aux jeunes gens. »

Les jeunes gens ont le droit d'associer leurs efforts dans un but commun, et ils en useront de ce droit. Quant à leur but, il est simple : il s'agit pour eux de faire que la Révolution de juillet ne soit pas un mensonge. Il faut que tout l'édifice construit par l'empire, par la restauration, soit renversé ; et comme il n'est pas tombé encore une seule pierre de cet édifice, ils travailleront

infatigablement à le battre en brèche et à le démolir.

Nous demandons la destruction de l'Université. Nous demandons la destruction du monopole le plus odieux et le plus funeste au pays, celui qui tarit la civilisation dans sa source, qui est un outrage à l'intelligence humaine.

Certes l'Université du moyen-âge était une admirable institution et l'œuvre d'un puissant génie. Fondée dans les temps d'oppression et d'anarchie féodales, dans le but de soustraire la science à la domination du glaive, seule puissance alors reconnue, l'Université était comme une oasis de liberté conservée à la civilisation au milieu de ces déserts de barbarie et de servitude.

Les privilèges presque monstrueux dont les rois de France l'avait entourée à l'envi, en faisaient un sanctuaire impénétrable aux violences et toujours respecté dans les discordes les plus désastreuses.

Un étudiant eût-il commis le plus

grand crime, par cela seul qu'il était étudiant et qu'il recélait une parcelle du feu de la science, dont les toits protégeaient le foyer, il échappait à la juridiction commune et n'était justiciable que de l'Université.

Mais depuis que la liberté est devenu le droit commun, depuis que les lumières et la civilisation n'ont plus besoin de tuteurs ni de privilèges; ce qui autrefois était destiné à propager l'instruction bien au delà des besoins du temps, ne sert plus aujourd'hui par une étrange métamorphose, qu'à l'étouffer dans une gothique enceinte.

L'Université, façonnée par Napoléon, instrument de despotisme si bien exploité par la restauration, ne doit pas survivre à ces deux tyrannies.

Nous sommes las de cet exécrable impôt qui frappe ce qu'il y a de plus saint et de plus sacré, ce qui fait l'homme, le citoyen: l'instruction.

Et encore cette instruction quand nous l'avons achetée par de longues années

d'études, éternisées à dessein par la cupidité et la haine des lumières, ces mêmes hommes qui nous l'ont si chèrement vendue comme monopoleurs, viendront sous forme de tribunal sans garantie et sans publicité, instruments aveugles et pusillanimes, nous reprendre, sur un geste du pouvoir, ce que nous avions arraché à si grande peine, nous ravissant le fruit de nos travaux et frappant de mort notre avenir.

C'est ce joug odieux que nous rejetons de toutes nos forces.

Que le pouvoir, dans sa superbe, nous traite d'enfants rebelles, oubliant qu'il était trop heureux le 22 Décembre de s'adresser à nous comme à des hommes; que prenant le langage de la diplomatie abhorrée, il parle de ses réprimandes paternelles, en nous écrasant de ses sévices; qu'il nous chasse de toutes les écoles de France; qu'il nous traîne de tribunaux en tribunaux; qu'il abreuve de chagrin et d'amertume nos vieux pères frappés dans leurs enfants; ce sera

un beau et honorable spectacle que celui de jeunes gens, couverts des cicatrices de juillet, traités en parias sur le sol qu'ils ont racheté de leur sang!

Mais qu'importe? A travers les menaces, les persécutions, les violences, nous marcherons fermes et inébranlables à notre but.

Nous sommes jeunes; nous sommes patients; nous ne désespérons pas d'aisément de la liberté. Nous l'avons conquise en juillet; elle est déjà perdue en janvier! Eh! bien, elle vaut la peine d'être conquise deux fois. Le bon droit et l'avenir sont à nous. Le jour de la justice arrivera.

Et vous tous, nos amis et nos frères, - Etudiants des Ecoles de Paris et de la France entière, joignez vos efforts aux nôtres. Nos cris isolés se perdraient dans le tumulte immense de la société; mais unis en faisceaux d'acclamations, ils forment une grande voix qui fera taire les clameurs de la tyrannie.

Rallions nous à la devise immortelle:

Liberté ! Sans mélange adultère.
De vils intérêts cherchent à te souiller par d'impurs accouplements ; mais c'est elle seule qui fait vibrer nos cœurs. C'est la liberté seule qui a droit à notre amour et à notre culte. Nous la voulons et nous l'aurons.

N°113. Massacres de Rouen.
La Société Républicaine Centrale au Gouvernement Provisoire.
2 Mai 1848.

Citoyens,
La Contre-révolution vient de se baigner dans le sang du Peuple. Justice, justice immédiate des assassins !

Depuis deux mois, la Bourgeoisie royaliste de Rouen, travaillait, dans l'ombre, une Saint-Barthélemy contre les ouvriers. Elle avait fait de grands approvisionnements de cartouches; l'autorité le savait.

Des paroles de mort éclataient çà et là, symptômes précurseurs de la catastrophe: « il faut en finir avec les canailles!

Canailles en effet qui avaient en février, après 3 jours de résistance, contraint la garde bourgeoise à subir la République.

Citoyens du Gouvernement Provisoire, d'où vient que depuis 3 mois, les populations ouvrières de Rouen et des vallées environnantes n'avaient pas été organisées en garde nationale?

D'où vient que l'aristocratie possédait seule l'organisation et les armes?

D'où vient qu'au moment de l'exécution de son affreux complot, elle n'a rencontré devant elle que des poitrines désarmées?

D'où vient la présence à Rouen du 28e de ligne, le sinistre héros du faubourg de Vaise en 1834 ?

D'où vient que la garnison obéissait aux ordres de généraux, ennemis déclarés de la République ; d'un général Gérard, créature et âme damnée de Louis-Philippe ?

Ils avaient soif d'une sanglante revanche, ces sicaires de la dynastie déchue ! Il leur fallait un massacre d'avril pour consolation d'un second de juillet ! Leur attente n'a pas été longue.

Les journées d'avril 2 mois après la Révolution, c'est aller vîte, — citoyens du Gouvernement provisoire !

Et rien n'y a manqué à ces nouvelles scènes d'avril, ni la mitraille, ni les boulets, ni les maisons démolies, ni l'état de siège, ni la férocité de la soldatesque, ni l'insulte aux morts, l'insulte unanime des journaux, ces lâches adorateurs de la force !

La rue Transnonain est surpassée. Hâtez l'infâme récit de ces exploits de

brigands on se retrouve au lendemain des jours néfastes qui naguère ont couvert la France de deuil et de honte.

Ce sont bien les mêmes bourreaux et les mêmes victimes. D'un côté : des bourgeois forcenés, poussant par derrière au carnage des soldats imbécilles qu'ils ont gorgés de vin et de haine ; de l'autre : de malheureux ouvriers tombant sans défense sous la balle et la bayonnette des assassins !

Pour dernier trait de ressemblance, voici venir la Cour Royale, les juges de Louis-Philippe se ruant comme des hyènes sur les débris du massacre, et remplissant les cachots de 250 républicains ! A la tête de ces inquisiteurs est Frank-Carré, l'exécrable Procureur-Général de la Cour de Paris, ce Laubardemont qui demandait avec rage la tête des Insurgés de Mai 1839 ; ses mandats d'amener poursuivent jusqu'à Paris les patriotes qui fuient la proscription Royaliste.

Car c'est une terreur royaliste qui

règne à Rouen ; l'ignorez-vous
Citoyens du Gouvernement provisoire ?
La Garde bourgeoise de Rouen a
repoussé avec fureur la République
au mois de février ; c'est la République
qu'elle blasphême et veut renverser.

Tout ce qu'il y avait de républicains
de la veille a été jeté dans les fers. Vos
propres agents sont menacés de mort,
destitués, gardés à vue ; les magistrats
municipaux Lemasson, Durand, ont
été traînés par les rues, les baïonnettes
sur la poitrine, leurs vêtements en-
lambeaux. Ils sont au secret de par
l'autorité des rebelles !

C'est une insurrection royaliste
qui a triomphé dans la vieille capitale
de la Normandie ; et c'est votre
Gouvernement républicain qui
soutenez ces assassins révoltés ?

Est-ce trahison ou lâcheté ? Êtes-vous
des solivaux ou des complices ?

On ne s'est pas battu, vous le savez
bien : on a égorgé ! Et vous laissez
raconter glorieusement les prouesses

des égorgeurs ! Serait-ce qu'à vos yeux, comme à ceux des rois, le sang du Peuple n'est que de l'eau bonne à laver de- temps en temps des rues trop encombrées ? Effacez donc, effacez de vos édifices ce détestable mensonge en 3 mots : Liberté, Egalité, Fraternité.

Si vos femmes, si vos filles, ces brillantes et frêles créatures, qui promènent dans de somptueux équipages leur oisiveté tissue d'or et de soie, étaient jetées là, tout-à-coup, à vos pieds, la poitrine ouverte par le fer d'ennemis sans pitié, quel rugissement de douleur et de vengeance vous feriez retentir jusqu'aux extrémités du monde !

Eh ! bien, allez voir étendues sur les dalles de vos hôpitaux, sur la paillasse des mansardes, ces cadavres de femmes égorgées, le sein troué de balles bourgeoises, le sein, entendez-vous qui a porté et nourri les ouvriers dont la sueur engraisse les bourgeois !

Les femmes du Peuple valent les

votres, et leur sang ne doit pas rester sans vengeance.

Justice donc, justice des assassins!

Nous demandons:

1° la dissolution et le désarmement de la garde bourgeoise de Rouen,

2° l'arrestation et la mise en jugement des généraux et officiers qui ont ordonné et dirigé le massacre.

3° l'arrestation et la mise en jugement des soi-disant Membres de la Cour d'appel, séides nommés par Louis-Philippe, qui agissant au nom et pour le compte de la faction royaliste victorieuse, ont emprisonné les Magistrats légitimes de la cité et rempli les cachots de républicains.

4° l'éloignement immédiat de Paris des troupes de ligne qu'en ce moment même les Réacteurs dressent dans des banquets fratricides, à une Saint-Barthélemy des ouvriers parisiens.

Les Membres du Bureau: Blanqui, Président- Lacambre, vice-Président- Flotte, trésorier. Béraud, Lerouet, —

Gustave Robert, secrétaires. Lachambeaudie. Crousse, Pujol, Javelot jeune, Brucker – Pomberteau.

N° 113 Adresse électorale aux Parisiens.

Donjon de Vincennes 15 Septembre 1848

Parisiens, — Devant l'urne électorale ouvrez les yeux, s'il en est temps encore, au péril qui vous menace. Paris est condamné, et sa sentence s'exécute par les mains de la réaction qui a su recruter partout des complices et des instruments à ses vengeances.

Chaque jour, sous prétexte de — désencombrement, d'ordre public, d'humanité même, on vide la capitale d'ouvriers. Mesure fatale! Mesure de mort!

A l'exception d'une poignée de riches oisifs, la Cité entière ne vit que par les travailleurs – Sans ouvriers plus de consommation; partant plus d'affaires. La masse des détaillants tombe en faillite; le haut commerce, l'industrie

les suivent dans le gouffre, et la faction du passé triomphante, bat des mains à la ruine de Paris, qu'elle abhorre parce qu'il a changé la face du monde.

Commerçants, propriétaires, ne secondez pas ces noirs calculs. Laissez là vos terreurs, vos préventions. Que demande le Peuple? de vivre heureux par son travail et l'intérêt vous commande d'appuyer cette juste exigence; car vos profits viennent du Peuple. Ce qu'il gagne vous le gagnez après lui par la consommation. Que l'apparence ne vous trompe pas! Dans l'océan des affaires, les dépenses de luxe ne sont qu'une goutte d'eau. Pour un qui vit de l'or du riche, neuf vivent des centimes du pauvre. Entre vous et les ouvriers il y a solidarité d'existence.

Mais soyez justes; le Peuple a trop longtemps souffert; il ne peut ni ne veut plus subir les dures conditions de travail que lui a faites la rapacité des hommes d'argent. Il en réclame de plus équitables; et cette demande, on

la repousse avec violence, avec fureur.

On s'obstine; on prétend l'amener à merci; on le chasse par la famine.... Eh! bien, il ne cédera pas! Il s'en ira.... en secouant la poussière de ses pieds; ses propriétés ne l'embarrassent pas, lui! Déjà il s'éloigne et Paris — sans Peuple va tomber en agonie.

Trop tard alors, quand viendra l'herbe entre les pierres des rues, — Marchands sans pratiques, propriétaires sans loyers, vous pleurerez votre erreur, debout au seuil de vos magasins fermés et de vos maisons désertes! Vous avez l'ordre comme à Milan, comme à Varsavie, et vous trouverez peut-être que le roulement des canons sur le pavé ne vaut pas celui des camions et des charettes.

Il reste une chance de salut: vous joindre franchement au Peuple pour lui assurer gain de cause, c'est-à-dire du travail bien rétribué, et tout d'abord choisir des représentants qui veuillent sans retard et à tout prix accomplir

cette tâche.

Elle n'est pas énorme; il suffit de ne pas rester à plat ventre devant les capitaux et de leur rendre cette bonne volonté qu'ils avaient montrée un instant le lendemain de février. Surtout n'oubliez pas que votre mortel ennemi, c'est la réaction provinciale. Vous savez où la prendre; elle ne se cache guère.

C'est le sabre haut qu'elle mène la charge à fond sur Paris. Rappelez-vous ce mot sinistre d'un représentant de clocher, Isnard: « Si Paris attente à « la souveraineté nationale, le « voyageur cherchera bientôt sur les « rives de la Seine où Paris a existé. »

Ce mot est la clef de la situation. Isnard et ses pareils voulaient, eux aussi, étreindre la grande cité dans les serres d'une armée, et l'histoire est là unanime pour dire que leur triomphe eût abouti au partage de la France. Ils ont échoué et la ville sainte nous a fait le premier peuple du Monde.

C'est que Paris capitale de l'intelligence

et du travail, est la véritable représentation nationale, le congrès gigantesque et majestueux où la Patrie entière, par l'élite de ses enfants réunis (écrivains, artistes, ouvriers, savants, industriels) s'occupe incessamment à tisser l'œuvre de sa grandeur et de sa prospérité.

La Réaction va paralyser le Pays en lui comprimant le cerveau. — Parisiens! c'est à vous, riches et pauvres, de ne pas laisser décapiter la France, et de retenir la main que des parricides portent sur leur mère!

Pensez à cela devant l'urne du scrutin.

230

231

Samedi 26 février 1848.

N°106 Au Peuple! Le Club du Collège de France. —

Nous ne sommes plus en 93! Nous sommes en 1848! Le drapeau tricolore n'est pas le drapeau de la République! C'est celui de Louis-Philippe et de la

Monarchie.

C'est le drapeau tricolore qui guidait les sicaires de la Royauté contre les Républicains de juin 1832, d'avril 1834, de Mai 1839.

C'est le drapeau tricolore qui — présidait aux massacres de la rue Transnonain, de Lyon, de St Etienne; il s'est baigné vingt fois dans le sang des ouvriers.

Le Peuple a arboré les couleurs — rouges sur les barricades de 48, comme il les avait arborées dans ses trois nobles défaites de juin, d'avril, de Mai.

Hier encore elles flottaient glorieuses au front de nos édifices. Aujourd'hui la réaction les renverse ignominieusement dans la boue et ose les flétrir de ses calomnies.

On dit que c'est un drapeau de sang; de quel sang est-il donc teint? de celui des martyrs, ses défenseurs. Il est pur comme leur gloire.

Depuis 1832, il est le seul drapeau de la République.

Sa chûte est un outrage au Peuple, une profanation de ses morts. On va ombrager leur tombeau du drapeau de ses ennemis.

Déjà la Réaction se déchaîne: des hommes soudoyés par la faction royaliste, parcourent les rues, l'insulte et la menace à la bouche, arrachent les couleurs rouges de la boutonnière des citoyens.

Ce sont toujours les mêmes procédés des réactions: la brutalité, la violence.

Républicains! Ouvriers! c'est notre drapeau qu'on renverse. Écoutez bien: s'il tombe ce drapeau, la République ne tardera pas à le suivre.

N°107 (Salle du Cirque d'hiver)
Adresse de la Société Républicaine centrale au Gouvernement Provisoire (le 2 Mars 1848)

Citoyens,

La victoire du Peuple a brisé les lois oppressives qui bâillonnaient la parole

et la presse. Il faut que les résultats de cette victoire soient libellés en décrets authentiques.

Une fois déjà, en 1830, le Peuple avait renversé du pied le vieil arsenal de la tyrannie. Mais, dans sa noble confiance, il avait oublié d'en anéantir les débris. On l'a trompé! De ces débris ramassés un à un le pouvoir parjure a forgé des armes plus meurtrières.

Nous avons le ferme espoir que le Gouvernement sorti des barricades de 48, ne voudra pas, à l'exemple de son devancier, remettre en place, avec chaque pavé, une loi de compression. Dans cette pensée, nous venons offrir au Gouvernement provisoire, notre concours pour la réalisation de la devise: Liberté, Egalité, Fraternité!

Nous demandons que le Gouvernement décrète ce résultat de la victoire populaire:

1° Liberté complète et illimitée de la Presse.

2° La suppression absolue et irrévocable

des cautionnements, des droits de timbre et de poste.

3° la liberté entière de circulation des oeuvres de la pensée par toutes les voies possibles, par l'affichage, le colportage, les crieurs publics, sans restriction ni entraves quelconques, sans nécessité d'autorisation préalable.

4° la liberté de l'industrie des imprimeurs et la suppression de tous les privilèges représentés par les brevets, toutefois avec indemnité préalable.

5° l'irresponsabilité absolue des imprimeurs pour tout écrit dont l'auteur est connu.

6° la suppression de l'article 291 du code pénal, de la loi du 9 avril 1834 et l'abrogation formelle des lois —, ordonnances, décrets, arrêts, édits ou réglements quelconques, antérieurs à la date du 25 février 1848, qui pourraient restreindre, limiter ou gêner le droit absolu et imprescriptible d'association ou de réunion.

7° la déchéance de la magistrature

debout et assise des trois derniers règnes et son remplacement provisoire par des avocats, avoués, notaires &c.

8° l'armement et l'organisation en garde nationale de tous les ouvriers recevant salaire sans exception, avec indemnité de 2f par jour de service actif.

9° L'abrogation des articles 415 et 416 du Code pénal ainsi que les lois spéciales contre les coalitions d'ouvriers.

Nous ne croyons pas, citoyens, que le Gouvernement Provisoire puisse opposer à notre demande une fin de non-recevoir tirée de l'insuffisance de son autorité. Le Peuple vous a délégué sa Souveraineté, c'est au nom de cette Souveraineté que vous avez prononcé la déchéance d'un Roi et d'une dynastie. C'est de par le même droit que vous rendrez les décrets sollicités de votre patriotisme.

Le Bureau: L. A. Blanqui, Président
Xavier Durieu, A. Raisant, Hervé, —
Nap. Chancel, Sobrier, Bonniard, —
Gonthières, Dalicant, Haillery, Graffin.

N°108 (7 Mars 1848) Adresse de la Société Républicaine centrale au Gouvernement provisoire pour l'ajournement des Elections.

Citoyens!

L'élection immédiate de l'assemblée nationale serait un danger pour la République.

Depuis 60 ans la Contre-révolution parle seule à la France. La Presse bâillonnée par des lois fiscales, n'a pénétré que l'épiderme de la Société. L'éducation des masses a été faite par le seul enseignement oral qui a toujours appartenu, qui appartient encore aux ennemis de la République.

Les notabilités des partis vaincus attirent seules l'attention du Peuple, dans les campagnes surtout. Les hommes dévoués à la cause démocratique lui sont à peu-près inconnus. La liberté du suffrage ne serait qu'apparente, toutes les influences hostiles conjurées fausseraient inévitablement le vœu du Peuple.

On peut dire que la Nation —
considérée comme une vaste assemblée,
voterait sous l'empire d'une opinion
qui n'a pas de contradicteurs. C'est
une injustice et encore plus un danger;
car cette opinion c'est le royalisme.

Quels sont les hommes qui demandent
à cris la convocation immédiate des
comices? Les ennemis avérés de la
République, ceux qui l'ont combattue
avec acharnement, qui la subissent
comme un affront, et qui comptent
sur l'excès de sa simplicité pour —
l'étouffer à son berceau.

Une immense comédie se joue —
devant la France: en serons-nous les
dupes, citoyens? Nos ennemis désarmés
de la violence se réfugient dans —
l'astuce. Ils veulent recueillir à
temps le fruit de 30 ans de compression.

Songez-y, citoyens, l'œuvre du 24
février ne saurait périr. Si une —
précipitation, aussi imprudente que
déloyale, devait amener le fléau —
d'une assemblée réactionnaire, la

République ne reculera pas. Que votre sagesse prévienne les désastres d'une telle lutte.

N'oubliez pas qu'entre les élections faites demain ou dans six mois, il y a un abîme ; c'est à la discussion de le combler. Le vote, aujourd'hui, serait une surprise et un mensonge. Il ne deviendra vérité que par une libre polémique ; mais cette polémique ne saurait être l'oeuvre d'un jour.

En conséquence, nous demandons l'ajournement indéfini des élections et l'envoi dans les départements de citoyens chargés d'y porter la lumière démocratique.

N°109. Au Gouvernement Provisoire la Société Républicaine centrale.
(Ajournement des Elections)
(14 Mars 1848)

Citoyens,

Nous demandons l'ajournement des élections de l'assemblée Constituante

et de la Garde nationale : ces élections seraient dérisoires.

A Paris, un très-petit nombre d'ouvriers sont inscrits sur les listes électorales. L'urne ne recevrait que les suffrages de la bourgeoisie.

Dans les villes, la classe des travailleurs façonnée au joug par de longues années de compression et de misère, ne prendrait aucune part au scrutin, ou elle y serait conduite par les maîtres comme un bétail aveugle.

Dans les campagnes, toutes les influences sont aux mains du clergé et des aristocraties. Une tyrannie savante a étouffé, par son système d'isolement individuel, toute spontanéité au cœur des masses. Les malheureux paysans, réduits à la condition de serfs, — deviendraient le marchepied des ennemis qui les oppriment et les exploitent.

Notre âme s'indigne à la pensée que les oppresseurs puissent ainsi recueillir le bénéfice de leurs crimes —

C'est un sacrilège de faire mentir à leur propre salut des millions d'hommes, d'arracher à leur inexpérience la sanction de leur esclavage. Ce serait un défi par trop insolent aux barricades de février.

Le Peuple ne sait pas : il faut qu'il sache. Ce n'est pas l'œuvre d'un jour ni d'un mois. Lorsque la Contre-révolution a seule la parole depuis 50 ans, est-ce donc trop de l'accorder une année peut-être à la liberté qui ne réclame que la moitié de la tribune, et ne mettra pas, elle, la main sur la bouche de ses adversaires?

Il faut que la lumière se fasse jusque dans les moindres hameaux ; il faut que les travailleurs redressent leurs fronts courbés par la servitude, et se relèvent de cet état de prostation et de stupeur où les castes dominantes les tiennent le pied sur la tête.

Et ne dites pas que nos craintes sont chimériques ; les élections, si elles s'accomplissent seront réactionnaires ; c'est le cri universel. Le Parti royaliste,

le seul organisé, grâce à sa longue — domination, va les maîtriser par — l'intrigue, la corruption, les influences sociales. il sera triomphant de l'urne.

Ce triomphe serait la guerre civile! car Paris, le cœur et le cerveau de la France, Paris ne reculera pas devant le retour offensif du passé.

Réfléchissez aux sinistres conséquences d'un conflit entre la Population — parisienne et une assemblée qui croirait représenter la Nation; qui ne la — représenterait pas; car le vote de demain sera une surprise et un mensonge.

Que votre prudence épargne à la France de tels périls. Laissez le Peuple naître à la République; il est encore emprisonné dans les langes étouffantes de la Monarchie.

Gouvernement des Élections: c'est le cri des Parisiens!

N°112. (22 Mars 1848) Aux clubs démocratiques de Paris.

La République serait un mensonge si elle ne devait être que la substitution d'une forme de Gouvernement à une autre. Il ne suffit pas de changer les mots: il faut changer les choses.

La République, c'est l'émancipation des ouvriers; c'est la fin du régime de l'exploitation; c'est l'avènement d'un ordre nouveau qui affranchira le travail de la tyrannie du capital.

Liberté, Egalité, Fraternité. Cette devise qui brille au fronton de nos édifices, ne doit pas être une vaine décoration d'opéra. Point de hochets; nous ne sommes plus des enfants; il n'y a pas liberté quand on manque de pain. Il n'y a pas d'égalité quand l'opulence fait scandale à côté de la misère. Il n'y a pas de fraternité quand l'ouvrière, avec ses enfants affamés, se traîne aux portes des palais.

Du travail et du pain! L'existence du peuple ne peut rester à la merci des

des frayeurs et des rancunes du capital.

Les sociétés populaires qui partagent nos principes sont invitées à choisir 3 délégués qui se réuniront au comité central des élections dimanche 26 Mars à 11 heures du matin dans la salle des conférences, rue des Poiriers près la Sorbonne. Les délégués des Clubs seront seuls admis, et devront être porteurs de pouvoirs en règle de leurs Sociétés respectives. (Blanqui, Feuillâtre, Houton, Séquin, Dézamy, Villain, Chipron, Baudin, Durrieu)

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. MSS

N° 111 (20 Avril 1848) Au Gouvernement Provisoire, La Société Républicaine Centrale.

Des régiments s'avancent sur Paris; leur approche répand l'alarme dans les rangs des patriotes.

L'armée n'a pas été organisée. Ses cadres préparés par une tyrannie ombrageuse dans des vues meurtrières, sont aujourd'hui ce qu'ils étaient avant

les barricades.

Dans Paris même, les Royalistes de la veille grimés en républicains du lendemain, ne dissimulent ni leurs haines, ni leurs projets de réaction contre ce qu'ils nomment la populace.

Une coalition de ces ressentiments et de ces égoïsmes pourrait coûter cher à la République.

Le peuple n'a que de l'affection pour les soldats sortis de ces rangs; mais sa défiance est profonde envers cette doctrine de l'obéissance passive qui a noyé si souvent Paris dans le sang Français.

Pourquoi d'ailleurs des troupes soldées dans nos murs? Si on le veut sincèrement, dans 8 jours trois cent mille gardes-nationaux seront en armes au service d'ordre et de sécurité de la Capitale.

Les Républicains de vieille date doivent au Gouvernement Provisoire l'expression franche de leur pensée. Cette pensée est aujourd'hui bien amère.

Le choix déplorable des commissaires envoyés dans les départements, le maintien de la Magistrature et des fonctionnaires de Louis-Philippe, l'écartement systématique des vieux patriotes, partout repoussés par les agents du pouvoir, et livrés à la risée des royalistes ralliés;

Le désarmement successif des combattants des barricades, l'appel à Paris des troupes soldées dont la place est aux frontières;

La menace de former une garde urbaine, résurrection, sous un troisième nom, de la gendarmerie et de la garde municipale;

La convocation précipitée des comices électoraux qui, sous des influences exclusivement réactionnaires, ne pourront créer qu'une assemblée rétrograde;

Tous ces actes réunis semblent annoncer une deuxième édition de 1830.

Déjà la voix populaire a salué le Gouvernement nouveau de République

monarchique : la République monarchique voudrait-elle encore moins que la Monarchie républicaine?

Nous faisons encore une fois — appel à votre patriotisme, à votre prudence.

Citoyens, arrêtez la réaction! — Retenez les troupes loin de la Capitale, et faites disparaître cette menace de représailles armées contre la victoire du Peuple.

N°30 Réponse à la demande d'un toast pour le Banquet des Travailleurs. (9bre 1848)

Citoyens, votre bon souvenir est venu me réchauffer au fond de ce vieux donjon où souffle tristement le vent d'hiver. Dix ans de luttes sans trêve, quatorze ans de captivité ont prévalu, à vos yeux, sur l'imposture d'un jour. Hélas! citoyens, depuis

9 mois que d'hécatombes républicaines immolées sur l'autel de la calomnie! N'est-il point temps enfin de renverser et l'autel et ses prêtres?

Reformons nos colonnes dispersées par la tourmente et ne remettons pas à leur tête les capitaines qui ont passé à l'ennemi et tiré sur nous pendant la bataille. Auteurs de nos désastres, ils redemandent une place dans nos rangs parce que la Réaction les a chassés des siens pendant la victoire. Faut-il nous livrer une seconde fois à la discrétion de ces renégats? Ils nous ont conduits aux abîmes; ils nous y conduiraient encore. Irons-nous, tout étourdis et demi-brisés de notre chûte, nous replacer à la traîne de ces guides sinistres?

La cause populaire se couvrirait de ridicule et d'opprobre si elle devait donner au monde l'exemple d'une telle imbécillité. N'égayons pas l'Europe du spectacle d'un parti dont l'entêtement bestial s'acharnant dans le sentier de la—

perdition, va se heurter sans cesse aux mêmes cailloux et se faire culbuter dans le même fossé. Ce qui nous a perdus, c'est le mépris ou l'absence des idées, la substitution de la politique d'expédients à la politique de principes. Afin d'éviter ce malheur, créons-nous, pour l'avenir, avec des doctrines arrêtées, une boussole dont les indications servent seules à régler la marche du navire; et d'abord congédions les pilotes dont la maladresse et la perfidie sur les écueils. Pour ressaisir et tromper encore, la confiance des naufragés, ils ne manqueront pas d'arborer bien haut le pavillon socialiste. — Arrière!

Que les dures leçons de la défaite éclairent notre parti décimé. Il ne faut pas être trahi deux fois. Les idées ne peuvent trouver d'interprète sincère que parmi les hommes dont les actes en sont une éclatante confession. Les aventuriers politiques qui poursuivent le pouvoir à travers les fluctuations

des systèmes et des masses, qui se
présentent comme les exécuteurs nés
de tous les programmes, ne servent
jamais d'instruments aux principes.
Ce sont les principes qui leur servent
d'instruments.

Rallions-nous en phalanges
homogènes et compactes sous la
bannière socialiste portée par des mains
fidèles; mais que la souffrance et
l'indignation n'emportent pas le
peuple sous le canon de l'ennemi. —
Point de bataille! Elle serait perdue et
de plus, elle est inutile. Le temps nous
donnera la victoire sans combat. —
Devant le soleil des idées montant
avec majesté dans l'espace, nous le
verrons se replier peu à peu et
disparaître à l'horizon, comme un
fantôme, le rideau noir sillonné par
l'éclair des baïonnettes — à la
conquête par la parole!

N° 110. Projet d'adresse au Gouvernement provisoire lors de la Manifestation du 17 Mars. (Projet présenté à la réunion des délégués des Clubs et des corporations ouvrières le 17 au matin, et repoussé pour le projet de Cabet.

Citoyens,

Le Peuple se plaint des tendances réactionnaires d'une partie du Gouvernement provisoire.

Son désir est que le pouvoir inauguré sur les barricades tienne d'une main ferme les rênes de l'Etat, et coupe court aux hésitations, aux tiraillements qui compromettraient l'avenir de la République.

Il réclame comme mesure d'urgence:

1° l'éloignement de la Capitale des troupes soldées.

2° l'ajournement des élections de la Garde nationale et de l'assemblée constituante.

Paris, tête et cœur de la France, ne doit être gardé que par la population

elle-même, par la population toute entière.

Or par l'effet de certains mauvais vouloirs, la majeure partie des ouvriers n'est pas inscrite encore sur les contrôles des légions, et ne prendrait aucune part au choix des officiers. Cela n'est pas juste. Il n'est pas juste non plus que la Représentation Nationale soit élue sous l'influence à peu-près exclusive des aristocrates ligués et des fonctionnaires de Louis-Philippe. C'est ce qui arrivera cependant si l'ajournement des élections ne permet pas au parti populaire de détruire les préjugés et les calomnies répandues contre lui par les factions rétrogrades qui se sont violemment arrogées, depuis 50 ans, le monopole de l'enseignement politique des masses.

Le vote de demain ne serait pas libre : il serait dicté par des prépondérances hostiles dont le machiavélisme a, de longue main, façonné au joug la plus grande partie des populations.

La présence d'une Assemblée

réactionnaire, loin de rétablir la sécurité et la confiance, précipiterait la ruine du crédit et des transactions, en déchaînant la guerre civile.

Le Peuple conjure son Gouvernement de prévenir ce malheur et de préparer par une administration ferme et active l'homogénéité républicaine de la future assemblée nationale, homogénéité qui, seule, peut assurer à ses travaux des résultats bienfaisants.

Il est prêt à soutenir le Gouvernement dans cette voie contre les tentatives et les machinations des partis royalistes.

N°29. Donjon de Vincennes 9bre 1848

A l'Union des vrais démocrates!

Point d'alliance avec l'avant-garde de la réaction, avec les renégats qui ont ouvert l'écluse aux flots contre-révolutionnaires. Disons avec le Psalmiste: «Discerne causam meam de gente non sanctâ, et ab homine iniquo et doloso eripe me!» — Séparons notre cause de celle

des transfuges et arrachons nous de
l'étreinte du méchant et du fourbe
qui a trahi la République.

Il ne doit y avoir rien de commun
entre les Socialistes fidèles, les défenseurs
éprouvés du Peuple et les suppôts de
ce Gouvernement provisoire, de cette
commission exécutive, opprobre et fléau
de la Révolution. Ce ne serait plus de
l'union, mais de la confusion. Rien de
funeste comme les alliés douteux, amis
aujourd'hui, ennemis demain, traîtres
toujours. Rejetons ce mélange adultère,
cet alliage impur; point de Saxons
dans nos rangs pour faire feu sur nous
en plein champ de bataille!

Arrière ce drapeau aux couleurs
équivoques qu'on s'efforce de planter
dans notre camps! le drapeau du —
Gouvernement provisoire est le drapeau
des déserteurs: ce n'est pas le nôtre, Ne
craignons pas de perdre les forces qui
se groupent encore derrière cette —
bannière souillée. L'un après l'autre
les derniers soldats ouvriront les yeux

des transfuges et arrachons-nous de l'étreinte du méchant et du fourbe qui a trahi la République.

Il ne doit y avoir rien de commun entre les Socialistes fidèles, les défenseurs éprouvés du Peuple et les suppôts de ce Gouvernement provisoire, de cette commission exécutive, opprobre et fléau de la Révolution. Ce ne serait plus de l'union, mais de la confusion. Rien de funeste comme les alliés douteux, amis aujourd'hui, ennemis demain, traîtres toujours. Rejetons ce mélange adultère, cet alliage impur; point de Saxons dans nos rangs pour faire feu sur nous en plein champ de bataille!

Arrière ce drapeau aux couleurs équivoques qu'on s'efforce de planter dans notre camp! le drapeau du — Gouvernement provisoire est le drapeau des déserteurs: ce n'est pas le nôtre. Ne craignons pas de perdre les forces qui se groupent encore derrière cette — bannière souillée. L'un après l'autre les derniers soldats ouvriront les yeux

et viendront se ranger derrière les seules couleurs républicaines : les couleurs socialistes.

Laissons une poignée de roués — s'épuiser en intrigues et en manœuvres. Leur ridicule agitation va tomber tout à l'heure sous les huées et les malédictions des patriotes désabusés.

Ne soyons point dupes de cet hypocrite appel à l'union que l'on fait résonner à nos oreilles. C'est la manœuvre favorite des escamoteurs. Ce cri perfide sorti de leur bouche le lendemain de février, endormait les Républicains et assurait le tour de gibecière du Provisoire.

Les gens de la Réforme n'ont donné qu'un bon exemple : l'ostracisme inexorable prononcé par eux contre l'opposition dynastique. Suivons-le en les repoussant eux-mêmes, eux les héritiers et les imitateurs de cette opposition. Ledru-Rollin disait à Thiers :

« Arrière l'homme des lois de « Septembre, de la régence, de la rue

« Transnonain ! » Crions à Ledru-Rollin :
« Arrière l'homme des 45 centimes et
« du rappel, le vainqueur du 15 mai,
« le mitrailleur de Juin ! »

Ce n'est pas le sceptre de la Présidence que le Peuple lui doit ; — c'est l'acte d'accusation. A l'union de toutes les victimes contre tous les bourreaux !

Que nous importent vos discours, vos manifestes, vos professions de foi ! Que m'importent les inscriptions Socialistes de vos enseignes repeintes, vos serments, vos protestations ? — Nous ne croyons plus à rien parce que vous avez tout foulé aux pieds. Que faisiez vous de ces beaux principes au 17 Mars, au 16 Avril, au 15 Mai, au 23 Juin ? — Vous étiez gouvernement alors ! Vous étiez même dictature ! C'était l'heure de réaliser vos programmes de Dijon et de Lille. — que sont-ils devenus ? Des lois et des mesures contre-révolutionnaires !

Et maintenant que la Réaction,

victorieuse par votre concours, vous a-
cassés aux gages et chassés à coups de
pied comme des laquais dont elle n'a
plus que faire, vite vous ramassez au
coin de la borne les loques de vos
programmes ; vous les défripez, vous
les essuyez, et vous voici recommencer
à la ronde les parades des Banquets et
repromener en cérémonie les vieux
oripeaux, la vieille défroque, les
harangues retapées à neuf et coiffées
à la Socialiste !

250

251

5bis (9 9bre 1848)
A la destruction des Armées
permanentes.

Donjon de Vincennes.

Les armées de l'Europe ont signé leur
sentence de mort avec le sang des peuples.
Paris, Vienne, Milan, vos 3 noms sont
le Mané, Thécel, Pharès, de ce hideux
festin de chair humaine, suprême

orgie dont la soldatesque vient d'épouvanter le monde. Encore 40 mois et les armées permanentes seront détruites!

Il n'y a plus aujourd'hui que deux camps ennemis. Dans l'un, tous les peuples; dans l'autre, toutes les armées.

Les peuples, frères par la souffrance et par le travail, s'embrassent à la dérobée, en pleurant; tandis que les hordes mercenaires, unies par les joies du meurtre et de la curée, ivres de vin, d'or et de larmes, dansent la farandole sur des monceaux de cadavres. Laissez-les à ce festin de Balthazar, boire le sang dans le crâne des martyrs! Le vent de la colère des nations va souffler sur ces brigands et disperser leurs cendres jusqu'aux extrémités de la terre.

Encore 40 mois et les armées permanentes seront détruites!

Les deux premiers peuples militaires du monde, les Grecs et les Romains, n'ont point connu cette peste, sortie des flancs immonde de Rome impériale, la prostituée des Césars.

Derniers débris des fléaux disparus, elles ne restent aujourd'hui que comme une médaille vivante de la férocité du moyen-âge : ce sont les dignes filles des routiers et des malandrins qui les ont enfantées dans le carnage, l'incendie et la dévastation. Elles veulent mourir comme elles sont nées, au milieu des malédictions et du désespoir. Que leur vœu soit accompli.

Encore 40 mois, et les armées permanentes seront détruites !

Citoyens, plus d'illusions ! plus de flagorneries aux meurtriers par crainte de leur poignard ! On attendrit point les tigres, ils égorgent sans pitié la faiblesse suppliante. Ne flattez pas ! ne priez pas ! Qu'ils tremblent devant la corde vengeresse !

Jamais de liberté, jamais de sécurité tant qu'une population entière de bourreaux n'aura d'autre métier, d'autre devoir, comme ils disent, que de tuer, au signe d'un tyran.

Le repos, le bonheur de l'humanité

sont au prix de l'anéantissement de cet infâme métier.

Que d'un bout de l'Europe à l'autre, ce cri retentisse unanime, irrésistible :

« Plus d'assassins enrégimentés ! »

Encore 40 mois et les armées permanentes seront détruites !

N° 114. Protestation des ouvriers de Belle-Isle

(Février 1851)

Les soussignés détenus à Belle-île, devant les actes de violence qui viennent de se produire, ne peuvent retenir un cri d'indignation, ni taire plus longtemps le dégoût que leur inspire le machiavélisme de leurs ennemis.

Rassemblés de tous les points de la République, au nombre de 240 sur un misérable îlot qui n'est déjà plus la France, on les parque 8 et 16 dans

des chambres percées à l'instar des pontons, d'étroits sabords avares de lumière. On les abandonne dans ces bouges à toute la fermentation de l'entassement.

On laisse leur cerveau se briser dans le tumulte incessant de la promiscuité; puis on vient leur offrir 30 cellules! appât perfide jeté à des intelligences épuisées de forces et de scrupules! Odieuse pomme de discorde lancée pour mettre des captifs aux prises sur l'arène du privilège!

Pourquoi ne pas donner à ces 240 détenus 240 chambres qui auraient coûté le faible prix de 3 à 4.000 f, tandis qu'on a gaspillé inutilement dans cette prison des sommes énormes?

Quelle est cette hypocrisie qui, jouant sur les mots, vient dire à la tribune: « On se plaint amèrement des « cellules de Mazas; mais à Belle-Île « les détenus les implorent à grands « cris. »

O fils de Tartuffe et de l'inquisition

qui étranglez un homme entre ces deux alternatives : mourir de faim ou avaler un boeuf, et qui l'accusez de caprices contradictoires parce qu'il se débat contre ce dilemme homicide !

Les prisonniers ne veulent ni des cercueils de Nazas, ni de l'abrutissement pêle-mêle de Belle-Île. Ce qu'ils réclament, c'est le régime naturel de l'homme, le mélange de la vie sociale et de la vie isolée ; la vue et le commerce de leurs semblables alternant avec le calme réparateur de la solitude ; la faculté de la promenade en commun dans un préau, sous le soleil, et la faculté du recueillement dans une cellule - Ni tombeau, ni promiscuité !

Ils réclament aussi une alimentation qui ne soit pas un habile empoisonnement. Ils savent toute l'insouciance du public pour le chapitre des légendes. Qui donc s'inquiète, après dîner, du pain bis, de l'eau trouble et de l'ignoble pâtée des cachots ?

Et cependant cette question qui-

donne des nausées aux repus, est celle qui décide de la vie et de la mort de tant de milliers de travailleurs ; et, il faut bien le dire de l'agonie des prisonniers.

Les détenus de Belle-Ile resserrés chaque jour davantage, dans un cercle d'étouffement systématique ont essayé une protestation bien inoffensive : la Marseillaise ! A leurs chants, on a répondu par le cachot !

41 de nos compagnons sont aujourd'hui ensevelis dans les souterrains de la citadelle. Ils y souffrent la faim, le froid, l'insomnie, les ténèbres, les exhalaisons méphytiques.

Persécuteurs, assouvissez vos haines ! Les victimes crient vers le Peuple ; le Peuple les entendra.

La Page 259 n'existe pas (Note du Copiste)

N° 131 (page 29) (Moniteur du 29 avril 1852)

Sur la Turquie

État de l'Instruction en Grece — Colleges - Ecoles - Etablissements d'Instruction publique.

Concurrence redoutable des écoles catholiques fondées par les Jésuites. (Ecoles de frères et de sœurs, hôpitaux, crèches, salles d'asile).

Respect et vénération du pays pour les congrégations de St Vincent de Paul &c &c sous la direction de prêtres Lazaristes. Leurs secours, leurs aumônes aux pauvres.

Politique des Jésuites qui le servent du bien comme du mal pour reconstituer partout &a.

(le reste continué page)

---

(8) page 22.

Eternel cheval de bataille de tous les Couverts de pouvoir. Pauvre peuple!

« Peuple, souviens-toi » -

« Peuple, toi que l'on craint &c. »

Aujourd'hui les jongleurs écrivent :

« Peuple, ne prends conseil que de toi-même. »

Malheureusement l'exhortation est un peu tardive ; elle est curieuse surtout dans la bouche de ceux qui ont voulu piloter ce pauvre peuple, et l'ont culbuté dans le fossé.

Maintenant qu'il y barbote au fond de 3 pieds de vase, nos haranqueurs sans se décourager lui disent gravement :

« Peuple, ne prends conseil que de toi-même » c'est-à-dire je t'ai fourré dans le pétrin, tâche d'en sortir, car je suis très fort pour t'y mettre ; je n'entends absolument rien à t'en tirer.

N° 124 (page 26) L'âge d'or rêvé par la Réaction dans l'ordre politique,

ce n'est ni l'empire ni la régence
ni même Henri V ; c'est Nicolas.

Dans l'ordre social, c'est le peuple
tombé plus bas que la glèbe, plus
bas que les nègres, tissant de sa
propre misère la prospérité publique.

Qu'avons-nous ? La République
de Bonaparte, de Berryer et de
Montalembert, la République des
jésuites et de la contre-révolution,
qu'elle périsse cette République de
naufrage, d'asservissement et
d'ignominie.

N° 134 (page 31) Il faut le laisser
rouler ses idylles sur ses pipeaux ;
ces bergeries n'ont jamais supprimé
un coup de sabre.

Les houlettes valent même —
quelquefois — des épées.

N° 141 (page 40) L'assemblée qui
détruit la liberté de la Presse,

c'est la fille qui assassine sa mère pour régner à sa place, comme les Impératrices de Constantinople

---

<u>N° 146</u> (page 42) <u>Sur l'Assemblée Législative.</u>

Les histrions sont-ils du moins les meilleurs de la France? - Nullement.

C'est peu dire que d'évaluer à dix pour cent le nombre d'artistes supérieurs que la France pourrait fournir. Chacun d'eux ne vaudrait donc qu'en 11e ligne. C'est par conséquent une assemblée de cabotins qui gouverne.

Le Peuple est cette mer disposée en gouttes d'eau dont chacune est une larme.

<u>N° 98</u> (page 47) 4 février 1850

Tu as donc découvert mon domicile, très cher Edouard. J'imagine

que tu as employé ces dix derniers
mois à le chercher dans les cinq
parties du monde. Tu as peut-être
été le demander à Buenos-Ayres,
enfin tu sais que je demeure à
Doullens où je suis logé aux
frais de l'Etat; cela me console.

Ma santé dont tu me demandes
des nouvelles pourrait être meilleure
Depuis 8 semaines elle bat la
campagne, et je m'en vais
tombant de fièvre en chaud mal.

En ce moment, j'ai la
langue malade, et je crache le
sang; j'espère que cela ne sera
pas éternel.

Puisque tu étais partie à
découvrir mon adresse, tu aurais
pu être moins laconique; m'apprendre
par exemple, si la Loire passe
toujours sous le pont de Blois,
et d'autres nouvelles aussi intéressantes.

De mon côté, je te dirai
que j'ai renoncé à la lampe
merveilleuse qui n'aurait pas

fait merveille dans ma cellule ; je me suis rabattu sur quelque chose de moins phénoménal.

Vous allez avoir une élection dans Loir-et-Cher ; fais-moi le plaisir de me nommer les candidats de diverses couleurs qui se disputent la voix et celles de tes honorables concitoyens, et de m'indiquer les chances les plus probables de l'élection.

Je suppose que le courrier est toujours de ce monde. Qu'est devenue Bª Sª . . . . . .

Adieu. Je demeure toujours à Doullens ; je n'ai pas donné congé pour le terme.

N° 106 (page 57) Doullens, 2 janvier 185[illegible]

Cossutianus Capitole, le Spoliateur de la Cilicie, accusé de déprédations par les députés de cette province, avait été condamné pour ses brigandages sur la plaidoirie

de Thraséa.

Devenu l'ami et le confident de Néron, il n'oublie pas sa vengeance. Thraséa périra: il le dénonce au tyran.

Ses attaques contre le rigide Stoicien sont curieuses: c'est la phraséologie de nos royalistes.

La fameuse ironie sur les monomanes de révolutions, qui se démoliraient eux mêmes s'ils n'avaient plus personne à démolir, n'est qu'un plagiat de Tacite, ou plutôt de Capitole, Concussionnaire.

Ils sont classiques nos proscripteurs, c'est une justice à leur rendre.

Cossutianus demande à Néron la tête de Thraséa.

"Thraséa, dit-il, l'ennemi "de la religion et des lois, le "coryphée de cette secte détestable, "dévoré de la fièvre des bouleverse= "=ments, à laquelle il faut

"toujours quelque chose à détruire,
"qui veut, au nom de la Liberté,
"renverser l'empire ; et, l'empire
"à bas, s'attaquerait à la liberté
"elle même." ....

"Spernit religionem, abrogat
"leges ..... et imperium evertunt
"... libertatem proferunt. - Si
"everterent, libertatem ipsam
"aggredientur."

— "Ces ennemis incessants de
"l'ordre, s'écrie à son tour Ferdinand
"Cossutianus Barrot, ministre de
"l'Intérieur, - ces ennemis
"incessants de l'ordre qui attaquaient
"et renversaient la monarchie au
"profit de la République, qui,
"quelques jours plus tard, attaquaient
"la République au nom du
"socialisme ; et qui, si Dieu
"permettait que le socialisme
"tombât sur la France, chercheraient
"à renverser le socialisme au
"profit de quelque folie pareille,
"dont ils se feraient un drapeau !..."

Le style du ministre ne vaut pas celui du délateur révélé par Tacite; la pensée est identique. L'un plaidait devant Néron, le meurtre du plus grand citoyen de Rome; l'autre devant une assemblée monarchiste, l'extermination des républicains.

Tous deux ont gagné leur procès.

Thraséa s'est ouvert les veines; les socialistes sont allés mourir empoisonnés dans les marais d'Afrique.

A 1700 ans de distance, la proscription invoquée par le même argument, par la même phrase!

Au reste le Ministre de Bonaparte n'est pas le seul plagiaire du sycophante romain.

Cette invention railleuse contre les conspirateurs quand même, est la figure favorite de

la réaction, elle traîne dans toutes les feuilles monarchiques de Paris et de la province.

Certes c'est pour nous une gloire et une consolation de voir nos ennemis emprunter leur plus belle rhétorique à l'éloquence des Vicaires de Néron.

Si les écrivains et orateurs réactionnaires n'ont pas copié sciemment Tacite, il faut admirer cette identité de langage, née de l'identité des passions, des intérêts et des caractères.

Heureuse rencontre de beaux esprits entre les champions de l'ordre, séparés par 18 siècles.

Même but et mêmes moyens, même moralité.

Anéantir par la violence ce qui triompherait par la discussion; c'est bien le procédé invariable de la

tyrannie.

N° 107 (page 59) Doullens, 10 avril 1850

(Suite de l'analyse d'un discours de Lamartine.)

Spectacle curieux! M. de Lamartine capitaine Cook de la politique au long cours, ce Sindbad le marin du 19e siècle, plus — merveilleux que son prédécesseur des Mille et une nuits, ce voyageur non moins errant qu'Ulysse, mais plus heureux, qui a pris les sirènes pour équipage de son navire, et Phronème, sur les rivages de tous les partis, la rhétorique si variée de ses convictions; M. de Lamartine, dans son odyssée sans fin, vient de trouver doucement sa banque Eolienne sous les portiques de la Bourse.

Je laisse à juger de l'accueil que la Divinité du lieu, émerveillée d'accents si nouveaux pour elle, a dû faire au mélodieux étranger attiré sur son parquet.

Combien durera la relâche?

Demandez aux vents et aux marées, seuls nautonniers de la fantasque nacelle.

Peut être vont-ils, la détachant des colonnes du temple, la pousser à pleines voiles dans les ports de Salente ou sur les rives d'Utopie; cela dépend de la lune révolutionnaire qui en règle la direction.

On connaît le cercle monotone de la mode et de la politique. Les chapeaux pointus ramènent les chapeaux plats, et les chapeaux plats ramènent les chapeaux pointus. 1844 a engendré 1848 lequel a engendré 1844.

Un changement de lune, en ressuscitant 1848, conduira peut-être le vaisseau lyrique de M. de Lamartine aux champs de l'Icarie. Bon voyage!

"M. de Rothschild, dit "l'auteur des Girondins, est "une nuée qui verse la fécondité "sous forme de pluie."

Mais s'il faut de la pluie, pas trop n'en faut. Le soleil est tout aussi nécessaire; n'est-ce pas lui qui vivifie de ses rayons le sol engourdi par le froid?

Le crédit, sous forme de M. de Rothschild, doit être autant soleil que brouillard. Or nous savions bien que le banquier Israélite faisait la pluie et le beau temps; mais qu'il soit en même temps le beau temps et la pluie, c'est plus neuf.

S'il n'était qu'une nuée

pourtant ! Quel échec pour sa réputation ! Nous arroser sans cesse ! nous serions bientôt noyés ; ce serait le déluge. On ne pourrait s'en tirer qu'avec une arche de Noé. Mauvaise recommandation pour le crédit-nuée ; car si on n'accuse jamais l'excès du crédit, on se plaint quelquefois furieusement de la pluie.

Le crédit Rothschild est donc encore moins la pluie que le soleil. Le soleil, en effet, distribue l'eau ainsi que la chaleur ; c'est lui qui pompe les nuages, phénomène que rend la comparaison frappante. M. de Rothschild pompe aussi ; il pompe énormément. Lorsqu'il n'est pas satisfait des révolutionnaires, il retient toutes les vapeurs pompées, et ne lâche pas une goutte d'eau, moyen infaillible

de voir les perturbateurs et de les calciner jusqu'à l'état de momies.

Combien il nous en faudrait de ces "hommes crédits-soleils, "s'exclame M. de Lamartine. "Plût à Dieu qu'on fût les "compter par centaines, ces "bienfaiteurs du peuple!"

Il n'est pas, on le voit, de l'avis de la grenouille qui se lamentait si fort du prochain mariage de Phœbus.

"S'il suffit d'un seul pour "nous griller jusqu'à la moelle, "pleurait la pauvrette, qu'allons "nous devenir quand il aura "des enfants?"

La grenouille est très-faible en économie politique; elle n'a pas lu le rapport de M. Thiers sur l'assistance publique; elle y eût trouvé le remède à ses maux, remède

bien simple: se faire soleil
soi même. Rien de plus
facile par la caisse d'épargne
et par le marchandage!
Somme toute, M. de Lamartine,
à travers ses métamorphoses
et sous ses costumes omnicolo-
res, est bien toujours le même,
un pied dans chaque camp
et sur chaque bord: un vrai
Colosse de Rhodes; ce qui
fait que le vaisseau de l'état
lui passe toujours entre les
jambes.

N° 111 (page 64) Moniteur du 22 Juillet 1850.

Le Moniteur dit, dans un article:

"Il faut diminuer l'action
"meurtrière des maladies épidémiques
"et retenir sur une pente déplorable
"des populations qui s'étiolent
"et s'abâtardissent de plus en plus,
"comme ne le prouvent que trop

"les travaux du recrutement."

Comment le Moniteur se mettra-t-il d'accord avec l'illustre Ch. Dupin, lequel prétend que tout est au mieux dans le plus civilisé des mondes possibles; que la longévité fait des progrès continus; que le bien être, la Santé, le bonheur des classes ouvrières sont en voie constante d'accroissement; que le peuple est de mieux en mieux vêtu, logé, nourri, que le salaire augmente &c.

— Oui; Comment ces deux officiels se mettront-ils d'accord? J'imagine que c'est le dernier de leurs soucis.

---

4. (page 74) Le poignon élevant l'urne du scrutin, tenu au collet de chaque côté par le curé & le gendarme

---

N°52 (page 101) Janvier 1849

Le Gouvernement provisoire s'est mis à battre monnaie sur la misère des campagnes.

On ne pousse pas l'impudeur jusqu'à venir prendre pour piédestal le chevalet de ses victimes.

Qu'elle aille plus loin, cette bouche de Chrysocale, débiter le clinquant de sa faconde ... ... mettre le travail en soumission

---

Mars 1849

Ce qu'il vous plaît d'appeler mon club! Je n'étais pas propriétaire du club.

Un club n'est pas un régiment de chevau-légers de l'ancien régime.

Le pronom possessif ne me paraît pas de très bon goût.

N°54 (page 102) Mars 1849

Ce ne sont pas des juges, ce

sont des basiquants de jugeries, sans conviction et sans pudeur, prêts à brocher des sentances pour Nicolas ou pour Robespierre, selon que Robespierre ou Nicolas tiendront les cordons de la bourse.
.... Avant de placer sur la sellette la moralité de l'accusé, il faudrait vérifier d'abord la moralité de l'accusateur &c. 2.

N°56 (page 106). J'en appellerai de l'iniquité des proscripteurs à la Justice du Peuple et aux flétrissures de l'histoire.
.... Les proscripteurs de la veille deviendront justement les proscrits du lendemain, et cette fois on ne criera plus : Malheur aux victimes! mais malheur aux bourreaux!

N°58 (page 109) L'intelligence,

cette racine de la morale, ce pivot de l'humanité, serait-appelé de réprobation, s'il ne s'élevait çà et là des sous pour protester contre la prostitution de l'intelligence à l'égoïsme.

N° 61 (page 111) Rapport gigantesque de Thiers!

..... Vous voulez universaliser la rente; nous voulons universaliser le salaire.

Laquelle de ces deux utopies est la plus utile et la plus praticable? la plus funeste et la plus absurde?

La rente est le produit de l'oisiveté, le salaire celui du travail.

Qui fait vivre la société? le travail ou l'oisiveté?

Laquelle des deux sociétés est la plus utopique, celle dont tous les membres vivent du salaire, ou celle dont tous les membres

vivent de leur rente.

N° 76 (page 159) 7 février 1856

Les Nobles croyaient la roture aussi impropre à porter l'hermine que l'épaulette, aussi impuissante à manier la hache que l'épée, aussi incapable de fournir des justiciers..... (Double emploi voir pages 64 & 65 du manuscrit 98 & 99 de la Copie n°76.)

N° 101 (page 178) Lettre à ma mère.

Belle Ile, 20 Mars 1857.

J'ai reçu ta lettre du 27. Je regrette infiniment qu'un homme de talent et de cœur ait bravé le péril de vengeances implacables pour une vieille turpitude qu'il fallait laisser ensevelie dans le mépris où les événements, juges suprêmes, l'avaient fait tomber.

Les neuf dernières années avaient fait justice suffisante; ce n'est pas sur un pareil terrain que les victimes doivent reprendre la lutte; leur rôle n'est point la défense ni la justification; ce serait une prime offerte à la calomnie.

J'éprouve personnellement une vive peine d'être la cause, bien qu'involontaire, du malheur qui vient d'atteindre un écrivain distingué.

Il est cruel d'être funeste à ses amis, même du fond de son tombeau. Mais, à part ce chagrin, je suis bien indifférent à de pareilles misères et ne songe à un passé désormais enterré. Insensible également aux outrages et aux éloges qu'il me suscite, je ne m'occupe qu'à défendre ma vie contre les assauts, chaque jour plus rudes, du temps et de la captivité.

Ne donner que le plus tard possible à mes ennemis une dernière et Suprême joie, tel est, en ce moment, mon unique Souci. Le reste m'importe peu.

N° 103 (page 181) Lettre à Charavay.

Belle-Ile, 14 avril 1857.

Mon cher Charavay, je n'ai pas eu la chance avec ce Bulletin des lois.

Ne comptant plus sur vous, je l'avais fait venir par une autre voie; si bien qu'à la réception de Votre, j'ai pu constater à mon aise que le tout, au prix de 7 francs, ne Vaut pas 50 centimes.

Je Vous félicite de Votre brillante résurrection. L'honneur de ce miracle ne revient pas à la liberté Seule, mais aussi au changement d'air et de milieu.

L'homme n'est pas une huître: il est né pour la locomotion,

l'immobilité le lue, l'atmosphère de notre rocher, quoique salubre en elle même, finit à la longue par devenir un véritable poison.

Combien de malades, tenus pour désespérés, guérissent inopinément par un simple Voyage! Le déplacement est une des plus précieuses ressources de la médecine. De l'air neuf et de la liberté à haute dose, voilà, mon cher Charavay, nos Dieux sauveurs.

Comme je n'ai pas les mêmes drogues à ma disposition, ma santé à moi décline.

23 ans de prison, c'est un julep peu restaurant.

Adieu, continuez de vous remplumer et de vous rembourrer, c'est la plus utile des occupations

Tout à vous

N° 104 Lettre à Madame Delphine,

de St. Aignan. Belle-Ile 15 février 1857

Madame, vous désirez placer votre livre sous l'invocation du malheur et de la souffrance, et vous avez songé à une vierge prisonnière dans son tombeau.

Je connais bien là la pensée d'une femme. Leur religion est celle du dévouement et du sacrifice. Puisse-t-elle prévaloir un jour sur le culte de la force!

Je serais heureux de m'associer à Votre œuvre en acceptant, avec toute modestie, l'offre sympathique que Vous voulez bien me faire. Je sais n'y avoir d'autre titre que ma longue captivité et personne n'y verra autre chose qu'une dédicace à l'infortune.

N° 143 (page 203) Moniteur du 13 9bre 1849. Discours de Ch. Dupin ..."300,000 hommes de Vapeur "qui ne font ni bruit, ni coalitions,

" ni émeutes, et ne réclament
" aucun salaire ."

..... Philippe de Girard. — "Comme
"tous les inventeurs, il est mort
"pauvre," dit Charles Dupin.

Simple parole, coup de hache de son propre discours! Réfutation écrasante de ses hosannahs à la gloire de l'ordre social!

..... Ils nous appellent voleurs, pillards, incendiaires. Ce sont eux qui volent, qui pillent, qui incendient.

Les obus incendient les maisons du pauvre. Leurs exploiteurs pillent et volent les travailleurs des deux mains.

Ils volent la propriété littéraire (la plus sacrée de toutes, celle que son créateur a tirée du néant) ceux qui embusquent les gendarmes aux carrefours des grandes routes pour détrousser la pensée.

Le soldat. Il meurt parce qu'il est soldat, le cœur brisé par

la nostalgie ; le hameau lui apparaît comme un souvenir lointain à travers les larmes.

..... Egaré par des excitations meurtrières contre le Peuple ....

... Réveil d'horreur et de désolation .....

..... Scènes de Tours en 1846. Femmes enceintes, Vieillards de 80 ans.

Moniteur du 27 9bre 1849. Coalition à Lille d'ouvriers fileurs pour demander la Vérification de leur travail.

Volés par leurs patrons, ils se coalisent pour exiger qu'on mesure la quantité d'ouvrage accomplie.

Emprisonnés et condamnés !

---

5 (page 347) Lettre de Barthelemy

4 Juillet 1850

Chez citoyen et ami, Goudé m'a communiqué votre lettre datée du

29 Juin, et j'ai reçu avec grand plaisir la poignée de main que vous m'avez envoyée et que je vous retourne avec le témoignage d'estime que mérite un homme qui a tant fait pour la cause de la Révolution.

Si les sceptiques absurdes, qui ont tout laissé perdre, avaient écouté les prophéties de la Société républicaine centrale, nous n'en serions pas, vous à Doullens et nous en exil.

Vous demandez à Goupé des renseignements divers sur la situation des esprits dans le département de Loire-et-Cher et sur l'émigration à Londres. J'espère que notre ami vous satisfera pour la première partie, et moi, je vais tâcher de vous satisfaire pour la seconde.

Vous savez que les premiers proscrits qui se sont réfugiés en Angleterre depuis la

Révolution de Février, ou plus exactement depuis la Révolution de Juin 1848, furent Louis Blanc et Caussidière.

A leur arrivée à Londres, ces Messieurs trouvèrent, le premier, à cause de sa réputation littéraire, et le second parce qu'il était avec le premier, un peu de sympathie parmi les Anglais chartistes, ou disciples de Robert-Owen.

Il y avait là, en y ajoutant surtout l'empressement curieux des jolies femmes qui voulaient voir le tribun microscopique accompagné de son mastodonte, plus qu'il n'en fallait pour les consoler d'avoir mis et laissé les affaires du Peuple en perdition.

On en était encore à jouir des douceurs des premières réceptions quand Cazavant qui, plus tard, nous a dénoncés au Courrier de la Gironde, et Dupont du 12e arrondissement,

arrivèrent à leur tour.

Ces deux-ci virent plusieurs réfugiés de 34 établis à Londres, et formèrent, après avoir consulté Louis Blanc et Caussidière, le dessein de fonder une société dont le but serait de protéger les réfugiés qui pourraient avoir besoin de venir chercher un refuge à Londres.

La société se forma des Français seuls à cause de la loi sur les étrangers qui en interdisait l'entrée aux Anglais, mais cependant ceux-ci fournirent de l'argent qui servit à fonder une caisse de secours.

Quand j'arrivai à Londres, je fus reçu membre de cette société, et, après moi, tous ceux qui se présentèrent, de sorte qu'au bout de 2 ou 3 mois, nous étions au nombre de 80 environ, tant proscrits que résidents à Londres.

L'union qui avait régné jusqu'alors commença à se troubler.

Tant qu'il ne s'était agi que de

questions de secours, tout le monde avait été d'accord. Mais les discussions s'étant étendues jusqu'aux principes, une scission se fit, et nous fûmes aussitôt partagés en deux camps: celui des riches fondateurs et celui des pauvres affiliés.

Dans le même temps, je faisais partie avec Adam, d'une autre Société composée d'ouvriers seulement et qui s'était formée à Londres après la Révolution de Février.

Nous eûmes l'idée de faire entrer tous les ouvriers de cette société dans celle des proscrits.

A cette proposition que je fis, des vociférations se firent entendre dans le camp des riches qui se perdirent en injures contre des hommes qui certainement valaient mieux qu'eux.

Nous répondîmes, et cela dégénéra en querelles qui durèrent pendant plusieurs mois.

Maillard qui fit, dans le temps,

partie de la Société des Saisons et qui, je crois, a été blessé le 12 Mai, était surtout enragé parce que, disait-il, je soufflais l'âme de Blanqui dans la société.

Pendant toute cette agitation Louis Blanc jouait le rôle de Président modérateur, et Caussidière payait à boire.

Nonobstant l'opposition formidable que nous rencontrâmes, nous nous obstinâmes et nous parvînmes à faire entrer les ouvriers dans la Société, ce qui déplaça aussitôt la majorité au grand désespoir des fondateurs qui voulaient bien protéger les ouvriers, mais qui n'entendaient pas qu'il fût question d'égalité avec eux.

Nous étions déjà dans ce complet état de division quand la journée du 13 Juin nous amena Ledru-Rollin, Martin Bernard, Landolphe et plusieurs autres encore.

Ces derniers venus qui, pour

la plupart, avaient été les pensionnaires du Peuple à l'assemblée furent profondément froissés de l'accueil très-modéré que leur firent leurs ouvriers de la majorité. aussi ne restèrent-ils que peu de temps membres de la Société.

Ledru fit comme Hachette, et ses dévoués Martin-Bernard, Etienne Arago, Leclanché, Rattier, Caussidière et quelques autres de moindre étoffe les suivirent. Louis Blanc resta Président de la Société, Landolphe en resta membre, et les choses continuèrent leur marche saccadée jusque vers le commencement de cette année, époque à laquelle Louis Blanc se retira à son tour, à la suite Landolphe et tous les anciens ministres fondateurs qui soutenaient un peu la caisse de leur bourse, désertèrent en laissant la société dans le plus complet dénuement, n'ayant que la cotisation hebdomadaire

(12 sous) que ne payaient que très irrégulièrement les ouvriers pauvres qui restent pour subvenir aux besoins des membres qui n'ont point de travail.

Ajoutez à cela que nous recevons souvent des hommes qui arrivent de l'Italie, de la France ou de la Suisse, manquant de tout, et que nous sommes obligés de secourir. — Quelquefois ces hommes ne sont que des chevaliers d'industrie qui finissent toujours par nous attraper quelques shillings.

Vous dire dans quel état de gêne se trouve l'émigration prolétaire, serait difficile. Je ne sais quel mauvais vent a soufflé de Londres à Paris; mais nous ne recevons plus rien de ce côté.

Tout l'argent que les Représentants envoient est donné comme pension régulière à leurs anciens collègues qui vivent dans l'abondance pendant que, parmi nous, il y en a qui ont

fois plusieurs fois par semaine.

Mais, ci-dessus, je crois que c'est assez sur nos misères physiques.

Quelque chose de plus désolant que tout cela, c'est le peu de foi de la plupart des proscrits de l'émigration. Les idées de la Société centrale sont peu estimées ici. Nous n'avons jamais été plus de 6 ou 7 amis de son ancien président. C'étaient : Louis Ménard (du Peuple), Langer, Watripon et 1 ou 2 autres qui nous sont inconnus. Maintenant ce sont : Vidil, capitaine du 9e hussards, Cottier, l'ancien Vice-Président du Club des Montagnards de Belleville, Goudé et moi.

Il y a bien ici quelques hommes qui ne sont pas trop mauvais ; mais le plus grand nombre voient l'avenir de la Révolution dans Ledru-Rollin. C'est le 13 Juin et l'absence d'autres hommes qui les populariseront en ce moment.

Nous ne nous endormons pas

pendant que ces Messieurs travaillent de leur côté. Le Peuple paraît avoir assez de tous ces hommes, qui s'intitulent les chefs, et veut désormais faire les affaires lui-même

Nous avons commencé, conjointement avec les Communistes allemands, la rédaction d'un manuel Révolutionnaire contenant, par ordre de numéros, toutes les mesures que le Peuple devra prendre immédiatement après la Révolution, afin d'assurer les conséquences et d'éviter le renouvellement de ce qui s'est passé en Février.

Notre intention est de faire de ce Manuel un petit livre que nous répandrons parmi les ouvriers afin que chacun sache ce qu'il aura à faire pour assurer la Victoire du Peuple.

Nous ferons aussi imprimer ce Manuel en forme de Proclamations pour l'afficher dans les rues de Paris.

Faites nous savoir si nous pourrons vous faire passer notre manuscrit sans inconvénient pour que vous puissiez y mettre la dernière main. En le lisant, vous verrez quelles sont nos intentions, et je ne doute pas, pour mon compte, que vous ne les approuviez.

Me voilà déjà bien long d'écrit, et je ne puis continuer ma lettre aujourd'hui.

Je me ferai un plaisir de vous écrire tout ce que je sais sur l'Insurrection de Juin. J'ai été à même, tant dans l'action que plus tard sur les pontons, où je me suis trouvé avec des hommes de tous les quartiers de Paris, d'avoir tous les renseignements que vous désirez et que je vous ferai tenir dans une prochaine lettre.

Adieu, cher citoyen, je désire que ma lettre vous trouve mieux portant, et j'espère que vous n'avez pas plu, comme

vous le craignez de servir la cause de l'humanité.

Je vous serre la main ainsi qu'aux autres amis, si vous en avez, ce que j'espère.

Écrivez-nous pour le Manuel en question.

---

6 (page 354) Lettre de Barthélemy

Lausanne 26 Mars 1852.

Très-Vénérable mère du seul républicain que j'admire et que j'aime sans restriction, pardonnez-moi d'être resté aussi longtemps sans m'informer directement de vos nouvelles.

Croyez bien que mon silence n'a point été le silence de l'oubli ou de l'indifférence ni même celui du découragement.

Je ne vous ai point écrit parce que je n'ai pas voulu donner de contre-poids à de petites intrigues qui m'ont —

profondément affligé en réfléchissant que Votre fils avait des ennemis parmi les hommes même dans lesquels il semblait avoir la plus entière confiance.

Plusieurs lettres que je lui ai adressées ne lui sont point parvenues puisqu'il n'a répondu à aucune.

Vous avez connu sans doute les méprisables menées qui eurent lieu à l'occasion du toast que je refusai de communiquer au Banquet des Egaux. Tous ceux qui trempèrent dans cette affaire ont été ou semblent les auteurs de la cause qui rendit impossible l'effectuation du projet que je vous communiquai lors de mon premier voyage à Paris. Les petites passions jalouses de ces gens-là ont été bien fatales à notre cause.

Si j'avais pu exécuter le projet que je voulais exécuter moi-même à Belle-Ile, Votre

fils en venant à Londres aurait pu y achever l'organisation déjà puissante que j'avais commencée et qui, dirigée par l'intelligence d'Auguste, aurait, j'en suis convaincu, prévenu la honte des derniers événements.

Si nous avions eu Blanqui au milieu de nous, sa présence aurait fait disparaître les mesquines rivalités, rassuré les liens de l'union entre des hommes que l'envie divisait. Le parti se serait préparé pour la lutte que chacun prévoyait, et Bonaparte aurait trouvé une armée, et non une cohue sur le champ de bataille du 4 Décembre.

Le fait est maintenant accompli, il faudra le subir pendant quelque temps. Il faut porter la peine de ses fautes; des regrets seraient superflus, car Dieu même ne saurait empêcher au passé d'avoir existé.

Patience donc! qu'Auguste vive, et rien n'est encore désespéré.

Nous ne serons peut-être pas

toujours pauvres, et obligés d'aller mendier des moyens d'action à nos ennemis.

Je serais très heureux de recevoir une lettre, un conseil d'auguste. Je pourrais le mettre au courant de beaucoup de choses s'il était possible de lui écrire.

Ma bien-aimée Maria m'a parlé de je ne sais quelle personne qui prétend m'avoir vu, ces jours derniers, dans la rue St. Honoré. Etes-vous sûre de cette personne qui vous a fait cette erreur ou ce mensonge? Si elle n'a point été dupe d'une ressemblance possible, je la soupçonne de prendre des informations pour le compte de M. de Maupas, ou bien de servir secrètement les intérêts de M. Ledru Rollin; ce qui est la même chose, même pis; car les agents de diffamation de ce dernier sont plus odieux pour moi que les mouchards du premier.

Je ne suis pas un solliciteur

de grâces ; il n'y a que des misérables capables de demander merci qui puissent me supposer une pareille intention.

Maria n'a pas douté de moi, et je l'en remercie, elle juge mieux avec son cœur que ceux qui prétendent m'avoir rencontré rue St Honoré, avec leur esprit. Défiez-vous des serpents à visage humain. Je vous prie de faire connaître ce passage de ma lettre à la personne en question, afin de lui fournir la faculté de répondre et de s'expliquer.

Recevez le témoignage du profond respect que vous méritez.

L'ami sincère d'Auguste.

---

7 (page 356) Lettre de Barthélemy

1er Septembre 1852.

Très honorée dame,

Ce n'est pas par négligence que je ne vous ai pas écrit plus tôt

pour Vous présenter mes devoirs respectueux et Vous accuser réception de la lettre du pauvre martyr.

Je n'avais point d'adresse sûre, et des raisons de prudence ont dû me retenir dans l'état de suspicions présente; pour la sureté des personnes intermédiaires.

Auguste a dû recevoir la réponse à sa lettre avec une partie des renseignements qu'il demandait. Un ami commun s'est chargé de ce que je ne pouvais faire moi-même.

Je Vous aurais donné depuis un mois cet avis si Mlle XXX m'avait plus tôt fourni le moyen que je viens de recevoir.

Après le 2 Décembre, le peu s'est emparé de bien des gens, et je ne savais réellement comment faire pour Vous écrire.

Je vais être obligé de quitter la Suisse pour retourner à Londres. De là je me propose de donner tous les détails qui peuvent intéresser le prisonnier.

Mais que pourrais-je lui apprendre qu'il ne sache déjà ? Ce sont toujours les mêmes hommes, conséquemment les mêmes choses : ambition, bacheté, manque de foi, calomnies, petites intrigues &c.

Savez-vous ce qu'est devenu Grille, mon ancien compagnon d'aventures ? Je voudrais bien pouvoir lui écrire.

Vous ne sauriez croire quel chagrin j'éprouve en pensant à l'avortement du projet que je vous ai communiqué lors de mon premier voyage de Paris. Je roule toujours ce projet dans ma tête, sans pouvoir trouver le moyen de surmonter l'obstacle, toujours le même, qui l'a déjà fait échouer une fois : le manque d'argent.

Les événements de Décembre ont dû un peu modifier les antipathies de certains hommes que je vais revoir en compagnie d'hommes nouveaux, proscrits du 2 Décembre. J'essaierai encore.

Je suis profondément convaincu, et bien des amis partagent mon opinion, que si nous l'avions eu quand il était urgent d'organiser l'armée républicaine, nous n'aurions pas subi la dernière honte. Et puis pour Vous, à quel chagrin cela ne mettrait-il pas un terme?

Pauvre mère! que Vous devez être malheureuse! que Vous devez souffrir! et comme je Vous plains!

Si l'on Voulait Vous le rendre, j'irais bien le remplacer là-bas.

Adieu, Madame, recevez l'assurance de ma profonde vénération

Lausanne, 17 Septembre 1852.

---

8 (page 358) Lettre de Vidil

Londres, 19 Juillet 1850

Citoyen, je Vais essayer de Vous distraire dans votre tombeau Vivant, en complétant, autant que je pourrai, les enseignements de Barthélemy sur la situation de l'émigration à Londres.

Goulé vous est très-dévoué, j'en suis convaincu ; mais il est très paresseux. Aussi m'a-t-il chargé de compléter la lettre par la plus longue épître possible sur ce qui se passe ici.

Vous demandez si nous sommes nombreux dans notre nuance, et vous supposez que la presque totalité des réfugiés suit la bannière de l'ankien gouvernement provisoire.

Il n'en est heureusement rien. Ce qui est La Société des proscrits démocrates-socialistes, est essentiellement communiste. La fraction la plus énergique, sans contredit, le dit, et est de fait Blanquiste. Deux membres en sont partis Watripon et Ménard.

Il est bien entendu qu'en disant Blanquistes, on spécifie vos idées révolutionnaires et votre conduite depuis le 24 Février.

Voilà, je crois, l'idée exacte de notre société, de laquelle nécessairement a dû s'éloigner toute l'aristocratie du parti.

Louis Blanc et Landolphe, aussi communistes, se sont retirés d'avec nous pour des faits d'amour-propre et des questions personnelles, disent-ils; mais il est à craindre qu'il en soit autrement, et qu'ils aient voulu ne pas faire scission complète avec les grands princes de la démocratie et avec la Montagne de Paris, de laquelle le dernier reçoit un subside comme ancien Représentant.

Ledru-Rollin, Martin-Bernard, Rattier que vous ignorez, je crois et je vous en fais mon compliment, un vrai propre à rien, qui oublie son origine comme travailleur (ouvrier tailleur, plus tard sergent au 48e) ex-Commis Représentant, oublie qui l'a nommé. — Ribeyrolles qui suit le Grand Révolutionnaire, comme Ledru-Rollin s'appelle lui-même, afin qu'on le sache; Delescluze, aide-de-camp véritable du Grand Homme, qui vient, dans leur Journal mensuel intitulé le Proscrit,

d'insulter le Prolétariat et la Socialisme de la manière la plus dégoûtante.

Les faits sont tellement graves que nous croyons, quoiqu'il arrive, de notre honneur d'y répondre; car jamais on n'a osé traiter des hommes que l'on a trahis de lâches et d'utopistes, enfin d'hommes qui déshonorent la Révolution.

Qui l'a déshonorée cette Révolution! si ce ne sont eux!

Je continue ma nomenclature; il y a aussi Etienne Arago. Heltzmann, représentant de Saône-et-Loire, ouvrier mécanicien; Caussidière, seul de son parti. Je n'en dis rien, vous en savez assez. Il est possible que j'en oublie. Tous ces hommes se trouvaient parmi nous et nous ont abandonnés.

Malgré cela, sans secours, sans ressources, nous avons fait face à tout et nous avons prouvé l'existence à 5 ou 6 proscrits par semaine qui ne

peuvent trouver de travail ici. Voilà un an que cela dure. Ils auraient voulu, par la misère, tuer la société; ils ne l'ont pu et ne le pourront pas.

Il y a bien encore un petit parti placé entre nous et la Montagne. Ce parti est communiste, mais toujours bourgeois. et s'ils ne veulent plus de privilèges pour les autres, il est à craindre qu'ils n'en veuillent pour eux. Madier de Montjau jeune, Jongeon, Parigon, Bergedy. Voilà de quoi se compose ce parti.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F.

Citoyens, il est à remarquer que ce qui se passe ici sur une centaine d'hommes, se passe à Paris sur des milliers. La Démocratie est ici en petit ce qu'elle est en grand ailleurs, du moins dans ce moment-ci. Ce qui se passe à Londres parmi les réfugiés est exactement la même chose en Suisse et en Belgique. On

dirait qu'il y a un mot d'ordre. La fraternité et l'égalité ne sont que des mots; les blancs n'en veulent pas plus que les Coulagrand.

Loin d'offrir dans l'avenir quelque chose d'inquiétant, je considère tout cela comme très-heureux; car les prolétaires de Londres, comme ceux de Paris, en relations continuelles par des allées et venues et des lettres, tous faisant partie, les uns, du comité Socialiste, les autres du comité des secours, s'écrivent et se racontent ce qui se passe, et s'habituent à oublier les hommes sur lesquels ils ne peuvent plus compter dans l'avenir.

Du reste, nous ne le cachons pas; nous avons tous travaillé et nous travaillons tous encore dans ce sens.

A Paris, on est sur ce point d'un avis commun. Les intrigants et les traîtres qui

se disent révolutionnaires n'entreront pas facilement cette fois-ci dans l'Hôtel-de-Ville. S'ils y entraient, ils pourraient bien ne pas en sortir. Nos renseignements et nos correspondances sont unanimes. A Paris on ne veut plus d'individualités. Le Peuple cette fois se gouvernera lui-même en se méfiant des exploiteurs de révolutions dont Londres compte quelques membres. Notre manière d'agir dans l'avenir convient peu à ces Messieurs d'ici. Aussi nous haïssent-ils cordialement et s'arrachent-ils les cheveux sur un passé qu'ils ont gâché par leur lâcheté ou leur trahison. Nous sommes pour eux des Hébertistes; mais eux sont des Montagnards Jacobins disent-ils.

Vous m'excuserez, citoyen, d'être un peu diffus, mais la tête remplie de faits que je désirerais mettre à votre connaissance, et

pressé par le temps, ma lettre sera peu claire. J'espère une autre fois être plus précis. Pour cette fois contentez-vous du langage de la vérité; je ferai des phrases un autre jour.

Barthélemy vous promet de vous soumettre un petit travail que nous avons fait ici; vous le recevrez par la première occasion. Ce travail contient ce que le Peuple doit exiger le lendemain d'une Révolution. Le jour même de la victoire, il sera affiché dans tout Paris. Mais d'ici là notre intention est d'en faire imprimer des façons de petits manuels populaires que nous ferons répandre dans tous les ateliers de Paris. L'impression sera faite ici. Ce livre déplaira à nos Montagnards qui nous appellent des hommes de désordre; tout cela parce que chaque fois que nous avons pu éclairer le peuple sur

leur compte, nous l'avons fait.
Louis Blanc, Landolphe, Martin-Bernard &c &c portent Barbès aux nues, mais nous ne donnons pas dans ce godan-là. Ils veulent un jouet s'abriter derrière sa popularité; c'est tout ce qu'ils en veulent faire; aussi jouent-ils à leur rôle par avance. Temps perdu. Le Peuple veut des actes aujourd'hui; en deux mots, il lui faut une Révolution sans phrases. L'individualisme doit tomber avec les premières barricades. S'il ne tombait pas, s'il fallait encore subir des influences mensongères et incapables, nous sommes décidés à reprendre les armes immédiatement et à consacrer, dans une dernière lutte avec la bourgeoisie, l'affranchissement du Prolétariat, affranchissement qui, du reste, ne pourra s'obtenir que par un 2e 24 Juin, mais victorieux cette fois.

Nous saurons prendre nos précautions. C'est donc particulièrement à cette bataille qu'il faudra nous préparer le lendemain de la Révolution; car, quoiqu'il arrive, la bourgeoisie ne sera pas écrasée du premier coup; il faut la tuer pour qu'elle cède.

— Vous demandez ce que fait la Montagne ici depuis un an; elle vient, comme je vous l'ai dit plus haut, d'accoucher d'un journal mensuel "(Le Proscrit)" dans lequel, après avoir dit à ses collègues représentants qu'ils étaient des lâches et des traîtres, (épithètes que je ne nie nullement) elle ose aussi accuser le Peuple de <u>lâcheté</u>. Elle lui fait des reproches sur sa conduite depuis Février. Juge, citoyen, s'il n'y a pas de quoi devenir fou de voir des hommes qui font leur incapacité, leur lâcheté enfin (je ne sais quelle épithète leur donner) ont perdu la

Révolution que le Peuple leur avait confiée, venir le traiter et l'insulter de la manière la plus dégoûtante. Jamais on n'aura vu tant d'audace.

Nous allons leur répondre, c'est notre devoir; l'honneur du peuple y est engagé. Ils oublient donc, ces hommes perfides, que leur conduite est percée à jour; qu'il n'y a plus rien à nous cacher; et que ce n'est pas avec de l'arrogance et en l'insultant que le peuple pardonnera leur faute.

Oui, comme vous dites, depuis un an ils attendaient qu'on préparât leurs fauteuils à l'Hôtel de Ville et qu'une Révolution parlementaire les rappelât au pouvoir.

Du Socialisme, ils n'en veulent pas; ils l'attaquent directement: " les utopistes déshonorent la " Révolution &c &c " enfin une

masse de jolies choses comme cela.
" Ne suivez plus vos sectaires, et
" suivez-nous !" Voilà la conclusion.
S'il y avait un Dieu je le prierais
de sauver la France de ces hommes
qui ne sont bons qu'à culotter des
pipes et insulter ceux auxquels
ils ne peuvent répondre.
Du reste ils ne sont pas dangereux;
ils n'ont ni courage ni initiative;
ils le prouvent encore aujourd'hui.
Car c'est quand le coup est fait,
quand il est trop tard, quand la
loi électorale est votée, qu'ils
appellent aux armes. Toujours
les mêmes : bons à rien.
Je vous quitte, citoyen. Ayez du
courage à supporter vos ennuis
de prison; vous n'en avez pas
pour longtemps; et nous l'espérons,
le Peuple reconnaîtra les siens,
et s'il ne veut pas être libre, nous
l'y forcerons à coups de baïonnettes.
Je vous serre la main fraternellement
Vidil, ex capitaine au 9e Hussards.

P.S. Vous êtes étonné, dites-vous d'avoir tant d'amis ; je ne vois rien là que de très ordinaire. La Vérité se fait jour tôt ou tard ; la lumière est arrivée pour beaucoup ; le nombre ne peut que s'accroître. Ayez donc plus de confiance ; ne doutez pas tant de l'espèce humaine.

---

9 (page 365) Lettre de de Flotte

Février 1850

Mon cher Auguste

Je n'ai rien à vous dire de la douleur et de l'indignation que m'a fait éprouver l'arrêt qui vous a frappé.

Vous voilà donc décidé à recommencer sous la République cette vie de souffrance que la monarchie vous avait faite.

J'espère avoir une part dans votre affection quoique nous nous soyons peu vus. C'était, Cher, dans des moments difficiles où l'on vivait vite, et je vous ai assez connu pour

Vous aimer de tout mon coeur et prendre une part personnelle dans toutes vos épreuves.

Nous sommes unis, Chère, par une foi, ~~par une foi~~, par une espérance communes et c'est d'elles seules que nous pouvons tirer quelque force et quelque douceur dans les luttes et les misères de la vie.

De même qu'en songeant à Vous, nous sentons un légitime orgueil, presque une triste joie à posséder des martyrs tels que Vous.

A ceux qui sont résolus à poursuivre en tous lieux, en tous temps l'oeuvre à laquelle Vous avez voué votre vie, il est encore une autre consolation, Chère, celle-là c'est la vraie, et je suis heureux de pouvoir Vous la donner; c'est celle qui naît des progrès réels accomplis par notre Cause. Tout marche, Chère, et tout marche bien, les idées

et les hommes. Il se produit dans la Société entière un grand mouvement. D'une part l'unité se fait peu à peu dans les doctrines parmi les hommes de pensée qui, quoiqu'il arrive, seront nécessairement, tôt ou tard, les Directeurs de l'action révolutionnaire.

Entretemps, la propagande fait des merveilles, et le nombre des démocrates va toujours grandissant. Mais il ne faut pas perdre de vue que cette double action agit dans des milieux parfaitement distincts. La propagande est multiple et adverse à tous les esprits, prend toutes les formes, et nous assistons à ce singulier spectacle de voir toutes les formules révolutionnaires qui se sont succédé, servir au recrutement d'une opposition qui se croit unie, qui, en apparence, n'a qu'un drapeau, et dans laquelle on peut trouver actuellement unies (si l'on passe des hommes les plus intelligents

à ceux qui le sont le moins) toutes les nuances de l'esprit de la Révolution, depuis celui de l'avenir jusqu'à celui du passé.

C'est là une situation difficile, et qui nous prépare pour l'avenir bien des luttes non seulement au dehors, mais dans le sein du parti lui-même.

Ainsi tandis qu'une idée philosophique vraie de l'organisation qui doit remplacer l'ordre actuel, s'élabore lentement et se construit chaque jour, les ouvriers des villes appartiennent encore à des sectes socialistes fausses et restreintes, et les paysans en sont au partage des terres comme fait, à l'égalité confuse comme doctrine.

Si l'on tient compte du sentiment de haine et de réaction violente qui grandit en passant des socialistes vrais au Peuple des villes, et de celles-ci dans les campagnes, il est évident que

nous marchons à un avenir sombre et terrible, et que nous paierons probablement, cher, de notre vie, les tentatives que nous ferons pour la adoucir.

Ce sera là une chose étrange; elle me paraît inévitable.

J'avais espéré, cher, achever la Révolution sans l'aide des paysans et des populations les plus ignorantes. Avec des calomnies, la Réaction les a ameutées contre nous. Il nous a fallu, par la vérité, détourner la haine qu'entretiennent leurs souffrances. Cette haine se retourne contre nos ennemis. Est-ce notre faute? Est-ce nous qui, les premiers, les avons appelés dans la lutte? La Réaction fait le contraire, elle paiera cher sa faute.

Ceci m'amène, cher, à vous parler de ce qui fait en ce moment notre force et leur faiblesse. Ils sont placés entre la liberté de conscience qui permet de tout discuter, de tout juger .... et le

suffrage universel, c'est une tenaille qui se resserre de minute en minute. Le pays tient à ces deux principes; par une inconséquence bizarre, ils y tiennent eux-mêmes, en même temps ils en repoussent toutes les déductions; si bien qu'à chacun de leurs actes, en même temps qu'ils proclament le suffrage universel et la liberté de conscience, la liberté de conscience les condamne, le suffrage universel les abandonne. C'est là une situation violente et bizarre d'où ils ne peuvent sortir que par un coup d'état.

Ils commencent à le sentir, et nous pouvons nous attendre à les voir tôt ou tard attaquer ces deux principes, je veux dire à les attaquer nettement, carrément.

Nous devons les attendre là, ce sera leur dernier jour. S'ils n'osent pas, ils tomberont tout de même, misérablement, tentement, sans

pouvoir même se défendre.

Les répulsions qu'ils excitent, l'impossibilité d'agir dans laquelle ils se trouvent, le mépris dans lequel ils commencent à tomber, viennent de nous permettre une tentative: c'est la composition que vous devez connaître du comité démocrate-socialiste (moi, Vidal, Carnot).

On a voulu profiter de l'état des choses pour constituer un parti nombreux, majorité peut être en opposition formelle avec l'assemblée. La liste se définit ainsi: Protestation ..... (La suite dépourvue d'intérêt).

N°15 Lettre de Nadaud 31 Juillet 1850

Mon cher Blanqui, que devez-vous penser de moi? Vous m'avez adressé une lettre toute fraternelle, lettre à laquelle j'aurais dû répondre immédiatement. Si je ne l'ai pas fait, ne croyez pas, je vous prie, que ce retard soit de l'indifférence à votre égard. Je vous

déclare tout de suite que j'ai pour vous une estime toute particulière. Je n'ai pas l'avantage d'être personnellement connu de vous; je n'ai jamais eu le plaisir de causer avec vous; je vous ai vu une seule fois au club de la rue Bergère. Inutile de vous dire que votre vie politique m'est connue depuis plus de 15 ans.

Mon estime, mon affection pour vous datent du jour où parut le document Tasherau. Lors de l'apparition de cet ignoble pamphlet j'étais dans mon département. J'allai dans toutes les villes, je n'hésitai pas à poser devant les bourgeois les doctrines socialistes les plus avancées. Je me rappelle que, pour me réfuter, un gros Monsieur sortit de sa poche le journal (La Commune de Paris) qui avait inséré dans ses colonnes cette longue diatribe. Il y avait, dans cette réunion plus de 3000 personnes. Je me rappelai alors avoir entendu parler de vous par le citoyen Cabet d'une manière

tout à fait favorable. Je me fis votre défenseur. Je compris qu'il appartenait aux ouvriers de prendre la défense de leurs plus sincères amis. J'avais un grand pressentiment contre le Gouvernement provisoire; je lui supposais de la mauvaise foi, du dédain pour la classe ouvrière, de l'ignorance sur les grandes questions économiques et sociales de notre temps.

Je n'avais de confiance qu'en un de ses membres, Louis Blanc, je savais que les hommes du Gouvernement, à moins d'être des insensés ou des niais, doivent immédiatement, d'un seul coup d'œil, mesurer les hommes à qui ils ont affaire, ou s'informe, ou entame des négociations, et si elles viennent à échouer, vite il faut se défendre. Alors rien ne coûte, on commence l'attaque, on a à son service tous les vanités, tous les fripons. Il n'y a pas de réputation, quelque pure

qu'elle soit, qui ne se voie salie par la bave impure de toutes ces personnalités qui s'imaginent que le monde ne peut marcher sans leurs conseils et sans leur direction.

Trois hommes, en Février, firent preuve d'une grande énergie de caractère : Blanqui, Raspail et Cabet. Aussi, je le répète, rien ne fut épargné pour les flétrir : il fallut à tout prix les éloigner.

On préféra les conseils des hommes qui avaient toujours donné des gages aux privilégiés et aux loups-cerviers de la bourse plutôt que d'appeler les pionniers de l'humanité, qui n'ont jamais dévié un seul instant ; qui ne prendront de repos que dans la tombe : ces martyrs des temps modernes qui ont inscrit sur leurs drapeaux : "Abolition de l'exploitation de l'homme par l'homme."

Oui, mon cher Blanqui, le Peuple vous doit de la reconnaissance. Aussi soyez bien convaincu qu'à l'avenir, quand les ouvriers sortiront de l'atelier,

qu'ils seront appelés par leurs frères
pour siéger dans les assemblées politiques
ils devront, non pas regarder à leurs
côtés (il n'y a le plus souvent que
des âmes souples, avides d'argent);
mais ils devront avoir constamment
à la pensée le dévouement des martyrs
qui s'étiolent sur les dalles humides
de ce cachot que vous avez raison
d'appeler la Fosse aux Ours.

Il ne m'appartient pas de
vous parler résignation; mais
laissez moi vous affirmer que vous
grandissez tous les jours dans l'opinion
publique. A mesure que le Peuple
s'instruit, il parle de vous avec respect
comme ayant été l'homme le plus
malheureux de notre époque.

Le fait est vrai; vous avez eu,
pendant un moment, toute la
Société contre vous. La réaction qui connaît tout le
monde, vous redoute. Les républicains
de salon savent que, pendant qu'ils
feront leur partie de campagne,
vous, vous préparerez des décrets qui

feront trembler les fripons en même temps qu'ils feront à tout jamais le bonheur des générations futures.

Bonjour. Je parlerai de vous à la Tribune; je vous le promets.

Je vous serre les mains,

Louis Nadaud.

---

10 page 389 Lettre d'Auguste Comte

28 bre 1852.

Madame, Je désire, depuis longtemps, renouer cordialement, avec M. Auguste Blanqui, d'anciennes relations civiques, en lui offrant fraternellement les deux volumes déjà publiés, de mon système de Politique positive, comme un sincère témoignage d'estime et de sympathie, mais l'aveugle tyrannie, qui maintenant entrave les plus dignes communications, m'a toujours empêché jusqu'ici de réaliser cet envoi que je voudrais aujourd'hui compléter par mon Catéchisme positiviste, qui va paraître en 1 volume in-12

Dans un tel embarras, j'ose invoquer votre intervention. Si vous croyez pouvoir me faciliter une telle transmission, après vous être assurée qu'elle serait agréable à votre noble et malheureux fils.

Respect et Sympathie

Aug. Comte, Samedi 28bre 1852,
10 rue Monsieur le Prince.

N°17 Lettre d'Uranie

30 7bre 1852 Mon cher Auguste,

Ma mère, plus heureuse que moi, te verra.

Je devais aller te voir avec elle; c'était un projet que j'avais formé il y a longtemps et que je pensais mettre à exécution aussitôt après le départ de mes fils aînés pour Buenos Ayres.

Mille circonstances m'en ont empêché, et enfin une dernière, tout-à-fait indépendante de ma volonté, m'a privée du plaisir de

t'aller embrasser. Mais ce voyage n'est que différé pour moi.

Je ne quitterai pas l'Europe sans aller te voir et te dire combien je t'aime. J'ai vu ton fils et j'ai pleuré, il est bien travailleur et plein de raison; tu dois être content comme père.

Maman te parlera de tous les détails de famille qu'elle connaît, et qui seraient trop longs à dire dans une lettre volante.

Tu sais si je désire ton bonheur; il me reste à l'espérer pour l'avenir si toutefois quand la jeunesse est partie, la vie vaut la peine qu'on s'en occupe.

Adieu, mon cher frère, je t'embrasse avec la même tendresse que celle qui unissait nos jeunes années, et te dis à bientôt

Ta Sœur
Ur. Ste Marie

N° 18 Réponse à Uranie

23 8bre 1852.

Maman m'a remis ta lettre; j'ignorais complètement ta présence à Paris. il est vrai que nous sommes ici au bout du monde, ou plutôt que nous ne sommes plus de ce monde.

J'ai suivi avec un certain intérêt les dernières aventures et la chûte de Rosas que tu croyais éternel, et qui cependant a fini comme finiront et Maquija et d'autres encore. Les jouissances de ce siècle sont éphémères.

Je trouve fort judicieux ton amendement aux souhaits de bonheur que tu m'adresses. En fait de bonheur, mon visage est tourné vers le passé, non vers l'avenir qui n'a plus d'autres promesses pour moi que celle d'une tombe; mais j'ai l'habitude d'accepter philosophiquement toutes les perspectives.

J'ai appris le départ successif pour Buénos-Ayres de plusieurs membres de la famille, tes fils compris. Ils sont jeunes; la

roue de la fortune tourne rapidement aujourd'hui : que les chances leur soient heureuses !

Quant à nous, notre destinée était de vivre dans une époque de transition, toujours un pied sur la branche, et sans appartenir ni au monde du passé ni à celui de l'avenir. C'est une vie pleine de fatigue, de tristesse et d'amertume, celle des Hébreux dans le désert, entre l'Egypte et la terre promise.

Adieu, bonne santé, paix et contentement.

N° 19 (page 401) Lettre à Raginel.
Belle-Île 28 avril 1857.

Mon cher Raginel, Votre correspondance est funèbre. Voici 2 fois que j'ouvre sans défiance vos messages, et deux fois qu'ils me tombent à la première ligne ; celui d'hier surtout m'a consterné.

J'avais une véritable affection pour

Rougée, l'une des meilleures natures d'homme que j'aie rencontrées en ma vie. Je le savais bien en proie aux rhumatismes, mais il était si jeune que je lui croyais encore de longs jours assurés. La mort l'a saisi brusquement dans la force de l'âge. Les bons n'ont décidément pas la chance! En voilà un exemple de plus.

Je n'ai pas répondu à votre lettre de l'an passé parce qu'elle m'a trouvé au lit, gravement malade, incapable d'écrire; et quand plusieurs semaines après, je me suis relevé peu à peu de cette rude atteinte, chancelant et à demi-ruiné, une réponse n'était plus de saison; c'eût été un hors d'œuvre. Joignez à cela une paresse toute morbide, une insurmontable répugnance pour le travail même le plus léger, et vous aurez l'explication. Sinon l'excuse de mon silence.

J'aurais désiré cependant avoir

quelques détails sur Chipron et connaître le mal qui l'a emporté; mais je n'ai pas eu le courage de prendre la plume pour m'en enquérir. Rouge a-t-il du moins trouvé comme lui les soins d'un médecin habile? A-t-il reçu les visites de M. Deville, qui est un praticien distingué?

Il n'était pas, ce me semble, ainsi que Chipron, atteint d'une maladie incurable; il paraît avoir succombé à une maladie aiguë; la Médecine peut beaucoup en pareil cas; elle n'est impuissante, en général, que contre les lésions organiques invétérées.

Malgré tout le plaisir que j'aurais à vous voir, mon cher Raginel, je me soucie peu du séjour de Londres, si fatal à mes amis; et votre Musée, si splendide qu'il puisse être, ne me sourit que très-médiocrement.

J'ai fait, en toute innocence, à

2

ce pauvre Chipron, au sujet de vos vitrines ostéologiques, d'assez mauvaises plaisanteries que l'événement a rendues cruelles; j'en ai eu bien tard des remords; mon excuse du reste était dans ma sécurité; je croyais ce grand garçon assis sur bases inébranlables. Il avait si belle apparence, qui se serait douté de sa fin si prochaine?

De quoi est-il mort enfin? D'une affection au cœur phthisie? J'avais remarqué, sans en tirer des conséquences bien graves, qu'il dormait assis et non couché dans son lit, attitude imposée souvent par les lésions du cœur. Sa santé paraissait d'ailleurs si florissante que cette circonstance isolée ne m'avait inspiré aucun soupçon; je n'y voyais qu'une habitude originale. Chipron était un peu l'homme des bizarreries.

Pour Rougé, je le connaissais valétudinaire; il avait des rhumatismes acharnés, une hernie, mais on

peut aller loin avec ces infirmités que des soins suffisent à contenir.

En Somme, c'est Londres qui est en grande partie coupable de leur mort à tous deux. Climat détestable! Atmosphère dissolvante! Triste pays! Je ne parlerai jamais sa langue aussi intraitable à l'oreille qu'à la bouche. Pourtant je lis sa littérature qui est puissamment riche, et je ne serais pas fâché, en effet, d'avoir à l'occasion sous la main quelques unes de ses productions du jour. J'imagine bien qu'elles entreraient chez nous sans difficulté, mais à la condition de rester dans le domaine de la Science, des Lettres ou de l'industrie et de ne pas mettre le pied dans la politique, ici rigoureusement interdite, en gros comme en détail, en in-folio comme en almanach.

Adieu, mille amitiés.

S - 4 - (page 404.) avril 1851.

A propos des clameurs contre "l'Avis au Peuple."

Oui les journaux ont raison: c'est le langage d'avant le 15 Mai; ce sont les redites du club Blanqui, les bribes de ses discours; et le hourra unanime que soulève cette simple réapparition des idées d'alors montre tout l'espace dont la Révolution a reculé.

Ce sont ces idées qui avaient amenés toutes les nuances de la Réaction depuis Henri V jusqu'à Louis Blanc; ce sont ces idées qu'on poursuivait par la calomnie, par la violence, par les cris de mort, qui provoquèrent les colères du Gouvernement provisoire, ses intrigues de police, ses mandats d'arrêt.

Elles ont succombé sous le nombre, et avec elles la Démocratie. Leur défaite a ouvert la brèche au flot de la réaction qui monte encore.

Combien de fois, dans les rangs

populaires, on s'est écrié: "Blanqui "avait raison!"

Que d'hommes convertis par les enseignements de l'expérience, ont reporté leur souvenir sur cette justesse de prévision, sur ce don de seconde vue qui l'avait en quelque sorte illuminé au milieu de l'aveuglement universel!

On a répété souvent: "Il l'avait "bien dit!" et ce détrompement tardif, cette expression de regret et de repentir, était une réhabilitation, une amende honorable.

Mais voici que le Prophète reprend la parole. Est ce pour montrer un horizon inconnu, pour révéler un monde nouveau?- Non, c'est pour remâcher les prédications de son club. Tous les journaux les publient.

A la veille peut être des mêmes déceptions, il vient répéter ses avertissements. Aux périls qui menacent de renaître identiques, il oppose son cri d'alarme: "Prolétaires, garde à

« vous ! » Et aussitôt du sein des mêmes factions s'élève le vieux concert d'anathèmes qui dévoue sa tête aux furies.

On veut donc recommencer 48. Il n'y a donc rien de changé ni dans les intentions ni dans les actes ! Il n'y a que des programmes, c'est-à-dire des mensonges de plus, une nouvelle mystification, prélude d'une nouvelle apostasie.

Ceux qui rééditent contre la Sentinelle populaire leurs imprécations de 48, ceux-là préparent une réédition des premières tromperies, et à l'instant ils retrouvent leurs vieux complices dans les intéressés de toutes couleurs, et leur dupe ordinaire dans ce peuple toujours bafoué, mais toujours crédule parce qu'il est toujours ignorant et malheureux.

La Coalition se reforme et se lève comme un seul homme.

— « Allons-nous revoir les scènes de Février ? »

= « Non, non, » répondent en chœur = les fripons et les dupes. « La leçon a

"porté ses fruits ; le peuple voit clair,
" il a maintenant des formules et
" des programmes, phares des prochaines
" tempêtes, feux sauveurs qui le
" conduisent au port. "
— Dites plutôt feux follets, feux de perdition qui vont le rejeter sur les brisants.

Parlons un peu de ces recettes, de ces panacées qui s'étalent dans les colonnes de la Presse, grande et petite ! Parlons un peu du gouvernement du Peuple par le Peuple et de toutes ces balivernes, fantaisies de la parade que le pauvre travailleur prend au sérieux et dont les acteurs pouffent de rire dans la coulisse.

A l'indifférence et au dédain qui accueillent ces beaux chefs-d'œuvre chez nos seigneurs et maîtres, si jaloux de leurs privilèges, si ombrageux pour leur domination, Comment le Prolétaire ne voit-il pas que ces prétendus évangiles ne sont que des prospectus de charlatans.

Des programmes?

A-t-on perdu si vite la mémoire des harangues de Mrs Ledru-Rollin et Louis Blanc avant Février? Est-ce que dans les banquets de Lille, Dijon, Châlon, les journaux n'avaient pas formulé, par la bouche de ces tribuns, le Code magnifique de l'Egalité qui devait inaugurer le lendemain de la Révolution?

Que sont devenus ces solennels engagements?

Qui donc ....

Oui, mais on ignore la comédie des programmes; Voici comme elle se joue:

En montant à l'Hotel de Ville, on les jette au coin de la borne, et le jour où l'on redescend les escaliers sous les coups de pied du royalisme, la botte du royalisme dans les reins, on ramasse dans le ruisseau ces lambeaux souillés, on les essuie, on les défripe, on les retape, on

les rajuste; on les promène à grand orchestre devant la foule ébahie.

Qu'importe à la réaction? Elle connaît trop la valeur de ces chiffons de papier pour en prendre souci. Elle sait d'où ils viennent et où ils retournent à un moment donné. Elle laisse tranquillement les saltimbanques en foire étaler sur les champs de foire pour la mystification des badauds.

Mais qu'un homme sincère, laissant là ce mirage fantastique des programmes, ces brouillards du Royaume d'Utopie, sorte du roman pour entrer dans la réalité; qu'il prononce une parole sérieuse et pratique:

« Désarmer la bourgeoisie, armer
« le Peuple, c'est la première nécessité,
« le seul gage de salut de la Révolution. »

Oh! alors l'indifférence s'évanouit, un long hurlement de fureur retentit d'un bout de la France à l'autre. On crie au sacrilège, au

parricide, à l'hydrophobe. On ameute, on déchaîne les colères sur cet homme; on le dévoue aux Dieux infernaux pour avoir épelé modestement les premiers mots du sens commun.

Eh! quoi! a-t-on oublié le drame de Juin? A-t-on oublié Paris fouillé tout entier de la cave au grenier, Paris désarmé, garrotté, bâillonné, frémissant, se tordant sous l'outrage que lui avaient épargné les hordes étrangères, maîtresses de ses murs!

Quoi! une once de poudre, la poignée d'un sabre, la crosse d'un pistolet cousées dans la pauvre mansarde d'un ouvrier, envoient ce malheureux pourrir au fond des cachots!

Et victorieux, vous hésitez! Vous reculez devant le désarmement d'une caste implacable qui ne procède avec le Peuple que par l'extermination!

Le prestige de sa longue puissance vous en impose, et le souvenir de ses violences assure son inviolabilité.

Allez races d'esclaves, qui n'osez

Levez les yeux ni la main sur vos tyrans!
Rebelles d'un jour, repentants et
prosternés le lendemain, restez accroupis
dans votre misère et votre servitude!
Ne tentez pas de briser vos chaînes!
Il vous faudrait les ressouder de vos
propres mains.
Ne faites plus de révolutions pour
vous sauver du moins la honte de
demander pardon à genoux!

---

16 (page 470) 9bre 1855

Quelques voix s'étaient élevées pleurant
le déclin moral de la France, qui descend
les pentes de la corruption romaine.
Tibère a pris la plainte pour une
injure, et ses suppôts vous accusent
d'infliger à la Patrie l'outrage d'une
comparaison avec Rome de la
décadence.
Chambres bruyantes de l'ère des Césars,
qui donc l'a mise en scène cette Rome
impériale? qui l'a évoquée du fond de ses
égoûts pour célébrer ses grandeurs et ses

prospérités?

Est-ce nous, par hazard, qui avons écrit un livre tout exprès pour faire le procès à Tacite, et réhabiliter Néron et Caligula? qui chantons le proscripteur Octave et sa politique réparatrice? Qui allons ramasser aux gémonies les haillons de la pourpre césariennes pour y tailler à un saltimbanque son manteau d'empereur?

J'ignore si l'empire des Vitellius et des Domitien fut un progrès sur la république des Scipions; mais je sais que nous identifier, sous prétexte de nom, avec cette République morte des excès de son patriciat, c'est une pasquinade ridicule.

A vous l'héritage de l'aristocratie aussi bien que du despotisme! et vous les doubles méfaits! A vous l'odieux accumulé des deux tyrannies à Rome antique!

Dans cette querelle d'oppresseurs, nous ne représentons ni les patriciens, ni les prétoriens. Nous sommes

leur ennemi commun, le peuple des catacombes creusant sous leurs pas le tombeau qui doit tous les engloutir.

Elle valait bien la vôtre peut être, comme grandeur et comme majesté, cette société romaine toute pleurante sous le poids de ses victoires et de son opulence, le front rayonnant de gloire et de lumière! Mais comme la vôtre, son âme était morte, l'idée nouvelle l'avait tuée; à 1800 ans de distance deux agonies semblables. Le sol mine par des mains invisibles, manquant peu à peu sous les pieds aux deux civilisations qui se sentent glisser dans l'abîme! Mêmes convulsions des mourants qui se cramponnent aux lecteurs, aux bourreaux, hurlant les blasphèmes, l'invective, les imprécations!

Dans le prétoire, aujourd'hui comme alors, le pardon offert en prime par le juge à l'apostasie! Les louanges prodiguées aux défaillances, filles

de la peur, et bientôt mères du remords et du mépris; des femmes éperdues redemandant à la lâcheté les objets de leur tendresse et récompensées par des couronnes de fleurs promptement changées en couronnes d'ignominie. (*)

Puis des femmes héroïques, sourdes au cri de leurs entrailles, exhortant leurs fils au devoir et à la mort, assaillies du nom de mégères!

....

Mégères d'un jour!... saintes dans l'éternité!....

Hideux spectacle, toutes ces bouches écumantes d'anathèmes et de calomnies contre les sectaires!

Oh! oui, maudissez les doctrines

(*) Dans le procès de l'insurrection de Trélazé, à Angers, le Ministère Public et le Président accablaient, à l'envi, d'éloges les femmes qui poussaient à la délation de leurs maris accusés, et chargeaient d'outrages celles qui les encourageaient à la fermeté, les traitant de mégères et de furies!

nouvelles, ces trompettes de Jéricho!
bientôt elles auront fait le septième
tour de Vos remparts! Et l'apologétique
de Tertullien aura sonné le glas
des deux sociétés:

"Nous sommes partout chez vous",
"dans Vos arts, dans Vos sciences,"
"dans Votre littérature! Nous"
"remplissons Vos champs et Vos"
"ateliers; nous peuplons Vos armées,"
"Vos prisons, Vos bagnes! Nous sommes"
"partout excepté dans Vos temples"
"et dans Vos palais!"
"Voilà pourquoi temples et palais"
"vont s'écrouler."

---

20 (page 527) Lettre à Nadaud.
Mai 1856. Mon cher Nadaud, Je
Vous remercie de l'empressement
que vous avez mis à obliger un
pauvre reclus, fort malade, fort
isolé et fort malheureux dans la
fosse aux ours. Je vois que vous
savez trouver un souvenir pour les

blessés du parti. C'est bien méritoire, car c'est bien rare.

Grâce à vous, j'ai pu revoir un petit coin de ce monde des Vivants dont je suis, par privilège, si durement éloigné. Je lis pourtant le Moniteur, ce qui m'a permis de suivre votre plan de campagne contre la réaction. Votre Stratégie est excellente; car elle jette constamment le désordre dans les rangs ennemis. Vous avez choisi le bon endroit pour frapper et vous frappez juste. Personne ne démasque d'une main aussi sûre l'exploitation du travail par le capital, et ne met plus nettement en relief les pilleries de l'Entrepreneur sur l'ouvrier. Personne non plus ne met plus rudement à leur place ces écus qui se prétendent l'intelligence, et décorent leurs Volontés du nom pompeux de rémunération de la capacité.

Vous êtes dans la pratique et dans le vrai et vos discours révélateurs toujours irréfutables, font le désespoir de la majorité qui se sent écrasée sous la puissance des faits.

Continuez donc à malmener ces gens là avec la logique de vos chiffres. Dans le naufrage immense de notre parti, ce sera toujours quelque chose de sauvé.

Je profite de l'occasion pour Vous prier instamment de bien croire que je n'ai nullement proféré un seul mot des étranges aveux que M. Mathieu de la Drôme a bien voulu me prêter dans la séance du 16 Avril. Je ne conçois pas ces mauvaises plaisanteries.

---

14 (page 550) 16 Mai 1852.

Mon cher citoyen. J'apprends par ma mère que vous m'avez adressé plusieurs lettres. Une seule datée de Mars 1850, m'est parvenue 3 jours

avant le coup d'Etat, c'est-à-dire au bout de huit mois et demi environ. Elle n'était plus, vous le sentez, que de l'histoire ancienne, et lors même qu'elle eût conservé quelque actualité, il y avait impossibilité d'y répondre, les événements ont coupé toutes communications. Je n'ai pu les rétablir qu'à grand peine et sur un pied très-précaire, après 4 mois d'isolement absolu.

Aujourd'hui encore une recrudescence de rigueurs nous menace d'un nouveau blocus hermétique, et j'écris cette lettre au hazard, dans une incertitude complète de sa destinée.

La suppression de la Presse et de la Tribune nous livre pieds et poings liés à l'ennemi qui use et abuse de sa force.

Néanmoins je veux tenter la chance. Qui ne risque rien n'a rien. Nos rapports dureront ce qu'il plaira au hazard et à la geôle.

Il est trop tard, au bout de

14 mois, pour revenir sur les mille et une péripéties de ce toast de Londres, qui du reste n'est point un toast, et n'a nullement été conçu pour le Banquet des Eaux.

A l'arrivée de Votre demande, j'avais en poche déjà depuis 6 semaines cette pièce inspirée uniquement par la conduite ici des plus intimes amis de Louis Blanc, et je Vous l'ai incontinent envoyée comme témoignage de mes sentiments envers le prétendu conciliateur de Londres, complice des scènes furieuses de Belle-Ile.

Pas un mot d'ailleurs dans cette pièce qui ne fût vrai et utile. et cependant la publication faite à mon insu m'a surpris et irrité. Vous avez dû l'apprendre par les commentaires du Constitutionnel sur mes lettres saisies en 9bre 1851 chez mon beau-frère.

Oui cette publication inattendue m'a irrité et j'avais tort; car elle n'a point fait de mal, au contraire.

Elle a pu donner de l'humeur à quelques démocrates, mais elle a été bien accueillie des masses, et a produit de bons résultats. Cet avis ne sera peut-être pas le vôtre, et il n'a pas toujours été le mien. C'est pourtant la vérité ; je m'en assure chaque jour davantage. Le coup de cloche a bien sonné aux oreilles du Peuple qui a réfléchi sur l'avertissement et en a fait son profit. Le bénéfice se retrouvera un jour. Mais laissons cela ; il a passé depuis bien d'autre eau sous le pont. La débâcle de Décembre nous a tous noyés pêle-mêle, et nous a envoyés disputer au fond de la rivière. On n'y a pas manqué et le premier signe de vie après le naufrage a été une bonne querelle bien édifiante. Le bruit en est venu jusqu'à nous, mais non pas les pièces dont je serais pourtant bien curieux.

Pourrais-je jamais les avoir dans ce tombeau où rien ne pénètre jamais du monde des vivants? C'est notre plus grand supplice que cette séquestration. Une pauvre petite lettre toute courte, avare de détails, nous est encore une grande joie bien rare.

Vous avez quitté Londres pour la Suisse; je l'ignorais. Et mon avis, c'est un séjour préférable à celui de l'Angleterre; je me contenterais pourtant de ce dernier; mais hélas! je n'ai pas eu tant d'esprit que Vous; je n'ai pas su me donner le choix d'un domicile.

Etiez-Vous à Lausanne en Décembre? Dans ce cas, l'écho de la bataille a dû aller jusqu'à Vous. Quand je dis la bataille, c'est une hyperbole. Il n'y a pas de terme dans la langue pour qualifier cette panique de champ de foire qui a dispersé par monts et bois tant de milliers de moutons effarés.

Dire que nulle part il ne s'est

rencontré un homme pour rallier cette cohue! Quelle triste aventure! Votre renommée en a reçu un terrible échec dans l'opinion Européenne. Les étrangers sont ravis d'avoir trouvé ce prétexte d'insulter la France. C'est au surplus le moindre de nos soucis.

La chose importante est de savoir si on pourra se relever de cette chûte, et dans quel délai. Ce délai, je ne puis l'évaluer dans l'ignorance totale de la situation. Le peu de renseignements qui me parviennent sont un tissu de contradictions.

D'un côté: 5 millions de suffrages, un triomphe complet dans les élections législatives, l'abstention du Peuple au 4 Décembre; en un mot toutes les preuves matérielles de la plus entière victoire.

De l'autre: les lettres particulières qui signalent un chômage indéfini, la détresse des affaires, une impopularité obstinante, la haine

de toutes les classes (bourgeois, ouvriers, paysans).

Voilà d'étranges contrastes!

De ces deux tableaux, lequel est le vrai? Cet homme est-il l'idole ou l'exécration de la France.

Plaisante alternative, vous en conviendrez. Plus je cherche à m'éclairer, plus l'obscurité s'double, il serait plus facile de savoir la vérité sur la Chine. Ne saurez-vous me fournir quelques lumières? Tirez moi d'ignorance, je vous prie, si vous en avez le temps et le pouvoir. Il me semble que vous êtes bien placé pour connaître les faits. Quelles sont les dispositions des campagnes vaincues? Y a-t-il terreur ou colère? Abattement ou soif de vengeance? Les paysans, comme les femmes russes, adorent-ils maintenant le maître qui les a bien battus! Bonaparte a-t-il conquis leur amour à la pointe des baïonnettes! On le dit, mais je ne

puis me le persuader.

Si c'est faux, il y a essentiellement, la peur n'y fait-elle pas équilibre et au-delà? Je crains que la leçon n'ait dégoûté du jeu et guéri des velléités guerrières.

Le Peuple est toujours extrême: aujourd'hui la présomption, demain le découragement. Ce serait un grand malheur que ce revers, dû à des fautes qu'on ne peut pas recommencer, devînt irréparable par la démoralisation des masses: c'est mon inquiétude. Aussi suis-je avide de renseignements sur l'état des campagnes, sur l'effet moral du dernier échec, sur les chances de l'avenir.

Vous pouvez puiser à d'assez bonnes sources; le flot des fuyards a sans doute reflué jusque dans le canton de Vaud, l'un des plus hospitaliers pour la démocratie. J'ai lu avec peine dans le Moniteur le résultat de la lutte électorale engagée contre le Gouvernement réactionnaire de Berne; la Révolution a été battue par 45.000 voix contre

38000. La catastrophe de Décembre a eu son Contre-Coup en Suisse; c'est clair.

Quoiqu'en dise Mazzini, quand la France recule, l'Europe se débande.

J'espère toutefois que Vaud ni Genève ne céderont le terrain, et que ce petit coin restera toujours en Suisse à nos débris. On doit s'y être réfugié de toutes les points du Midi & du centre.

Le Bonaparte qui ne se sent pas assis fait le mort avec la Suisse, et s'abstient de toute menace qui pourrait donner l'éveil sur ses projets. Mais s'il ne dit rien, il n'en ruminе pas moins, et il prépare certainement à ces braves Helvétiens quelque plat de son métier. En attendant l'heure de lever le masque, il laissera tranquillement dans leur retraite les échappés de ses bagnes, et fermera les yeux sur les inconvénients de leur voisinage. Mais il vous la garde bonne, et tôt ou tard vous aurez de ses nouvelles, ainsi que Mr Fazy et tutti quanti.

Dici-là vous avez le temps de recueillir une ample moisson de renseignements, et de me faire part de votre butin. Ce sera pour moi la manne dans le désert.

Ma curiosité porte à la fois sur le passé, le présent et l'avenir. Pas davantage! N'est-elle pas modeste?

Je voudrais connaître, dans le passé l'histoire de la triple émigration d'Angleterre, de Belgique et de Suisse; dans le présent, les détails de la dernière campagne sur les divers points de la flotte, les causes du désastre, les opinions des fugitifs, leurs tendances politiques et sociales; enfin pour l'avenir, je voudrais savoir ce qu'on peut espérer ou craindre de la situation actuelle des départements, des idées et des passions qui les agitent.

Donnez-moi vos prévisions sur les réfugiés et, si c'est possible, une statistique des départements au point de vue de l'énergie des opinions, de la vigueur militaire

et du nombre relatif des rouges.

Y a-t-il des impopularités qui aient décliné ou péri dans les derniers événements? L'inaction étrange des hommes de Londres en possession d'une si grande influence, a-t-elle passé inaperçue des masses par le bénéfice même de l'absence? Quelle est la situation nouvelle créée par la défaite? Quels changements en ont surgi pour les réputations, les idées, les tendances, les projets d'avenir?

Une petite revue du personnel qui vit dans votre sphère d'observation, serait aussi bien intéressante.

Voilà beaucoup de questions; vous restez maître d'y satisfaire dans la mesure qui vous conviendra. Je n'ai, en échange, absolument rien à vous offrir: une prison perdue sur un îlot qui vaut presque ceux des Marquises; séparé du monde des vivants, dévoré d'ennui, d'anxiété de monotonie, de découragement; des jours éternellement semblables,

l'immobilité, le vide, le néant; pas même la force des querelles qui sont encore un signe de vie; voilà Belle-Île!

Notre condition est celle des marmottes pendant l'hiver: la Décharge.

N°127 (page 561) 11 x^bre 1858.

L'ignoble Cambacérès, l'une des pires ignominies de la Révolution, tonneau de vidanges, pauvre spiritualiste.

Son mot au Maître sur Robespierre. "C'est un procès vidé, mais non jugé!"

---

10 (Page 591) 9 Mars 1851. Londres ..... Vous n'aurez point d'argent, partant, bouche close. C'est fort heureux! Quelle méchanceté ce serait en effet de barrer le chemin à ces bons candidats qui endossent leur habit rouge, et de renverser leurs tréteaux sous la loi du 31 Mai!

Le public y perdrait une des plus désopilantes paradoxes de la foire. Non! Non! Place à la candidature sur les meetings! Respectons les plaisirs de la foule, et ne troublons pas la recette par des révolutions incongrues.

Quelles bonnes scènes les saltimbanques nous préparent! Avec quelle irrésistible logique ils nous ont démontré l'innocence de la loi du 31 Mai, toute prête à hisser la démocratie au Capitole! Comme ils sauront bellement nous persuader qu'il vaut mieux insinuer la Révolution par la porte du suffrage restreint que de la faire sauter peut-être par les fenêtres du suffrage universel! Que de chiffres et de statistique on va mettre sur pied pour échafauder l'édifice d'une future majorité rouge! Quelle cataracte de puffs et de mystifications vont nous lâcher toutes les écluses du journalisme! Dans 6 mois, on ne pourra plus hasarder une épigramme

contre le suffrage restreint sans être aux gages de la rue de Jérusalem.

Nous glissons par une pente insensible vers un abîme de fange où la démocratie va s'engloutir. Compter sur la création d'un journal pour arrêter cette chûte, ce serait folie : le parti révolutionnaire est essentiellement brouillé avec les capitaux.

Mais après tout, n'y a-t-il d'autorité possible que celle du Journal ? Des hommes sérieux, des hommes connus ne sauraient-ils associer leurs efforts pour la publication d'une série de manifestes qui seraient une barrière pour les mauvaises passions, un lien et un drapeau pour le dévouement ? On tracerait nettement la limite qu'il est défendu de franchir sous peine de trahison. La politique de vigueur et de bon sens ainsi formulée, s'implanterait solidement au sein des masses, et de cette

sorte, finirait par dominer la coalition des peurs et des égoïsmes.

Hors de là point de ressources; ne comptez pas sur les soubresauts.

---

9 (Page 583) Août 1851 Citoyen, Je réponds bien tardivement à votre lettre du 9 avril. Je vous prie de m'accorder le bénéfice du proverbe: "Mieux vaut tard que jamais."

J'étais parfaitement d'accord avec vos appréciations sur les hommes et sur les choses. Les 5 mois écoulés depuis cette époque nous donnent raison de tout point. Ne soyons pas trop fiers de cette perspicacité; elle ne nous coûte que la peine de regarder derrière nous. Jamais le passé n'a mieux donné la clef de l'avenir. Qui a bu, boira, dit Sancho ou l'un de ses pareils. L'histoire de la loi du 31 mai nous raconte d'avance l'histoire de 1852. De loin, bravacheries,

moulinets à tout pourfendre; sur le terrain, paralysie complète de tous les membres. Girardin a promis de mourir sur son banc la prochaine fois; il avait juré, il y a deux ans de bourrer son fusil avec son bulletin déchiré! Je connais son article futur de mai 1852; c'est celui de mai 1853.

Tous ou traîtres ceux qui prendraient au sérieux toutes ces rodomontades; et la comédie se termine aux frais de ces pauvres diables qui récolteront à la fois la prison et un brevet de mouchard; témoin le comité de résistance!

Lui aussi pensait comme vous que la phrase gouverne; il a essayé de fonder un journal pour empêcher le plongeon de 1852:

Parler au Peuple sans capitaux! Dresser une tribune ailleurs que sur un comptoir! Aller sur les brisées des écus! Miséricorde! Quelle insolence! = Mouchard! pardieu

= Mouchard! C'est qu'ils étaient
= capables ces gueux, d'amener une
= révolution! Il n'y a de vrais républicains
= que les gens qui les empêchent ou
= les confisquent.

Le Journal, en sa qualité de capital, a essentiellement cette destination. Et vous voudriez, vous, créer cette monstruosité: un journal révolutionnaire, allons donc!

Mais qu'on se rassure! .....
.... Hors de là, point de ressources. Ne comptez ni sur les soubresauts du Peuple; (on saura le contenir) ni sur les hazards du pêle-mêle (on les préviendra). L'intrigue a trop d'intérêt à comprimer l'élan populaire pour laisser libre la moindre issue.

Quand aux explosions imprévues, elles n'ont lieu que par négligence; ce n'est pas le défaut de nos saisies, leurs précautions sont bien prises.

Je suis ici sans journaux, mais

l'instinct joint à la connaissance des individus et aux leçons du passé, suffit avec quelques bribes de nouvelles, pour guider le raisonnement.

S'il vous plaît lire une correspondance suivie, je l'aurai pour très-agréable. Aurez-vous ce loisir? Voyez et décidez.

N° 132 (page 562) Lettre à Raginel

Corte, 17 janvier 1858.

..... Voici, entre autres, un épisode original de cette journée. Vers minuit, dans un pays perdu, au point le plus escarpé de la chaîne, un homme et sa femme se donnant le bras et sortis je ne sais d'où se mettent en ligne au bord du chemin, face au cortège comme un factionnaire qui présente les armes, et de leur main restée libre agitant une torche au dessus de leur tête, poussent 3 fois ce cri: « Vivent les Parisiens! »

Puis faisant un demi-tour avec une précision militaire, représentant d'un pas grave le chemin de leur lutte. Nous avons beaucoup ri de cette démonstration. ....

..... La Prison est un bâtiment massif, quadrangulaire, de ... mètres de long sur ... m. de large, construit en blocs de marbre brut. Il y a un rez de chaussée et un seul étage, voûtés l'un et l'autre, et pour toit une terrasse en bitume destinée à recueillir dans une citerne les eaux de pluie, notre seule boisson. Une partie de ces eaux, prenant au plus court par les fissures du bitume, nous arrive en douches dans nos cellules, système peu réjouissant d'hydrothérapie.

Imaginez-vous que depuis 18 mois on travaille à notre installation, et que depuis 18 mois, comme le démontre l'état des voûtes, chaque retour de la pluie improvise une rivière dans les cellules et les couloirs,

si bien qu'à la première averse, nous avons trouvé cette rivière parfaitement installée et que nous pouvons à l'avenir compter sur la ponctualité de ses visites.

La distribution du local est assez simple : un corridor divise chacun des deux étages dans sa longueur en une double rangée de pièces. Au milieu, l'escalier aboutissant en haut et en bas à une salle centrale qui partage ainsi chaque corridor en deux parties symétriques, et leur sert de vestibule commun.

A l'extérieur, l'édifice est enveloppé d'un couloir ou chemin de ronde de 5 à 6 m. de large qui l'isole et permet de circuler tout à l'entour. Sur trois de ces côtés, ce couloir est ceint d'un mur ordinaire. Le quatrième, qui est l'une des deux grandes faces, a pour limite un corps de logis ou plutôt une espèce de casemate renfermant ce que l'on appelle les communs, c'est-à-dire cuisines, magasins, bûchers, lingerie,

cachots &c...

— Mais le préau ? allez-vous dire, le préau pour la promenade ? Je n'en vois pas trace. Ce n'est pas ce couloir de 5 mètres, sans doute ? — Non, ce couloir nous est interdit au contraire. — Etes-vous donc au cachot perpétuel dans vos chambres ? Comment prenez-vous l'air ? — Voici justement le pittoresque de notre demeure. Ailleurs on descend dans la rue ; ici on y monte.

Le corps de logis des communs est voûté ; la voûte terrassée et gazonnée en dessus comme les casemates d'une forteresse, se trouve précisément de niveau avec le premier étage de la prison. Un pont de bois jeté sur le chemin de ronde, conduit du vestibule central de ce premier étage à la terrasse gazonnée large de 9m. sur 75 de longueur, qui forme un de nos préaux. Le second est une autre terrasse de la même dimension en retraite sur la première.

On y monte par un double perron de 28 marches; celle-là est de niveau avec le toît en bitume de la maison, et fermée sur trois côtés par un mur d'enceinte.

Le prisonnier du rez-de-chaussée qui veut se rendre sur le préau le plus élevé, le seul qui reçoive l'air du large, monte par 26 degrés dans la salle centrale du 1er étage, franchit le pont de bois, traverse en quelques pas la terrasse inférieure et gravit le perron qui la conduit sur la seconde. Il est monté dans la cour au niveau du toît par une ascension de 54 marches.

Cette disposition vous dit assez que nous ne sommes pas positivement en plaine. Notre couvent s'élève, en effet, sur la pente très raide d'un escarpement que la gorge profonde du Tavignan sépare du massif du Monte Rotondo, pic de 2700 m., le noyau central et culminant de l'île.

Corte, batie sur la même rampe

à nos pieds, dans le Sud Est, n'est pas visible pour les détenus. Nous apercevons seulement par une échappée, entre deux murs, le sommet du clocher de la cathédrale, qui n'atteint pas au niveau de notre terrasse supérieure.

A une portée de fusil dans le Sud, se dresse, sur la pointe d'un roc, une vieille citadelle moyen-âge, surplombant la prison et la ville. A travers les dentelures de ses créneaux, on peut suivre de l'œil le va-et-vient de la citadelle dont la silhouette se profile sur l'azur du ciel.

Du Nord-Ouest au Sud-Ouest, les crêtes aiguës et déchirées du Mont Cenia et du Monte Cardo dominant tout le paysage, s'élèvent par gradins successifs jusqu'à la grande chaîne centrale.

A voir ces cimes neigeuses qui débordent au-dessus de notre mur d'enceinte, on croirait y toucher de la main, et deux lieues à-

vol d'oiseau nous en séparent. Un peu en arrière le Mont Rotondo les dépasse de son front chargé de neiges; les nuées le masquent à nos yeux.

Du côté de l'Est, des amas confus de montagnes aux sommets arrondis, se déploient en vaste demi-cercle et viennent, au Nord et au Sud, se rallier à la grande chaîne, fermant ainsi le cercle de 4 à 5 lieues de diamètre qui emprisonne la Ville de Corte.

Çà et là sur la croupe de ces monts, des villages tantôt noyés dans l'ombre, tantôt blanchissant de lumière, selon les caprices des nuages ou la marche du soleil; enfin dans un coin de plaine, au fond du cirque, les méandres du Tavignan qui se perdent au loin dans le Sud-Est.

Corte, vous le voyez, est dans un entonnoir. Le premier résultat de cette position est la rareté des vents. Pas un souffle depuis notre arrivée, c'est poudiant la saison.

Nous voici transportés d'un pays de bourrasques éternelles dans un site où l'air ne circule pas. Les courants atmosphériques sont arrêtés par cette ceinture de montagnes qui dresse autour de nous ses barrières.

On affirme néanmoins que la localité est exempte de fièvres; nous verrons bien. En dépit de ces assurances, je doute; car il est notoire que si les bords de la mer, en Corse, tiennent leur insalubrité des émanations paludéennes, les vallées doivent la leur, non pas à des marais qui n'existent point, mais à la stagnation de l'air emprisonné dans ce réseau de chaînes montagneuses.

J'ai entrevu déjà des figures que la fièvre a marquées de son empreinte.

L'automne décidera.

L'été sera étouffant. Ce luxe de murailles, dans un espace si resserré, murs d'enceinte, murs de soutènement, murs de façade, murs pour masquer la vue du dehors, le terrain même de nos deux préaux pavés et blanchâtres, (le gazon a disparu

sous les pieds des promeneurs) tout se réunit pour nous menacer d'une température saharienne. La prison entière, sol et murailles, n'est qu'une grande nappe blanche qui deviendra, dans la saison, un réflecteur torréfiant.

Le bâtiment dans sa longueur est orienté presque Nord et Sud, de sorte qu'à midi il n'y a pas un pouce d'ombre. Imagines un soleil vertical répercuté par toutes ces surfaces éblouissantes, et l'air brûlant immobilisé par les murs de clôture dans une enceinte si étroite!

Guignon bizarre! La couleur blanche, si nuisible partout ailleurs, eût été un avantage sur le toit. Eh! bien, précisément la terrace est noire, elle absorbera les rayons sans en rien perdre, et nous cuira bellement à la daube dans nos cellules.

Pour couronner l'œuvre, ne s'est-on pas avisé de placer devant nos fenêtres, à l'extérieur, des hottes en

tôle, larges et hautes de 2m., gigantesques
paravents qui interceptent le jour et
l'air, et complètent l'étouffement!
Si les fièvres se mettent de la partie,
ce sera le coup de grâce.

Ce n'est pas ma cause que je plaide;
je n'ai qu'un été à passer dans le Sénégal,
mais pour d'autres le guenadero
va rester en permanence.

Un vrai pays de sauvages,
figurez-vous? Sans nulle ressource;
on n'y trouve pas même du fil de fer.
Tout y est aussi cher qu'à Londres,
même les fruits du midi; jugez
du reste! Le lait de chèvre 30c le
litre, le double de ce que vaut à
Belle Ile le lait de vache.

Pendant notre relâche à Cadix,
le Consul de France, un Corse,
n'a-t-il pas conté au commandant
de la corvette que nous venions
dans un petit paradis, au milieu
de l'affluence de tous les biens de
la terre, qui se donnaient à peu près
pour rien. Et nous de le croire!

Poveretti! quelle école!

---

8 (Page 576) Août 1851

Cher citoyen et ami. Ma réponse vous arrive comme l'enfant de chœur après la messe. Que voulez-vous? On s'empresse plus vite à Paris qu'à Belle-Ile; la roue politique y fait autant de tours à la seconde qu'ici à la minute. Notre nouveauté du matin est déjà chez vous de l'histoire ancienne; impossible de vous suivre de ce train de locomotive.

Précisément depuis deux mois le hazard m'a fait quelque peu cul-de-jatte. Des douleurs atroces d'estomac et d'entrailles puis un rhumatisme aigu m'ont mis hors de combat; joignez à ce contre-temps nos communications coupées pendant 3 semaines, et vous aurez l'explication de mon silence.

Mazas a dû vous apprendre les agréments du prisonnier en matière de correspondance. Nous avons ici un cerbère qui ne nous laisse pas une minute de sécurité. Nous ne sommes

jamais assuré la veille contre une séquestration du lendemain. Notre vie est une alerte perpétuelle, c'est l'existence du lièvre moins la liberté. Notre tyran vient d'être changé; mais à coup sûr son successeur ne vaudra pas mieux.

Malgré mon silence, vous ne pouviez pas douter de mon empressement à nouer avec vous des relations personnelles. Notre isolement sur ce rocher, aux approches de 1852, la privation des journaux et par suite l'ignorance absolue de la marche des événements sont la plus intolérable de nos souffrances morales.

Des rapports suivis avec un homme comme vous, qui trempe au courant le plus actif de la politique, ne peuvent donc être qu'une bonne fortune pour un pauvre reclus. Il est cruel de ne pouvoir même suivre de l'œil les chances de la partie où le jeu notre sort; c'est trop déjà de n'y pas tenir une carte.

Vous me proposez précisément d'entrer dans cette partie, mais hélas!... par une signature!

Petite, bien petite force! qu'est-ce que la signature d'un prisonnier? — Le symbole de l'impuissance. Passe encore pour le banni! Il peut se jeter dans la mêlée à l'instant décisif;

il n'est pas aux mains de l'ennemi, déchu de sa propre possession : capitis minor. Aussi je comprendrais le concours des réfugiés à votre manifeste : ils sont libres ! Mais nous, qu'est-ce que nos conseils ? — Une pensée frappée par avance de deux discrédits :

l'impossibilité d'agir ;
le soupçon de l'intérêt personnel.

De quel droit donner des avis que nous ne saurions appuyer de nos actes, avis dictés peut-être par une préoccupation égoïste ?

Comment appeler à une guerre civile où nous avons plus à gagner qu'à perdre ; qui ne doit pas nous coûter un cheveu, et peut nous rendre la liberté ?

Cette idée enchaîne cruellement ma plume, et bien souvent elle me la fait tomber des mains.

Et puis voyez-vous d'ici, sur les lèvres du lecteur, ce sourire narquois à l'aspect de ces noms de captifs étalés au bas d'un manifeste de guerre ?

La menace dans l'impuissance, c'est l'idéal du ridicule. Aux vaincus politiques il ne reste qu'à sauvegarder leur dignité. Leur plus grande infortune serait d'encourir cette apostrophe : « De quoi vous mêlez-vous ? »

J'ai pu, moi prisonnier, me permettre un avertissement pour le lendemain futur d'une révolution faite, c'était le cri de la sentinelle qui aperçoit un danger. mais aurais-je qualité pour intervenir dans les préparatifs d'une lutte qui ne me verra pas comme acteur!

Tels sont les motifs de mon abstention. J'ignore si les autres détenus s'y rallieraient, je ne puis, vous le sentez, leur faire une proposition que je n'adopte pas moi-même, j'incline néanmoins à croire que les réponses seraient négatives.

Quant au Manifeste, en lui-même, assez complet dans l'exposé des faits, j'y trouve un peu d'écourtement et d'obscurité dans les conclusions.

Au surplus je conçois qu'en face du parquet on dise ce qu'on peut, et non ce qu'on veut.

Ceci m'amène à vous faire mes confidences sur la crise de 1852.

Le dénouement sera plus misérable encore que celui de 1850; c'est facile à voir venir. D'abord la loi du 31 Mai ne sera pas rapportée, l'un voudra être Président, l'autre Représentant quand même.

La Presse naturellement préfère les

douceurs de son monopole aux transes des révolutions; il y aura entente cordiale pour la soumission.

Les hommes de cœur qui s'aviseraient d'ouvrir un avis plus digne, seront mis au ban comme fous ou traîtres. Le peuple berné et découragé baissera la tête, et la Révolution passera tranquillement sous les fourches caudines.

Les conséquences de cette ignominie seront beaucoup plus graves que l'an dernier. Un parti ne commet pas impunément deux fois de pareilles lâchetés; elles équivalent à une abdication.

L'ennemi a pu considérer la première palinodie comme un ajournement à heure plus sûre; il n'y a plus aujourd'hui d'illusion en réserve. C'est la déroute sans combat, le triomphe final de la réaction qui peut désormais reprendre la France en sous-œuvre, en pétrissant les jeunes générations par la main des Jésuites.

Que de sophismes et de mensonges, que de roueries et de platitudes nos Agamemnons vont dépenser pour conquérir ce beau résultat! Je ne puis me défendre du pressentiment d'une irréparable chûte du parti républicain. Puissé-je être un faux prophète! Quelques hommes d'énergie et d'influence

suffiraient encore, je le lais, pour amener un démenti de nos prévisions. Les voyez-vous dans votre horizon? Ne sauriez-vous les grouper?

Tenez; vous êtes en plein drame, vous voyez de vos yeux, et cependant je doute que vous soupçonniez toute l'immensité des couardises, des ambitions qui vont liguer leurs efforts pour l'avortement de 1852! — Essayez donc, formez un centre, tâchez d'y rallier des hommes un peu connus, dont le dévouement puisse faire échec à la coalition des égoïstes, des hommes qu'il ne soit pas permis d'écraser sous cette seule parole que nos Jupiters laissent tomber comme la foudre sur la tête de qui conque les gêne: Mouchard!

Voyez ce pauvre comité de Résistance, ils leur ont cloué au front ce signe terrible: Police! — D'un bout à l'autre de la France, tout ce qui a le privilège de la parole crie Police! et le peuple répète stupidement: Police!

Les malheureux sont en prison et leurs calomniateurs boivent le champagne au café de Paris. Voilà le sort réservé aux téméraires qui bravent la puissance!

Quand aura sonné l'heure des grandes lâchetés; quand le mot d'ordre: Patience et Soumission tombera vingt fois par jour de la Tribune; quand il retentira par les mille voix de la Presse, qui

obera pousser le Cri du devoir et de l'honneur, au milieu des hourras de la débandade?

Si cependant on prenait l'avance sur cette tourbe de faltrons et de poursuivants législatifs; si des hommes d'autorité et de courage posaient chaque matin ce dilemme:

"Le suffrage universel avec la liberté électorale! ou l'insurrection!"

S'ils signifiaient impérieusement cette alternative au nom de la Souveraineté et du Salut du Peuple, s'ils en faisaient la devise, le Cri de guerre des masses, les égoïstes qui gardent leur dernier mot pour le dernier moment, seraient fort embarrassés de trouver la minute favorable pour le placer, et il ne leur descendrait pas facile de Commander: demi-tour!

Personne aujourd'hui ne s'aviserait de prêcher la résignation à la loi du 31 Mai; personne non plus ne jure de lui désobéir. Il règne une sorte d'obscurité mystérieuse sur cette question, on la laisse dormir dans la demi-teinte.

Sous prétexte du rapport certain de la loi, on a ouvert la liste des Candidatures, tactique fort adroite pour familiariser le Peuple avec l'idée de l'élection quand même.

C'est le préliminaire de la politique de soumission, jeter des noms sur le tapis, ameuter autour du tapage des meetings pour donner le change aux préoccupations populaires, et précipiter ainsi les impatiences vers le scrutin, telle est la stratégie actuelle de la trahison.

Déjouer le plan, caché sous ce tripotage des candidatures, par un rappel énergique, incessant du suffrage universel c'est une œuvre encore possible aujourd'hui. Plus tard l'intrigue aura emporté la situation.

J'ignore si Paris peut constituer, dans ce but, et avec des éléments sérieux, un noyau d'influence révolutionnaire. Je n'en vois pour cela ni dans la Montagne, grande ou petite, ni dans les coteries du journalisme. Vous, si, en dehors de ce monde officiel, il y a chance de créer un foyer capable d'imposer aux égoïsmes et de lancer les masses dans la voie du salut. Si ce comité s'installe, c'est avec les candidatures surtout qu'il aura maille à partir.

Prenez toutes les appréciations précédentes sous réserve de redressement.

Je ne veux pas vous répéter combien il me serait agréable d'entretenir avec vous une

Correspondance suivie.

N° 11 (page 390)

Lettre de Maillard

Barcelone, 21 avril 1852. Cher citoyen,

Jusqu'à un certain point je mérite vos reproches, mais lorsque vous me lirez, vous comprendrez le pourquoi. Je sors de prison; donc je connais l'avidité avec laquelle on y lit les nouvelles politiques; mais mon peu d'éducation et mon ignorance de la langue française me mettent dans la triste position d'abréger mes lettres.

Je vous connais trop d'esprit pour craindre la critique de votre part; et j'éprouve cependant une certaine répugnance à m'étendre longuement sur la situation de la France. Sortant de prison, par conséquent ignorant le véritable esprit de la nation, je ne pourrais vous parler que d'après l'opinion que j'ai acquise dans mes relations avec les nouveaux émigrés.

Je ne m'étendrai pas beaucoup; car une lettre d'un des chefs du parti militant vous éclairera mieux que je ne pourrais le faire. Etant un des acteurs du drame, on de

la comédie) il est plus à même de vous donner des renseignements. Il est vrai que sa lettre est plutôt une profession de foi personnelle, mais je crois, mais je crois pouvoir vous assurer qu'il représente l'idée vraie des campagnes.

Maintenant, cher citoyen, permettez-moi de vous dire franchement ce que je pense sur ce qu'on appelle le parti démocratique.

Je ne suis ni Français ni Espagnol; je suis cosmopolite. Je ne suis ni bourgeois ni prolétaire; je suis républicain-démocrate-socialiste, quoique ce mot prête à beaucoup d'élasticité. Je crois donc pouvoir parler librement sans craindre d'être partial.

La première lettre que j'ai eu l'honneur de vous adresser vous a dit ce que je pense de la prison de Belle-île, pour que vous ne puissiez prendre ce paragraphe pour une allusion faite à votre situation.

Non! Je vais vous parler du parti libre ou exilé. Je commencerai d'abord mes appréciations comme homme politique, puis comme militaire, afin de traiter la dernière déroute d'après les renseignements

qui n'ont été donnés.

Comme homme politique, je vous demande Votre indulgence, n'ayant qu'un talent, celui de connaître mon incapacité. Comme je vous joins ici le manifeste de Mazzini je serai obligé d'abréger sous peine de vous envoyer un pli énorme, et ne pouvant affranchir les lettres d'ici pour la France, je vous écrirai plus à la prochaine.

Ce Février, qui a perdu la République? Les philosophes, les penseurs, les chefs de telle ou telle école. les hommes qui voulaient renverser les institutions corrompues, et qui reculaient devant les moyens révolutionnaires. les avocats qui croyaient qu'avec des paroles l'on changeait une monarchie en république, puis ce qu'il est malheureux pour un républicain d'avouer, ce sont les divisions qui règnent dans notre parti.

Depuis 3 ans qu'ont fait ceux qui en face du Peuple, avaient fait serment de le défendre et de le rendre heureux? Pendant 3 ans, ils ont été les tranquilles spectateurs de la Constitution déchirée à chaque instant

en lambeaux. A la première attaque, au lieu de faire appel à la Nation et de défendre la Constitution les armes à la main, ils ont préféré le régime parlementaire, ils ont fait de la conciliation là où il fallait du sang. Le 13 juin quelques amis le sauvèrent, ne sachant pourquoi, d'autres, plus rusés, restèrent à leur poste, ce qui était aussi lâche.

Aucun ne donna le signal du combat. enfin notre Montagne a fini par accoucher non d'une souris, mais d'un Napoléon!

Depuis 3 ans le Peuple souffre, et nos Montagnards ont 25 f. par jour. Peut-être avaient-ils le désir de faire le 2 Décembre; mais il leur manquait du cœur, du talent et surtout de la foi.

Et ce qui est plus triste à dire, ils ont été plus lâches que certains réactionnaires dans leur lâche défaite.

Vous voyez aujourd'hui tel ou tel montagnard vivre tranquillement à Paris pendant que les soldats sont en prison ou exilés. Certains chefs vivent dans la plus parfaite sécurité. Que voulez-vous répondre devant de pareilles énormités!

Enfin la dernière mêlée révolutionnaire

a jeté une nouvelle discorde sur les plages étrangères. A Londres, désunion; en Belgique, désunion; en Suisse, désunion; en Espagne désunion. C'est vraiment pitoyable à voir que cette retraite pêle-mêle; c'est à qui blâmera l'autre; ce ne sont que reproches et récriminations sur le passé. Vous ne voyez que découragement et hésitation.

Parlez de reformer un corps sérieux et militant! — On vous regarde avec des yeux ébahis, ils prennent la fuite. Les communistes reprochent aux fouriéristes la perte de la République. Les socialistes la reprochent aux Proudhonistes et vice versâ. Enfin, cher citoyen, en vous retraçant ces lignes, je me sens le cœur navré de douleur, en voyant que ce qui ferait notre force manque; car parmi les hommes qui devraient nous guider, l'exemple de la désunion existe. Sans l'union, pas de République; sans l'union, pas de victoire.

Aujourd'hui il est encore possible de vaincre, mais pour cela il faut un corps militaire; il faut des chefs, et surtout il faut de la discipline. Le Peuple a besoin d'être conduit au bonheur malgré lui; il lui faut des preuves physiques du changement de gouvernement.

Depuis 3 ans, nous subissons le régime parlementaire, il n'a produit que du dégoût et du mépris.

Ce qu'il faut aujourd'hui, c'est du sang! c'est un ensemble terrible! enfin c'est une dictature ferme! Croyez-moi cher citoyen, vous êtes depuis longtemps en prison, et l'esprit du Peuple est autre que ce que vous pouvez le supposer.

Il y a de ces choses qu'il est indispensable de faire, et qu'il est dangereux de dire tout haut. Il y a tel qui vous approuve tout bas, et qui vous blâme hautement. Ce n'est pas moi qui vous parle en ce moment, car je crois que vous m'avez assez compris plus haut pour savoir ma façon de voir. Je puis vous assurer que partout j'ai dit franchement mes opinions. Aujourd'hui, j'ai compris qu'avec le Jésuite, il fallait être jésuite, de cette façon vous arriverez à connaître leurs plans et à les déjouer.

Arrive la Révolution, je suis de ceux qui croient la guillotine comme une chose indispensable. Oui, il faut briser l'obstacle qui vous empêche d'avancer. il faut que les traîtres subissent enfin leur châtiment.

Je suis républicain-révolutionnaire; je n'appartiens à aucune école, à aucun homme. Je crois, cher citoyen Blanqui que cette lettre vous donne à peu-près un aperçu de mes opinions politiques.

Pour ce qui est maintenant de mon appréciation au point de vue militaire sur les derniers événements, je vous la dirai en deux mots. Il manquait un homme de cœur et de courage dans le midi de la France, et la victoire était certaine; car les soldats, comme en février 48 attendaient qu'on s'emparât de leurs armes. A Perpignan le Gouverneur attendait les insurgés pour leur livrer la citadelle. Partout de l'hésitation et de la faiblesse.

Je suis vraiment malheureux dans mes promesses, je voulais vous envoyer le manifeste de Mazzini qui, j'en suis certain, vous aurait plu; car il renferme vos idées révolutionnaires; mais il m'est impossible de le retrouver; je l'avais prêté à quelqu'un qui l'a égaré

Louis Blanc et consorts ont déclaré que Mazzini était un traître; j'ai donc, au nom des transportés de juin 48, approuvé par ma signature et comme représentant l'opinion

révolutionnaire des transportés. Si j'avais pu vous joindre cette déclaration de Mazzini dans ma lettre, je vous aurais prié de bien vouloir juger et faire comme nous afin d'appuyer celui qui en appelle aux moyens salutaires pour stabler la République sociale.

A la prochaine lettre je vous dirai plus au net notre position. Pour le moment, je me tiens fixé ici et pour cause; c'est donc toujours la même adresse: "M. Auguste Maillard, à la "fonda de Francea, Barcelona."

Je vous prie de me donner un moyen pour correspondre avec vous, et soyez persuadé que je me ferai toujours un devoir et un plaisir de vous tenir au courant de la situation politique autant que mes faibles moyens me le permettront. Surtout soyez indulgent, cher citoyen; je n'ai pas le talent épistolaire, il me manque même le Français. Du reste je ne suis qu'un soldat de la Démocratie. Je vous écrirai régulièrement une lettre par mois, deux si vous le désirez.

Je vous demande à mon tour une réponse franche. Ne soyez pas restreint; ne craignez pas de froisser mes opinions, je vous en prie.

Agréez, je vous prie, ma sincère amitié
Aug. Maillard

(Voir la réponse de Blanqui à cette lettre.
"Je ne me suis pas pressé de vous répondre,
"mon cher citoyen" &c
"Belle-Ile, 5 juin 1852."

AT (1) page 301
Procès de Blois. — Lettre à Dain

Pénitentier de Tours, 18 avril 1847

Vous savez, Monsieur, que notre affaire vient le 26 devant la Police correctionnelle de Blois.

On nous garde ici dans l'isolement de la cellule jusqu'au jour des débats, afin d'empêcher entre nous tout concert pour la défense. On a grand soin d'établir la solidarité du délit, mais en même temps on parque chacun dans sa défense personnelle. Encore les moyens de la préparer ainsi restreints, nous sont-ils disputés par toutes les combinaisons imaginables.

Les pièces et les avocats sont à Blois, les prévenus à Tours: partant ni renseignements

ni lumières pour les défenseurs qui se trouvent réduits aux documents de la procédure écrite, documents inertes et trompeurs qui, sans le commentaire des accusés, pourraient égarer le barreau dans de très fausses voies.

De cet énorme dossier dont j'entends parler depuis un mois, il ne m'est revenu que quelques bribes, quelques tronçons informes, et j'arriverai à l'audience sans avoir pu mettre la main sur les pièces les plus importantes.

Que faire?... — Se plaindre? — La Presse a, ma foi bien d'autre besogne en tête que celle d'enregistrer les doléances de pauvres parias mis au ban de la société d'un mouvement presque unanime.

La Justice voit cet abandon, ou plutôt cette proscription, et ne garde aucun ménagement. Il faudra donc jusqu'au jour de l'audience nous contenter des indications fournies par ces lambeaux de procédure. Je vais du moins essayer de les éclaircir par un sommaire raisonné de toute l'affaire. Je joindrai à cet aperçu des annotations explicatives des pièces si la partie inconnue du dossier contient d'autres faits essentiels, nous devrons nous résigner

à les voir surgir des débats à l'improviste, à moins que des communications plus complètes ne nous parviennent dans l'intervalle.

Huber et moi, atteints tous deux de maladies réputées mortelles (lui, d'une affection à la moëlle épinière; moi d'une laryngite chronique) avons été transférés du Mont St. Michel au Pénitencier de Tours en février 1894, puis à l'hôpital en avril et juin de la même année.

Ainsi que je l'ai appris depuis, les médecins m'avaient unanimement condamné, et leur jugement était confirmé par quiconque jetait un coup d'œil sur ma triste personne. Le mal s'aggravant avec la mauvaise saison, les médecins envoyèrent à Paris une consultation très alarmante et cependant atténuée parce qu'ils savaient que je la lirais dans le Courrier d'Indre-et-Loire.

Le fait est qu'ils me tenaient pour mort, et avec eux le Maire, le Préfet, toute la ville, le ministère aussi très exactement informé. La consultation lui était parvenue le 4 Décembre. Au lieu d'envoyer l'ordre de transférement dans le midi, sollicité par les médecins, il expédia ma grâce le 6 Décembre.

Or ne possédant pas un centime de mon chef, et ma pauvre femme étant morte de

chagrin pendant ma détention au Mont St. Michel, mon existence dépendait du tuteur de mon fils, personnage ultra conservateur dont je n'avais nulle miséricorde à espérer.

Sans ressources et moribond, cette prétendue grâce était un arrêt de mort, et pis encore, une flétrissure, comme faveur exceptionnelle.

Furieux, je protestai publiquement contre la perfide mesure; et, sur une sommation du Préfet de déclarer si je persistais dans mon refus, je repoussai le don empoisonné avec un surcroît d'énergie. Inde iræ

Je joins ici copie de la correspondance qui a suivi ma protestation. Toutes ces pièces ont été publiées par le Courrier d'Indre et Loire de 1844.

Lettre du Préfet d'Indre-et-Loire au maire de Tours

19 x^bre 1844.

"Monsieur le Maire, Je vous prie de
" vouloir bien me faire connaître, dans le
" plus bref délai possible, les intentions du
" Sieur Blanqui, détenu à l'hospice de
" Tours, auquel une décision royale vient
" de faire remise du reste de sa peine.

« S'est-il décidé à accepter sa grace? ou
« persiste-t-il à la refuser en revendiquant
« toute Solidarité avec ses complices?

« Quelque soit le parti auquel il s'est
"arrêté, l'Autorité désire le connaître.

« Recevez &c.

« Le Maître des Requêtes - Préfet

« Signé : d'Entraigues. »

Le Maire de la Ville de Tours à Mr Blanqui, à l'hospice.

« Tours, le 23 xbre 1844.

« Monsieur, j'ai l'honneur de vous
« adresser copie de la lettre que M. le Préfet
« du département m'a écrite à votre sujet.
« Je vous serai obligé de me mettre le
« plus promptement possible à même de
« répondre à l'objet de cette lettre.

« Agréez, Monsieur, l'assurance de
« ma parfaite Considération.

« Le Maire de la Ville, signé Walsheim

Réponse d'Auguste Blanqui au Maire de Tours

« Hôpital de Tours, 26 xbre 1844

« Monsieur le Maire, Je ne reçois qu'aujourd'hui, 26,
« Votre lettre en date du 23, ensemble celle de M.
« le Préfet d'Indre-et-Loire en date du 19.

« Il n'a pas dépendu de moi, Vous le savez, de
« répondre plus tôt.

« Non. Seulement je ne veux ni n'accepte
« de grâce, mais j'aime mieux, tout cruellement
« malade que je suis, être sur-le-champ replongé
« dans un cachot que de redevenir libre sans
« mes amis.

« Dites au Ministre, dites-lui bien que
« je répudie toute solidarité avec mes
« complices. Croirait-on par hasard savoir
« disloquée par la violence des tortures,
« cette solidarité sainte?

« Jamais.

« C'est elle qui nous a soutenus dans nos
« terribles épreuves, c'est elle seule qui fait
« notre force. et c'est parce qu'il espérait
« de la briser que l'acte isolé dont j'étais
« menacé m'a arraché un cri de désespoir.

« Ainsi donc que le Ministre ne fasse
« réintégrer de l'hôpital dans la première prison
« venue. Cette perspective est pour moi un véritable
« plaisir, Comparée à celle d'une grâce odieuse.

« Agréez, Monsieur le Maire, l'assurance de
« ma parfaite considération
Signé A. Blanqui. »

De ces rebuffades, le Pouvoir se souciait peu : il croyait mes jours comptés : Mais voyez la malice, je ne mourus point. La sentence d'Esculape avait fait tourner le dos à la Grande Faucheuse qui passe son temps à mystifier la faculté.

Après 20 mois de lit, je me levai pour la première fois en octobre 1845.

Au printemps de l'année suivante, je pouvais marcher, puis mettre le nez à l'air, enfin circuler dans les jardins de l'hospice.

Qui fut cruellement désappointé ? la clémence royale qui ne s'attendait à rien moins. Malgré mes refus persistants et mes offres de restitution, elle n'avait osé reprendre son cadeau intéressé. Elle m'a prouvé bientôt qu'on ne la berne pas impunément, et c'est l'histoire de sa revanche que j'ai à vous raconter.

Dès les premiers jours de notre transfèrement à l'hôpital, le bruit de nos mésaventures avait attiré près de nous pas mal d'habitants de la ville, d'abord les républicains notables,

bientôt aussi des ouvriers conduits par des sympathies d'opinion.

Ces visites sans obstacles se multiplièrent l'une par l'autre, si bien qu'en 1844, il y avait presque tous les dimanches, autour du lit d'Huber et du mien, cercle nombreux d'ouvriers accompagnés de leurs familles qui choisissaient l'hôpital pour but de promenade. Avec le temps néanmoins ces visites se ralentirent, soit par épuisement de curiosité, soit en raison des progrès de la convalescence.

Vers le milieu de 1845, je n'en recevais plus que à d'assez longs intervalles. Hubert, personnage infiniment plus gracieux et plus souriant que moi, en avait conservé davantage. En 1846, les visiteurs se firent plus rares encore. Dumien et Boucher, presque seuls, n'avaient point oublié le chemin de l'hôpital.

Béasse, condamné de Mai, estropié de deux coups de feu, avait été expulsé de Paris en 1846 par le Préfet de Police. Obligé pour vivre de recourir à la profession de courtier et de colporteur en librairie, et ne sachant en quelque estime à Tours, il avait choisi cette ville pour résidence, dans les pois promptement

justifié que nos relations lui aplaniraient les difficultés du début. Il voyait beaucoup Huber, moi fort peu. Son unique ressource pour nourrir lui et sa famille, était de courir les ateliers, les boutiques et les mansardes pour y placer les livraisons d'une histoire de la classe ouvrière par Robert (du Var).

Cœur franc et loyal, âme généreuse et droite, Béasse a les défauts de ses qualités : la fougue et l'exaltation. Son état devait nécessairement le signaler aux ombrages de l'autorité, et surtout à la haine des prêtres qui rencontraient avec colère, dans ce propagandiste infatigable, un concurrent et un adversaire dangereux de leur influence. On peut dire qu'il était voué d'avance à la prison.

L'émeute vint fournir le prétexte de son incarcération comme de la mienne. Quelques dépositions dénoncent son effervescence pendant les troubles, et ont appuyé les essais d'accusation de complot, bientôt abandonnées, et pour cause, par le parquet.

Cette effervescence générale, dans le Peuple, est excusable chez Béasse, chargé, lui, pauvre et infirme, du fardeau de 3 existences, loin

dridiques des préméditations menaçantes, exclut toute idée de projet sérieux; elle ne s'est d'ailleurs traduite par aucun fait criminable ni incriminé.

Vers le mois d'octobre, Béraud, ancien prisonnier de Doullens et du Mont St. Michel, professeur de phrénologie, dans le courant d'une tournée en Belgique et en France, était arrivé à Tours avec l'intention d'y donner, suivant son usage, quelques séances publiques, et d'ouvrir ensuite un cours particulier suivi de consultations. Une méprise de roulage avait retenu à Niort, pendant un mois, ses collections ostéologiques qu'il venait de recevoir enfin depuis 2 jours lorsque l'émeute l'envoya au fond d'une cellule palper les bosses et méditer sur les crânes. Voici ses 2 crimes:

1° Ses assiduités à l'hôpital.

2° Une apparition supposée à la goguette, en compagnie de Béasse, son ami et son ancien compagnon de captivité. Je dis supposée parce que je n'ai appris cette circonstance que par les pièces, ce qui la laisse pour moi très douteuse.

Béasse, Béraud et moi, Voilà, Messieurs, les clients que je vous propose; tous trois, anciens locataires de Doullens et du Mont St. Michel, nous constituons la Trinité politique du procès, objet

spécial des rancunes monarchiques.

Les autres prévenus sont des pères de famille de 30 à 40 ans, les plus pacifiques et les plus inoffensifs gens du monde, sont désolés, je vous jure, de se trouver à pareille fête.

Le nombre total des scélérats qui vont s'asseoir à Blois sur les bancs du petit crime, est de 28, sont 7 détenus depuis 5 mois (Béasse, Béraud, Blanqui, Boucher, Guillet, Lepestre, Vieillefond), un 8e, Bounin, relaché sous caution; tout le reste libre.

La moitié au plus avoue des opinions communistes, la plupart s'en défendent. Plusieurs déclarent même ne pas comprendre le nom de Communisme. Tous appellent avec anxiété leur acquittement.

Quant à vos trois clients, Monsieur, bien que disposés à effacer leur personnalité devant l'intérêt général de la défense ils comptent néanmoins se présenter tête haute au Tribunal, et plutôt en accusateurs qu'en accusés.

Si vous ouvrez toutes vos ailes, loin de gêner votre essor, ils tâcheront de le suivre, résolus à proclamer et à soutenir avec énergie, contre l'ignorance et la passion, les doctrines de salut qui doivent fonder le Monde de l'Avenir sur la Science et la Fraternité.

Venons maintenant à l'affaire en elle-même.

Les poursuites ont eu pour but, dans la pensée du pouvoir,

1° d'arrêter par la terreur les progrès rapides du communisme dans la classe ouvrière de Tours.

2° de donner, par le retentissement d'un procès, le communisme pour drapeau aux agitations de la famine, et de porter ainsi au plus haut degré d'intensité les frayeurs de la bourgeoisie, en multipliant la crainte des actes par la crainte des principes.

3°. de remettre à tout prix sous les verrous un homme qualifié de très-dangereux par les notes de Police.

J'entre en matière:

J'habitais à l'hôpital, un corps-de-logis formé d'un seul étage divisé en trois chambres. L'une était la mienne, les deux autres, ancien logement de Dupoty, se trouvaient vides. Rien au rez-de-chaussée qu'un petit couloir ténébreux de 2 pieds de large, conduisant à des lieux d'aisances condamnés. J'étais donc complètement isolé.

Peu après ma résurrection définitive, alors que la promenade m'était devenue possible, le petit couloir obscur de mon rez-de-chaussée fut donné à un ouvrier maçon de l'hôpital pour atelier et lieu de dépôt de ses outils et de ses plâtres. —

J'accueillis de quelques épigrammes la destination imaginée pour un pareil réduit, pendant que l'hospice, petite ville de mille âmes au moins, offrait tant d'emplacements disponibles.

Du reste mes épigrammes étaient exemptes de toute arrière-pensée de soupçon.

Ce maçon, ancien zéphyr des compagnies disciplinaires d'Afrique, frappé de diverses condamnations judiciaires, était devenu, par le choix de son atelier, mon plus proche et presque permanent voisin. Il ne tarda pas à m'adresser un salut et la parole, je lui rendis naturellement l'un et l'autre. Quelques courtes et insignifiantes conversations succédèrent, toujours en plein air, dans les cours et jardins, sans donner lieu à des rapports suivis. L'ignorance, l'écorce grossière, les formes sauvagement incultes de cet homme ne m'inspirèrent aucun désir de lier ces communications qu'on nous volontiers avec des ouvriers intelligents, avides de s'instruire.

Cependant Houdin (c'est son nom) monta un dimanche dans ma chambre en habits de cérémonie, et je le reçus très-poliment.

Dans un intervalle de 6 mois depuis la connaissance faite jusqu'au 27 novembre, nous

n'avons pas eu ensemble plus de 8 ou 10 entretiens, aussi brefs que superficiels, et toujours en public. J'ai reçu de lui, dans ma chambre, deux visites de quelques minutes, plus une troisième le 19 ou le 20 bre, faite en habit de travail pour sonder deux trous de poêle.

Il n'était question, dans nos courtes entrevues, que de l'Afrique, jamais de politique ni de propagande : c'eût été peine perdue.

Pourtant cet homme, en apparence si nul, et pour moi si indifférent, était l'agent d'une trame abominable ourdie par la Police autour de mes inoffensives relations. Notez qu'Huber voyait beaucoup plus d'ouvriers que moi. Il avait prêté des voyages en Icarie et distribué des exemplaires d'une brochure communiste de sa façon, intitulée l'esclavage du riche. Je n'ai jamais au contraire mis en circulation aucune œuvre de propagande, et cependant le complot de Police laisse Huber de côté pour m'envelopper seul.

L'explication de cette préférence, c'est qu'Huber, toujours sous le coup de son ancienne peine, restait à la discrétion du pouvoir, tandis que la malencontreuse grâce de 1844 m'avait mis hors des griffes gouvernementales, bien

que décidé à ne jamais sortir de l'hospice.

Dans les derniers jours de septembre, un passementier, du nom de Vieillefond, ex-habitué des goguettes de Paris, chansonnier passable lui-même, avait imaginé de fonder à Tours une goguette destinée à mettre ses œuvres en lumière.

La réunion, composée en principe de quelques individus seulement, ne tarda pas à se recruter d'amateurs de tous-les-tous, et devint une nombreuse compagnie.

Le fondateur de cette société a fait à l'hôpital une apparition unique, que j'aurais sans doute oubliée sans une circonstance qui a fixé mon souvenir; Vieillefond est borgne. Le pauvre garçon aurait perdu sa vision impossible à constater, mais dans la sécurité de sa conscience, il n'a pas dissimulé ce petit pèlerinage, gros de calamités, hélas!

Je ne me rappelle de cette aventure qu'un gros œil tout blanc qui crevait involontairement les miens.

Présenté chez nous par quelques uns de nos visiteurs, il a dû les conduire lui-même à sa goguette. De là ce fait grave que 5 ou 6 membres de la Société chantante chantent cet hôpital subversif, foyer de doctrines vénéneuses.

Houdin, homme de goguette et de cabaret par excellence, ne pouvait ignorer longtemps l'existence de la joyeuse assemblée des fils du diable, il y fut introduit. Comment et par qui? Je l'ignore, et j'ai recommandé instamment de prendre, à ce sujet les informations les plus précises; car là gît un des points les plus importants du procès.

Ce misérable a bien eu le front de déclarer que je l'avais affilié ou fait affilier moi même. Or j'ignorais jusqu'à l'existence de ce caveau de province, et s'il en a été question devant moi, mon oreille n'a rien saisi. Vous sentez que je n'ai guère l'esprit aux bastringues.

On voudra peut-être arguer de mes précédents comme organisateur de Sociétés secrètes. Mais prétendre établir même une simple analogie entre les embrigadements révolutionnaires de Paris, si rigoureusement liés par les lois du serment et de la discipline, et la goguette chantante et buvante de Tours, rendez-vous public où des familles du peuple, hommes, femmes et marmots viennent gaiement passer leur après midi du dimanche, ce serait de l'impudence poussée jusqu'au scandale.

Cependant la dénonciation d'Houdin est formelle,

il s'agit de la convaincre de fausseté; on a recueilli des témoignages dans ce but.

Mais dores et déjà cette affaire est une déconvenue pour la Police.

"Nous avons manqué notre coup" disait naïvement à un avocat le Procureur du Roi, "nous devions avoir un complot."

C'est un complot, en effet que l'excellent homme avait essayé de bâtir sur l'émeute. Hourdin était l'Architecte et le Maître-Maçon de cette belle œuvre. Malheureusement elle a été minée par l'unanimité des témoignages et plus encore par l'unanimité des faits.

Ce qui reste, c'est l'audace, le cynisme de cet agent provocateur qui vient établir sa turpitude et faire parade de ses abominables projets. Ses dénonciations à la Mairie, ses déclarations devant M. Maillard, le Substitut, ne se trouvent qu'en substance dans les pièces ci-jointes. Le dossier a été étudié qu'au point de vue étroit du délit d'association. On a compris que la question du Complot manqué domine toute prévention de Société illicite, simple pis-aller, débris misérable de la grande entreprise avortée.

Votre présence deux ou trois jours avant l'ouverture

des débats, serait bien utile pour le dépouillement de ce volumineux dossier et le triage des documents essentiels.

Je doute qu'Houdin ose se présenter à l'audience, il y serait écrasé, et l'accusation roulerait pêle-mêle avec lui dans l'infamie. Le Procureur du Roi a caché jusqu'au dernier moment la mise en prévention de cet homme, il a déjà dit à l'huissier chargé de signifier les citations: "Donnez-moi celle d'Houdin, c'est moi qui la lui remettrai."

Je n'ai pas besoin d'ajouter que le casseur de lanternes, l'assaillant de factionnaires, le provocateur de révolte est demeuré libre, tandis que ses victimes étaient ensevelies dans les cellules meurtrières du Pénitentier.

Vous voyez l'ordre et la marche du complot public. Houdin, placé à nos côtés dans l'hôpital, entre, suivant son expression en rapport avec moi, en ayant soin d'afficher publiquement ces rapports.

Je réserve, si indifférent qu'ait été mon accueil, cependant les relations existent et ne peuvent être niées. Tel est le point de départ.

Il se saufile dans la goguette où, du reste, personne ne le remarque.

L'émeute des grains éclate. Aussitôt il pousse

à la révolte ; puis court à la Mairie faire une dénonciation absurde qui est accueillie comme vérité par la colère et l'effroi

L'issue ridicule de la démonstration qui s'ensuit ne détrompe pas des esprits trop prévenus. Les bruits les plus fantastiques se répandent dans la ville ; et ces bruits sortis de la révélation d'Houdin, leur source commune, affluent ensuite vers les autorités comme autant de confirmations et de preuves nouvelles du complot dénoncé. Le récit spontané fait le lundi 23 9bre par Houdin devant le Substitut, M. Maillard, achève de bouleverser les imaginations. Cependant les extravagances de l'agent provocateur avaient dû inspirer quelques doutes au parquet, car il reste inactif depuis le 23 jusqu'au 27, jour des — arrestations à domicile.

Vous remarquerez la note portant que des — renseignements secrets, en date du 26, me signalent comme l'instigateur de la Société lyrique et — m'accusent d'avoir fait transporter ma correspondance chez Savary.

Je connais la source de ces renseignements, et c'est, ici peut-être la question la plus grave du procès, car il s'agit de savoir si je dois signaler en pleine audience l'origine de ces documents, et appeler

aux débats le dénonciateur que je connais fort bien, qui a déterminé toutes les arrestations en faisant cesser toutes les hésitations de la justice, et qui cependant ne figure en rien dans la procédure.

J'ai besoin de vous consulter sur ce point, la décision prise devant changer la face de l'affaire.

En attendant je dois vous dire que de ces 38 prévenus présentés d'abord comme des conspirateurs armés, puis comme des agents de propagande subversive, pas un n'a été arrêté dans l'émeute des 21 et 22 9bre, qui a jeté dans les prisons près de 300 individus, le huitième au moins de la population ouvrière adulte. Il n'a été trouvé nulle part ni armes, ni munitions ni papiers suspects. Pour saisir quelque chose, il a fallu se rabattre sur des livres, des journaux, des brochures.

Vous apprécierez l'ordonnance de non-lieu du Tribunal de Tours et l'arrêt de renvoi de la Cour d'Orléans, la première rendue après une étude attentive de l'affaire, sur les lieux mêmes, par des magistrats très-conservateurs et d'abord fermes croyants du complot, est, par le ton sec et dédaigneux du libellé, une véritable flétrissure de la conduite du Parquet.

L'arrêt de renvoi, écrit en style d'inquisiteur,

n'est, d'un bout à l'autre qu'un tissu de fausses matérielles.

La présence de Béraud à Tours datait d'un mois; celle de Béasse de 6 ou 7; celle d'Huber et la mienne de près de 3 ans.

Le Populaire avait 26 abonnés dans la ville avant notre arrivée, et le voyage en Icarie y comptait depuis longtemps de nombreux lecteurs.

L'arrêt nous représente cependant comme les introducteurs du Communisme, des journaux et des lèbres communistes. Mensonge sur mensonge. Enfin Communisme est défini le partage des biens, bien savante définition, n'est-ce pas?

Nous partons pour Blois demain matin.

Tout à vous.

N°134 (Page 569) Doullens, 8bre 1849

Sur le Procès de Blois.

Poursuites pour association Secrète.

Mandement de Morlot, l'Archevêque de Tours, contre les communistes, dans le Carême de 184..?

Si l'on poursuivait un berger pour cause d'association avec son troupeau, parce qu'ils passent les jours et les nuits de compagnie,

le protestantisme offrirait tous les caractères matériels de la vérité. Jamais association plus intime, plus continue ----

Comparaison ridicule, va-t-on dire?

Sans doute, on ne traduit pas les moutons devant un Tribunal, on ne les juge pas; on fait mieux: on les mange sans forme de procès.

S'ils étaient des lions, l'affaire serait plus compliquée, le déjeuner moins certain.

Ainsi vont les choses dans ce monde sublunaire. Malheur aux faibles! C'est la devise et la loi d'ici-bas.

Qu'est-ce aujourd'hui que de pauvres ouvriers? - La faiblesse faite homme. - On ne les gêne donc pas plus avec eux qu'avec la gent bêlante; c'est là qui leur arrache la plus grosse poignée de laine.

Voici venir le clergé et ses fureurs, l'archevêque et ses excommunications.

Mandements vénimeux, colportage de calomnies, tout est bon contre des prisonniers réduits au silence.

Le Peuple, ignorant et crédule, accepte ces mensonges comme des Vérités. Les impostures que la première soutane venue lui siffle à l'oreille sont, à ses yeux, paroles d'évangile, il ne va pas soupçonner chez des prêtres la noirceur et la perfidie qui n'ont pas accès dans son cœur.

Sur la foi de ces vipères de sacristie, il le traîne

contre ses propres enfants; il prête à ses ennemis son appui pour les écraser. Aveuglé qui ne voit point qu'il se frappe lui-même et que le coup porté aujourd'hui atteindra demain ceux qui ont prêté leur bras pour le lancer.

Pourquoi ce déchaînement archiépiscopal contre des ouvriers inoffensifs et irréprochables? Ne pourrions-nous pas dire comme Jean Jacques Rousseau à Christophe de Beaumont?

"Monseigneur, qu'y a-t-il de commun entre
" vous et moi? - - - - - - - - - - - - -

" Les impies sont ceux qui insultent un captif
" innocent, qui lui crachent à la figure dans son
" cachot, et qui distribuent des pierres à toutes les
" mains pour le lapider."

— C'est ainsi que ce prétendu pasteur mêle le fiel de ses tartines au beurre et au lait du carême. Un prêtre du charpentier crucifié, les pieds sur des coussins de velours, le corps mollement noyé dans un flot de soie et de dentelles, — laisse tomber avec grâce, pendant la digestion, ses anathèmes enjolivés et ses élégantes malédictions.

1866

R.F.
USS

N° 8 St Just ....

... " Allez vous promener dans le cimetière où dorment les "conjurés et les tyrans. " .... Promenade consolante et récréative ! — Ces conjurés endormis in perpetuum, c'ét.t : Catilina - Vergniaud, C. Chaumette, C. Danton, C. Hébert et la multitude des Catilinas q. ces infatigables Cicérons mettaient en coupe réglée sur la place de la Rev.on .....

Etrange monomanie du temps ! Le quo usque tandem et la ... av.t tourné tous les cerveaux ! Les modernes sauveurs guillotinaient chaque matin Catilina avec redoubl.t d'enthous. et de déclam.on ciceron.ne. Les procédés à la turq. du fameux consul et le cordon nocturne qui étrangla Lentulus ont coûté 1800 ans plus tard la vie à une foule de pauvres diables dont la tête a payé les admir.ons classiq. des rhétoricien de L. le G.d investis de la hache et des faisceaux par une aventure des Mille et une nuits.

N° 112. au 28 fev. Demonstr.on des mécaniciens au 17 mars ; au 16 avril, L. Blanc n'a jamais eu qu'une idée ; n'a jamais poursuivi qu'un but : la création à son profit d'un Ministère du progrès. C'ét.t sa monomanie, sa marotte. Tout

ce qui pouvait l'écarter de cette idée fixe ou aller au delà, dans une voie de salut rév.re, tout ce qui av.t une visée plus g.ale ét.t dénoncé c/ obstacle, concurr.ce, hostilité aux défiances et à l'animad.on des masses. — En mars 48, de Fl. me rapportait une confid.ce de L. Blanc qui comptait sur la ruine de tous les chefs de fabriq. p.r les amener à une cession gratuite de leurs établiss.ts. "Il n'y a qu'à se "croiser les bras et attendre", disait-il; "dans un "temps donné, ils viendront eux-mêmes supplier "l'Etat de prendre p.r rien leurs usines." — Calcul révoltant qui spéculait sur le chômage univ.el et sur la misère de millions d'ouvriers, voués aux angoisses de la faim jusqu'à la consomm.on de cette ruine préalable.

J'ai viv.t dépeint à de Fl. les périls d'une tactiq.e si barbare qui pouvait fort bien retourner c/ la Rép. le désespoir de tant de travail. très excusables de lui imputer leur détresse et pas assez k.s d'Etat pour admirer la prof.r de la combinaison. — Tels ét.t donc les rêves du Luxemb.g! Quelle démence! Et l'on attendait ce beau dénouem.t dans un palais, avec 100 f par jour! — —

Pourparlers de L. Blanc avec Derosne et Cail au sujet de la cession de l'usine. Folie de

et h. membre du Gouvt. d'un pays de 36 m/ d'âmes, qui s'enfermait dans l'horizon de 4 ou 5 gdes fabriq. et dirigeait, en vue de ce détail imperceptible, des mouvts. et un ens. d'efforts dont le résultat, par la prédominance de Paris, entraînait les destinées de la nation entière! — Paris, perdu d'honnr. aux yeux de la F. par cette étroite et égoïste préoccupon. de lui seul; sa suprématie, instrumt. uniq. de salut, gaspillée et compromise par le misérable usage qu'en fesaient des insensés au detrimt. du pays, alors qu'elle n'aurait dû servir qu'au triomphe de la cause gale!

Même ineptie chez les autres gouvernants dont la vue ne s'étendait pas au-delà des barrières, absorbés par les tumultes, les rivalités, les péripéties de la gde. Ville, semblables aux chefs de faction d'une pte. cité grecqe., oublieux du reste du monde, occupés de la Fr. à peu-près autant que de la Chine, apprenant les évents. d'Amiens, de Troyes, de Rouen, de Périgx., de Bordx., l'expulsion villte. de leurs fonctres., c/ s'ils avt. lu dans le Jnal. q.q. aventure de la provce. de Honang et de Monang. Les c. fesaient 200 lieues à f. étrier pr. venir apprendre au mintre. les dangers de la Rep., l'attitude menaçante des populons., — soulevées, soulevées à la fois par les folies du pouvoir

et par le déchaînt des royalistes. Brisés de fatig. et l'âme navrée, ils stationnaient en vain des semnes entières à la porte de l'hotel de Ville, tandis que le Satrape invisible, paisiblt élendu sur le gazon, aux côtes d'une muse romantiq. se croyait sans doute Périclès devisant avec Aspasie dans les jardins d'Académe.

Les ouvriers, innocents instrumts d'une ambition étriquée, se laissaient aller aux flatteries qui, pour les séduire, s'efforçaient de personnifier, dans une question d'heures de travl, la cause de la démocie de 89 de la Révolution. Leur dévouemt n'était pas détruit, mais égaré par un calcul absurde sur leur intérêt particr; il se retrouvait toj. dans sa pureté et son énergie toutes les f. qu'on savait appel à leur intelligce et à leur patriotme au nom du péril commun.

Sur l'ajournt des élections, sur les intrigues réactrs, ils prenaient et montraient plus d'ardr q. pr. leurs querelles persnelles avec les patrons. Malheurt une main opiniâtre étt lui pr détourner sans cesse leur enthousme de la chose publiq. et les concentrer dans les aff. de ménage habilt à érigées en principes. Hypocrisie désastreuse qui spéculait sur l'entraînt bien naturel des ouvriers vers une question de bien être, et, sous couleur d'amélon, les métamorphosait en

conquérants de portef. Le salaire était le prétexte, le ministère du progrès ét.t le but. Ces pauvres aveugles croyant leur avenir, leur salut attachés à ce ministère fantastiq. s'y dévouaient avec fanatisme. Ils ne se doutaient pas qu'avec le mirage du salariat transformé en fonctions publiq. on les menait aux abîmes et qu'ils couraient à la suite d'un perfide feu follet, s'engloutir dans les j.nées de juin, ce tombeau du peuple et de toutes ses espér.ces.

N° 114. Avril 1850

Au procès de Bourges, B. n'a pas manqué l'occasion d'une de ces comédies hypocrites où il se montre acteur consommé. Ce noble Bayard ne se défend pas et défend les autres. Et quel client s'avise-t-il de choisir? L. Blanc absent et en sûreté, L. Blanc dont la condamn.on par contumace, si simple formalité de procédure criminelle, ét.t de droit et ne dépendait pas de la volonté des juges. Qu'ét.t-ce donc q. ces protest.ons d'innocence en faveur d'un accusé hors de péril, qu'un soufflet sur la joue des accusés pres.ts et un aveu de la criminalité du 15 Mai? Car enfin ni la fortune, ni la liberté de L. Blanc ne se trouv.t en jeu. Il n'y av.t donc là, p.r lui, qu'une

question d'honn.r ; q.on d'h.r aussi par conseq.t p.r les accusés pris.rs ; dès lors la justif.on fiévreuse du contumace devient une flétrissure p.r le mouv.t du 15 Mai et une revendic.on d'ignominie p.r l'officieux défenseur lui-même qui fesait étalage de son rôle actif dans cette j.née. Tout cela p.r se draper en paladin et jouer le héros de mélodrame. Tartuffe de chevalerie, le dévouem.t sur les lèvres, la haine et l'égoïsme dans le cœur. Au surplus, le Présid.t ni le Procur.r Gal. n'ont dû tirer parti de cette sottise.

N° 118. Lamartine. Hist. des Girondins p. 375 tome 7. Accus.on de Robesp. c/ Anach. Clootz. "C. c'est un traître &c." Reflex.s de Lam.ne p. 376.

Autrem.t dit, Robesp. offrait la tête de Clootz aux rois de l'Europe c/ un gage de concil.on. Il s'empressait de leur immoler leurs sujets rebelles, réfugiés dans la Rév.on f.se et leur présentait dans cet assassinat des patriotes étrangers c/ dans ses efforts en faveur du catholicisme les garanties d'ordre et de résurrection des saines doctrines q. les rois demandaient en échange de la paix. Rob. voulut fonder sa dictature par la restaur.on du passé. Nap. a avorté ; il prenait son point d'appui sur les rois et sur les prêtres. Même but chez tous deux : la supr.me puiss.ce

Il avt. pr. sabre la guillotine; aux rois il offrait la tête de Clootz; aux prêtres; celle de Chaumette, prédicat.r d'athéisme. C'ét.t un gage de paix, digne d'eux et de lui. Les fils et les héritiers de l'inquis.on voyaient avec une douce surprise Dieu replacé sur la.....

N° 118 Sous la protection de Dieu...(?).

Les beaux temps de la puiss.ce spirit.elle pouv.t renaître puisq. les têtes tomb.t en l'h.r de l'immort.té de l'âme. Les hérétiq. rentraient en puiss.ce de bourreau. La guill.ne remplaçait les bûchers. Autre hypocrisie de Rob. Il dit:... « Si, parmi nous, les fonctions du gouv.t rév.e sont des objets d'ambition, au lieu d'être des devoirs pénibles, la Rep. est déjà perdue. » — Rien de mieux ni de plus vrai; mais il fallait prêcher d'ex.e. Nulle personnalité aussi dévor.te q. la sienne. Quand il demandait le sacrifice des amours-propres, c'est sur l'autel de son orgueil qu'il les voulait immoler. — Voici une bonne plaisanterie de Lamartine: « La Conv.on affectait « de parler peu depuis qu'elle exerçait le pouvoir « sup.me. Le souv.té n'a pas besoin de parler: elle « frappe. La Conv.on craignait de plus de se

« diviser dev.t les ennemis. Sa dignité et sa force
« ét.t dans son silence .... » (p. 599).

La Cons.on n'était plus qu'un troupeau muet.
d'épouvte aux portes de l'abattoir. Toutes les
langues étaient glacées, tous les yeux éteints;
tous les gestes comprimés par l'excès de la peur.
Il faut être vraim.t possédé de la rage des
phrases p.r aller chercher dans ce silence de
la terreur, la dignité, la force ou le calcul
diplomatiq.e (p. 178. tome 8) = Rob.: « Inspirons
« à l'h. ce respect relig.x p.r l'h., ce sentiment prof.d
« de ses Devoirs qui est la seule garantie du
« bonh.r Social. » .....

C'est sans doute en vertu de ce respect
relig.x de l'h. p.r l'h. q. Robesp. a fait guillotiner
tous ses rivaux et jusqu'à ses plus inoffensifs
Contradicteurs. Un regard de travers lui
suffisait p.r envoyer à la guill.ne son meilleur
ami. — C. Desm.ns, son camarade d'enf.ce, son
Comp.n de lutte, son admir.r, a péri p.r avoir osé
lui dire : « Brûler n'est pas réf.dre. »

Tous ces champions de D. sont des âmes
atroces, altérées de domin.on, l'hypocrisie
armée d'un poignard sacré, c'Rob. coupeur
sans pitié de toutes les têtes qui fesaient obstacle

ou ombrage à son ambition, ne cesse de le poser en victime sur les mons.x de cadavres égorgés par les mains, et répète eternellt son plaintif refrain de Socrate : " On veut me faire boire la ciguë !..... " Je suis prêt à boire la ciguë !.... Je sais q. je " boirai la ciguë ! " — Admirable prétexte pr en abreuver à satiété ses contradicteurs !

Au surplus, Lamartine, au milieu de toutes ses formules admiratives, devine et révèle parft les secrets mobiles de ces déclam.ons métaphisico-sentimentales. Le but et.t la restaur.on de la tyrannie sur les vieilles superst.ons, cette base nécess.e de tous les despotismes. L'écho que trouvait cette pensée parmi les rois de l'Europe en est la plus terrible cond.on.

Comment lire, sans indign.on, les féroces plaisanteries de Rob. sur ses victimes Hébert, Chaumette, ces pieux sarcasmes qu'il lance aux têtes coupées q. les vers dévorent encore : ..... " Socrate mourant entretient ses amis de " l'immort.té de l'âme. Léonidas aux Thermop.. " soupant avec ses comp.s d'armes, les invite " p.r le lendemain à un autre banquet dans " une vie nouvelle .... " (Chez Pluton ! S. V. P. Chez Pluton ! mais cette invit.on à souper chez

Pluton aurait paru médioct. lyriq.) — Il y a loin de Socrate à Chaumette et de Léonidas au père Duchêne! (tome 8 p. 74).

Les dévots de Rob. s'en vont répétant, en perroquets, les phrases emphatiq. de l'oracle: „Peuple par ci! „Peuple, par là! Peuple fais ceci! Peuple fais ça! „... Peuple ne prends conseil que de toi même!... „Peuple mets nus tes bras!... Pauvre peuple!

La probité de Rob. n'ét. pas unique dans la Revon. C'est un assez triste hommage à cette qde époque q. l'affecton de ne voir d'intégrité q. dans un h... q. penser de la Revon. si parmi tant d'acteurs de ce drame mémorable, un seul avt. eu le privilège de l'incorruptibilité! Le reste ne serait donc qu'une tourbe d'âmes vénales, de consces souillées, un amas de corrompus et de fripons! Parmi les h. de 93, la probité est la règle; la cupidité, l'exception. On compte les consces véreuses; on ne peut compter les renommées intactes. Certes Billaut-Vnes, Collot d'H, Duquesnoy, Romme, Soubrany, Vadier, Vouland, les 2 Prieur, Robert-Lt, la plupt des Dantonistes aussi, C. Desm. Legdre y ét. des h. intègres. — Danton ipse a été calomnié. L'expédon de Belgiq. a fourni à ses ennemis un

thême commode d'accusat.ons vag. et sans preuves.
On l'a dit vendu à la Cour! En vérité, il eût
mal gagné son arg.t! - C'est le remboursl
du prix de sa charge qui a servis de canevas
aux broderies de la calomnie. Sa chûte a
démontré l'iniquité de ces imputations. Arrêté
de nuit, à l'improviste et hors de ses gardes, on
saisit ses papiers, on fouille et on retourne
sa maison. On a dû trouver tous les titres de
sa fortune, meubles et immeubles, son numér.e,
ses assignats, ses valeurs quelcong. Tout cela a
été confisqué. L'occasion et.t belle pour Rob. de
foudroyer son ennemi, de flétrir sa mémoire.
Il suffisait de publier l'inventaire de la fortune
On sait là, par sous et deniers, le chiffre de son
infamie. La renommée du Tribun restait ensevelie
sous cet opprobre. On n'a rien publié; on n'a
soufflé mot des biens du mort. D'un autre côté,
on ne voit pas q. Danton ait pu mettre en
sureté, en mains tierces, abriter sous des fidéi-
-commis, le fruit de ses prétendues rapines ou
les produits de sa vénalité. Il a laissé un fils dont
l'opulence n'a jamais fait scandale, ni reflété sur
le père une honte rétrospective. Les fanatiq.
de Rob. ont calomnié et calomnient Danton

avec la bonne foi traditionnelle des sectaires. La fin justifie les moyens. Léonard Bourdon, Hébert, Chaumette, Roustin, Vincent &c n'ét.t pas davantage des corrompus; Cloots bien moins encore; Cloots le plus fervent apôtre des idées modernes!

Rob. ét.t un Nap.n prématuré. Mêmes projets par des moyens différents, mais avec des passions communes: la haine de l'esprit rév.re et de l'intégr.té, l'antipathie p.r les gens de lettres, surtout la soif du pouvoir. Je ne parle pas de l'insensibilité du cœur; ni l'un ni l'autre n'appartenait à l'espèce humaine. Tous 2 voul.t édifier la société sur la vieille métaphysique. Le triomphe de Rob. en thermidor, eût précipité la F. dans la Contre-R. par q.q. mois de guillotine au lieu de l'y conduire par 15 ans de victoires. Débarrassé d'Hébert et de Danton par un double coup de bascule, il av.t proclamé la restaur.on des idées relig. et cf. cette tentative froissait le sentim.t le plus vivace du parti rév. il n'hésitait plus à exterminer le parti lui-même. Il aurait poussé la Montagne à l'échaf.d

par Lécat.bes successives. Amis d'Hébert et partisans de Danton allaient tomber pêle-mêle sous la hache du dictat.r rév. il ne cachait pas ses projets d'immol.on .... „Je n'attends plus rien de la Mont.! disait-il à ses affidés le 8 Thermidor. Ils voient „en moi un tyran dont ils veulent se débarrasser, „mais la masse de la Conv.on est p.r moi." — La masse de la Conv.on! c.à.d. le côté droit et la plaine, l'anc.ne majorité girondine. Il en était donc arrivé à prendre son appui sur les Girondins et les royalistes p.r abattre les rep.s montagn.ds. — Déjà la faction du passé relevait la tête sous cette protection inattendue, et se serrait et se tenait prête à suivre son nouveau guide. L'hist.re de Catherine Théos et de dom Gerle, des nouv.x mystères où Rob. jouait le rôle de Messie, révèle toute l'étendue de ses projets p.r la résurr.on des croy.ces tombées. — Leur mort avec celle de M.me S.te Amaranthe et de C. Desm. est au reste l'ex.e le plus odieux de l'impassibilité de Rob. — C'ét.t là ses amis, ses adeptes, ses séides; mais les défendre c/ l'adroite agression des comités, c'ét.t — compromettre q.q. chose de son pouvoir, ou plutôt risquer une atteinte à son crédit.

il détourne la tête et les laisse mourir. Mart. abattu C. Desm. son ami d'enf.ce et son naïf admirateur, devenu un obstacle par son talent et ses liaisons avec Danton. Il livre à ses adversx, sans hésitn, sans remords, sans un pli de visage, la tête de ses imprudents admirateurs. Il en a coûté cher à Mme Ste Amarante pr une flatterie à cette âme de bronze!

Lamartine ne dissimule pas q. la faction étrang. voyait dans Rob. son prochain restaurateur, et lui apportait déjà le concours de ses forces. (tome 8. p. 252 & suivtes).

Rob. en effet voulait retourner la guill. q les rév. et rallier à lui le parti du passé par l'immolon de la Montagne. La loi du 22 prairial dt l'instrumt préparé pr cette boucherie. Son triomphe en thermidor eût été celui de la contre-rév. Son règne n'aurait pas duré 2 ans. Lui aussi eût servi de planche et sa courte dictature de préface à la rentrée des Bourbons, non quia il préméditait le rôle de Monk, il travaillait pr ipse comme Nap.n; mais entre l'h. de Marengo & d'Aust. et l'h. de la place L. 15 il y a tt la différ.ce de la réalité à l'illusion. Sans doctrine

économiq. sans idées pratiq. sur l'organon. sociale, déclamateur éternel et monotone, psalmodiant sans fin les mots: justice, vertu, raison, morale, entremêlés de soupirs sur Brutus, Cicéron, Catilina, César &c. Rob. n'aurait fait q. déblayer le terrain et aplanir les voies à la royauté. La Montagne exterminée, l'esprit rev. détruit, les prêtres rétablis, le catholicisme relevé, son œuvre ét. accomplie, la C. rev. faite. Le pouvoir échappant de ses mains incapables et sanglantes, — retombait dans celles du maître légitime.

Au surplus l'instinct popul. avt deviné le réacteur. Il n'a pas été défendu au 9 thermidor. On a beau rejeter sa défaite sur sa nullité d'h. d'action, son défaut de courage milit., l'interv. pers. du tribun n'ét. pas indisp. au succès de l'insur. Rob. siégeait à l'H. de ville avec St Just, Couthon, Lebas avec la Commune si vigour. organisée. S'il n'entendait rien à la guerre, St Just lui, en avait l'habitude et l'énergie. Depuis un an, il marchait à l'avt garde des armées, entraînant au feu gén. et soldats. Il n'ét. pas h., dans une question de vie ou de mort, à se laisser paralyser par les incertitudes ou la timidité

de Rob. et rien ne l'empêchait de prendre la tête du mouvt, l'initiative de l'attaque. Mais non! Il sentait autour de lui la froideur, la défiance, le soupçon. Les âmes étt glacées, le vide se fesait autour de Rob. et de ses amis. Le cœur du peuple n'étt plus avec eux. — Le supplice des Cordeliers, la résurrection mélodramatique des mômeries relig. avt profondt blessé les sentimts révr. — Il comprenait q. la tendance nouvelle était hostile à la Rev. et se refusait à subir et surtout à seconder — l'impulsion rétrograde. Dominé et intimidé par l'ascendant si longtemps applaudi du pontife Jacobin, il n'osait pas s'élister, mais il ne le suivait plus.

Le silence et l'inertie étt sa seule opposn. L'enthousme avt disparu. Le doute, l'hésitn, le découragt, l'indiffce avt succédé à cette fièvre dévorante dont les accès jusqu'alors balayaient tous les obstacles. — Non! L'inactivité de Rob, l'inepties ou l'ivresse d'Henriot n'ont pas été la véritable cause du désastre des Jacobins. Henriot commandait aussi dans les jnées du 31 Mai. Et lorsq. la Condn, s'avançant tout entière vers le peuple en armes, le Présidt

ordonna aux canonniers de saisir Henriot, qui refusait passage, les canonniers n'hésitèrent pas entre le Prés.t de la Conv.on et leur commandant qui criait: „Can.ers à vos pièces!„ Ils mirent la main sur la mèche de leurs canons. Le 9 thermidor, sur l'injonction d'un simple Prés.t, ils repoussent Henriot qui est contraint de fuir, et mettent leurs pièces en retraite. #

(Voir page)

Quand peu d'instants après, le faible détach.t de troupes constitué elles se présente sur la place de grève, les sections armées qui l'occupaient se retirent sans résist.ce. Point d'exaltation, point de colère. Pas un signe de dévouem.t pr ce tribun, naguère l'objet d'une si fanatiq. idolâtrie. À la lecture du décret de mise hors la loi, les tribunes se dispersent en un clin d'œil. Rob. est là au milieu de la Commune, et sur un geste des repés.ts de la Conv.on, les canonniers tournent leurs pièces c/ l'H. de Ville. La foule s'éloigne; la solitude se fait, tout s'affaisse et tout tombe. Un peuple entier cède la place à une poignée de soldats, transfuges de l'armée insurr.elle. Est-ce là l'attitude des masses au 31 Mai? Pourtant la Conv.on et.t

alors dans le prestige de sa toute puiss.ce. Jamais
depuis 89, la force popul.re n'avt osé se heurter c/
la majté des assées dépositres de la puiss.ce
publiq. La Conv.on repres.t la T.; nul ne mettait
en doute son omnipotence et, malgré tout, le
peuple parisien n'hésita point. Il fit violence,
sans menagt ni mesure, à la repr.on nle.
Danton et.t neutre, Rob., simple spectateur.
Henriot dirigeait l'émeute, bruyant, effaré
et décousu ce jour-là, aussi bon q. le 9 —
Thermidor. Mais il y avt l'ardeur, l'entraînt,
le fanatisme. La Gironde fut emportée c/
un brin de paille par le vent d'orage.

Il n'y avt plus de peuple au 9 therm..
Rob. l'avt démoralisé et frappé d'hébét.e avec
ses projets de dictature réact.re et de reconst.on
religte. La mort de ses anc.s tribuns, la —
réapparition des vieilleries métaphysiq. ce
courant rétrograde imprimé par le nouveau
frontiste, avt glacé et petrifié l'âme de ce
peuple qui n'est jamais si prêt qu'on veut
bien le dire à adorer le lendemain ce qu'il
brûlait la veille, et à rebûter ce qu'il adorait.
La blouse toute poudreuse de la poussière des
temples demolis et des idoles renversées

il n'acceptait pas la réédificon des idoles et des temples. Les sermons du gd prêtre n'avt pas la vertu de changer brusqt la haine en vénéron ni de lui inspirer le dégoût de ses propres œuvres brûlantes encore du feu de la fournaise.

Rob. a tué la Rév. en 3 coups : l'échafd d'Héb., celui de Danton, l'autel de l'Etre-Suprême. Frappée à mort, elle trébuche chancelle q.q. instants et tombe pour ne plus se relever. La victre de Rob. loin de la sauver, n'eût été pr elle qu'une chûte plus profde et plus irréparable.

Etrange logiq. des thuriféraires ! « la fête de la Raison n'est qu'une scène de très mauvais, une dégradon de la Conse publiq, une débauche pleine d'ignominie. — La fête de l'Etre Supme, une cérémonie sublime, magnifiq. élan de tout un peuple, une resserron de la Conse, une réconciln de la terre & du ciel. Là, l'orgie infernale ; ici, l'agape céleste.

En vérité, où voient-ils ces contrastes dans les 2 manifestons ? Quelle différce peut-on saisir dans l'appareil et les emblèmes de ces fêtes ? La mise en scène est absolumt la même. La raison d'un côté, la nature de l'autre.

2 divin.tés qui n'ont point de reproches à se faire.
S'il y a une préf.ce spiritualiste à donner, c'est
sans contredit à la Raison, émanat.on de l'intelligce,
plutôt qu'à la Nature, expression de la matière.
Mais point de querelle de préséance. L'ordonnateur
de la mascarade robespierriste, David, suivant sa
manière, y a prodigué les chars gigantesq. les
mannequins habillés en vices et en vertus et-
destinés les uns au bûcher, les autres à l'apothéose.
Même décor à peu près dans le carnaval d'Hébert.
Si ce n'est David qui l'a organisé, c'est au moins
son goût le goût du temps. Ici on brûle la statue
de l'athéisme; là, celle de la superstition; partout
avec accompagn.t de fleurs, de feuillages, de
rubans, de guirlandes, de trépieds ardents, de
parfums, de j.nes filles en blanc, de vieillards
en bleu sur le fond écarlate de la Rev.

Ce tableau à grand spectacle, ces exhibitions
se valent, et valent à peu près les kermesses
flamandes ou les parades catholiq. - Peut-être
un peu plus de grandeur, un peu moins
d'oripx. et de clinquant. En somme, mêmes
décorations, mêmes hochets. Pourquoi donc ici,
tant d'admiration et d'optimisme? Là, tant
d'invectives et de huées? Tantôt hosannah

et tantôt anathème." C'est q. probabl.t, avec des
proportions identiq. ces 2 processions, q.q.
peu renouvelées des Grecs, glorifiaient des
idées bien contraires.